LA TABLE RONDE

MAI 1953

SOMMAIRE

JACQUES PERRY :
Le mouton noir (I) 9

MARGUERITE YOURCENAR :
Electre ou la chute des masques 45

KARL JASPERS :
Le sens de l'histoire (II) 58

MICHEL VINAVER :
Je trouvai ma voie 77

BERNARD PINGAUD :
Eloge du consentement 83

THIERRY MAULNIER :
Lettre à un bourgeois d'Occident 98

BLOC-NOTES
par FRANÇOIS MAURIAC 107

MARCEL PROUST :
Correspondance avec sa mère 114

LA RUBRIQUE DU MOIS

LES ESSAIS :

CLAUDE ELSEN : Fonction de la critique 131

Notes par JACQUES TOURNIER, JEAN-BERNARD RAIMOND, C. E., FRANÇOIS-RÉGIS BASTIDE, JEAN-LOUIS BORY,

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE PÉRIODIQUES

8° Z 30371

André Séailles, Henri Clouard, Jacques Ehrmann, René Massat, Marcel Schneider.................. 133

LES ROMANS :

FRANÇOIS NOURISSIER : Le roman c'est beaucoup plus que le roman.. 144

Notes par Jean-Luc Terrex, Christian Murciaux, Félicien Marceau, J. T.............................. 146

L'HISTOIRE :

PHILIPPE ARIÈS : La religion de la mort............. 149

JEAN FOLLAIN : Autour de Napoléon et des siens...... 154

LES LETTRES ÉTRANGÈRES :

GEORGES PIROUÉ : Les complexes de l'Italie.......... 157

Notes par Claude Ciccione, Jean-Yves Chevallier, M. S., Pierre Andreu, Eric Heltier, J. E., Ph. Ar... 161

LE THÉATRE :

GUY DUMUR : Mise en scène et traductions........ 167

LA MUSIQUE :

CLAUDE ROSTAND : Musique française contemporaine. 171

LE CINÉMA :

MICHEL BRASPART : Les chiens écrasés............ 175

LA VIE COMME ELLE VIENT :

GERMAINE BEAUMONT : Cinéma — Danse......... 177

★

PROMENADE

SIMONNE JACQUEMARD : Terres sous-marines...... 181

LE MOUTON NOIR

I

Je pensais à ma femme qui venait de mourir. Il y avait à peu près huit jours qu'elle était sortie sans bruit de la vie. On la croyait un peu malade. Le docteur semblait distrait, comme il l'est toujours.

On ne sut pas bien le nom qu'il fallait donner à cette mort à moins que ce ne fût chagrin ou désespoir secret.

Je m'apercevais bien que je l'avais aimée d'étrange façon. J'acceptais ses attentions, son humeur égale et croyais lui rendre ses bons procédés avec quelques traits de politesse chinoise, de doux compliments et surtout en contenant le plus possible mon impatience naturelle.

Ces regrets-remords étaient légers. Ils ne dominaient pas ma tristesse, je souffrais de tout, à ma manière. C'était une privation insupportable, la maison vide. Notre fils passait toutes ses journées au collège. Je demeurais seul dans mon atelier, incapable de dessiner, tendant l'oreille. Mon insouciance habituelle ne savait comment me reprendre. Il y avait en moi de l'aigreur, une sorte de rancune contre Jeanne qui s'était laissé mourir. J'ajoute maintenant : une extraordinaire petitesse, un caractère enfantin ; et je dis : Comme elle a dû souffrir ! J'étais bien trop occupé de moi-même pour le remarquer alors. Si je pensais à mon égoïsme, c'est que Jeanne m'avait répété chaque jour : « Comme tu es égoïste, mon pauvre chéri, » et tout naturellement ses paroles revenaient résonner dans le silence des premiers jours. Ma naïve indulgence pour moi-même déformait toujours la voix si claire de ma conscience. Quand Jeanne vivait, je payais mes dettes envers elle avec de la menue monnaie. Elle morte, je cessais tout net de lui donner quoi que ce fût, même un simple souvenir gratuit. Il ne restait rien d'elle dans l'appartement que des robes plates sur des cintres. Elle ne pouvait avoir de pro-

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. PÉRIODIQUES

longements qu'en notre fils. Je le regardais un instant et j'entendais les plaintes quotidiennes de Jeanne, ces plaintes qui m'avaient excédé et que je trouvais monstrueuses, injustifiées, témoignant d'un parti pris absolu. Jeanne voulait toujours souffrir, pensais-je, et son fils lui servait de persécuteur.

J'essayai d'écarter cette sorte de réflexion parce que j'aimais bien n'occuper mon esprit qu'aux choses les plus légères. Il me semblait entrer dans un monde sévère et grave où je n'aurais jamais pris place si la mort de ma femme ne m'y avait introduit de force. Je savais n'être pas inapte à la profondeur, mais ne suivais aucun des sentiers qui paraissaient y descendre. J'avais toujours été heureux ainsi et détestais rompre les équilibres dus au hasard. L'absence définitive de Jeanne bouleversait un édifice assez fragile et le sort semblait hésiter à me donner un nouveau goût de vivre.

Je rapporte avec peine de telles manifestations d'insensibilité. Croyant ma femme injuste envers notre fils, je ne pouvais craindre d'être un mauvais mari. J'eusse souhaité qu'elle fût accablée de tous les défauts du monde pour que les miens ne me fussent jamais reprochés.

Je désirais prendre de la hauteur, ne pas m'obliger à des recherches trop minutieuses, considérer la mort de ma femme comme un événement dépassé et rejeter bien loin de moi toute inquiétude de conscience. Il serait grand temps de me charger d'un remords quand j'aurais édifié ma nouvelle vie.

Cette décision prise, je tentai de faire le vide par le moyen qui m'était habituel : en écoutant la plus belle musique. Les mouvements les plus descriptifs n'éveillent pour moi aucune forme. Je ne pense vraiment à rien mais, le corps traversé, soulevé par la joie ou navré par la mélancolie, je ne suis plus que corde jouée.

Je choisis le sixième concerto brandebourgeois et fis tourner le premier disque. Il arriva cette chose étonnante : je m'aperçus que je n'écoutais pas. Le disque venait de s'arrêter et je pensais que Jeanne et moi n'avions d'autre point commun que notre amour de la musique. Souvent je lui prenais la main et nous demeurions ainsi le temps d'un concert. De toute la soirée, nous n'élevions pas la voix. Quand nous reprenions la liberté de nos mains, nous les aurions jointes encore, et cette fois-ci, sans la moindre raison.

Je crus qu'il fallait écouter un autre disque, un de ceux que Jeanne n'aimait pas, mais je compris très vite que rien ne viendrait me tirer hors de moi-même. Je pensais plus à Jeanne morte que vivante. Cependant, comme les jours s'écoulaient, je ne dépassais pas les regrets et ils demeuraient vagues. Ma femme devenait très vite une « chère ombre ».

Je me rendis compte que j'allais retrouver toute ma tranquillité d'esprit. Le temps et la nature s'étaient hâtés et je les avais bien aidés. Je résolus d'accéder à une nouvelle vie en prêtant attention à mon fils.

A vrai dire, je cédai à un sentiment d'intérêt et de pitié. Claude n'avait plus que moi. Avant la mort de sa mère, il était demeuré toujours auprès d'elle, ne la quittant que pour aller à l'école. Je ne le voyais qu'un quart d'heure par jour et nous échangions des baisers. Jeanne me demandait quelquefois de le garder dans mon atelier. Je le faisais volontiers, mais comme j'interdisais à Claude de toucher à quoi que ce fût et que je n'aimais pas qu'il me regardât dessiner, il s'ennuyait vite et me délivrait bientôt.

Il avait douze ans. Je le trouvais beau. Blond et rose, il ressemblait à un page. Le corps mince et droit, la tête dressée. Je ne comprenais rien à son caractère. Toujours tendre et affectueux avec moi, il faisait presque horreur à sa mère qui pourtant l'aimait. Elle me poursuivait de ses plaintes, accusait Claude avec tant d'acharnement que j'avais fini par la croire à demi folle. Quelquefois j'avais interrogé mon fils. Il répondait toujours de la même manière : par un simple regard soudain très grave, presque glacé. Je ne pouvais exiger une réponse. Je me sentais mal à l'aise et n'aspirais qu'à me retrouver seul.

Il y a très peu d'êtres auprès de qui je sois bien. Ma femme et mon fils n'étaient pas de ceux-là. Jeanne avait encore trop de personnalité. Mes très rares amis étaient quelques hommes sans la moindre complication. Je préférais toujours le plus clair et le plus naïf. Il écoutait bien, ne me heurtait jamais et me témoignait sans cesse de l'affection. C'était pour moi la meilleure garantie d'amitié. Ma femme n'était pas ainsi comme un tendre miroir. Elle ne renvoyait rien et se souvenait de tout. Elle s'empoisonnait lentement avec les mots légers et sans doute cruels que je lançais sans y penser.

Loin de la mère et du fils ou du moins séparé d'eux par un obstacle infranchissable, la porte de mon atelier, je retrouvais ma vie libre de créateur limité seulement par ses propres dons et c'était déjà insupportable.

Les tendresses de mon fils aux heures où je ne me soustrayais pas à la vie de famille, les baisers, les bras jetés autour de mon corps, tous ces élans imprévisibles et désordonnés ne faisaient pas naître en moi la moindre conscience paternelle. J'embrassais Claude ; j'aimais bien sa peau fraîche et fruitée de petit garçon. Jeanne nous regardait, d'un œil impossible à peindre. Je savais qu'elle attendait le moment où nous serions seuls pour me dire que son fils l'inquiétait ou — si

l'inquiétude était dépassée — que Claude était un monstre non plus naissant, mais bien affirmé. Elle citait alors à l'appui de sa condamnation quelque action bien noire à laquelle je ne croyais guère ou qui me semblait ne prendre sa triste couleur qu'en son désir morbide d'être la plus malheureuse des mères, la plus délaissée des épouses. Je ne le lui disais pas : c'eût été une cruauté de plus. Je hochais gravement la tête, affirmant que j'allais surveiller Claude de près, mais qu'elle ne devait pas craindre les diableries d'un enfant de neuf, dix ou onze ans.

La répétition constante de ces scènes achevait de m'excéder. J'avais la science infaillible des expressions de physionomie de Jeanne. Quand je la voyais venir à moi, le visage tragique, à la fois marqué de colère et d'horreur, je savais qu'elle allait encore me parler de son fils. Un flot d'ennui me recouvrait aussitôt, ne laissant émerger qu'une main pour repousser Jeanne et qu'un œil pour la trouver laide en cet instant. Elle pour qui chaque crise comptait, qui ne s'apercevait pas de leur répétition et vivait engagée dans tous ses actes, s'étonnait ou s'indignait de me voir rejeter vivement ses premières paroles, rester impassible enfin sous le choc de ces mots libérés, torrentueux, peignant au vif.

J'étais un homme fait pour la solitude, bon à être entouré de tendresses nombreuses et discrètes, soigné par une gouvernante dévouée. J'étais un bon dessinateur bourgeois aimant les heures de travail régulières, le calme, le silence, la pipe, la neutralité et l'art pour l'art. Je ne travaillais pas facilement ; j'avais le goût de mon propre bonheur, d'un bonheur à tout prix : je ne supportais pas les heures d'inquiétude ou d'angoisse ; je les effaçais en me contraignant à l'indifférence, supprimant ainsi les joies éclatantes.

La rencontre de Jeanne m'avait exalté : je découvrais l'amour. A trente ans je n'avais connu que des corps, le plus souvent admirables. J'aimais dessiner les filles et mon atelier pouvait apparaître comme un mauvais lieu. Toutes sortes d'excès avaient fait de moi un homme aux nerfs meurtris, n'attendant plus rien d'une vie si étroitement et si mal orientée. Jeanne m'était apparue si pure que la force et l'enthousiasme m'avaient saisi. J'avais rompu avec toute ma vie passée, ne gardant rien, pas un ami, déchirant avec rage tous les dessins qui restaient entre mes mains. J'étais ainsi fait que je pouvais couper tous les fils. J'allais vers Jeanne avec un cœur pur.

Elle avait dix ans de moins que moi. Mon excessive ardeur la glaça. Son corps, trop vivement appelé, quoique de la façon la moins dépravée, s'entoura de défenses invisibles. Il y avait

si peu de liberté dans sa façon d'être nue, tant d'inquiétude dans la ligne des seins, du ventre et des hanches que sa beauté en était étouffée. Peut-être arrivait-elle à supprimer certaines radiations en se contractant. Loin de m'enfiévrer, ses froideurs réduisaient mon désir. L'exaspération que je ressentais n'était rien moins que sensuelle. Je ne pouvais comprendre une femme qui ne s'épanouissait pas, qui séchait sur pied. Sa souffrance était peut-être la seule que je ne pouvais prendre en pitié. J'avais plus envie de la battre que de la persuader doucement.

Je me détachai très vite et ne couchai plus avec elle. Je ne savais pas avoir fait un enfant. Notre séparation de corps la surprit. Elle en fut d'abord soulagée puis elle crut, je pense, à un piège et redoubla de méfiance. Je cessai dès lors de faire attention à elle. Sa bêtise et sa pleutrerie me révoltaient. Elle était devenue laide, grise statue du souci. Moi qui n'aimais que la joie, les rapports aisés et la désinvolture, qu'avais-je à faire de ce déchet? Je ne retournai pas aux filles, connaissant trop le genre de plaisir empoisonné qu'elles m'apportaient. J'attendais je ne savais quoi, dessinais, fumais et buvais beaucoup.

Quand Jeanne m'annonça qu'elle était enceinte, elle se montra presque tendre. Je me réjouis pour elle qui venait enfin de trouver une occupation. Je me pris à espérer qu'elle deviendrait peut-être une femme. Je serais alors tout prêt à me rapprocher d'elle. Ce furent là mes pensées immédiates. Dès que je me retrouvai seul, je m'aperçus que je n'avais pas pensé à l'enfant.

Il en fut ainsi pendant les neuf mois. Je m'étonnais sans cesse de mon indifférence. Je crois pouvoir l'expliquer par mon détachement charnel parfait. Je vivais avec Jeanne comme avec une sœur ennuyeuse et douce. Il ne me venait jamais à l'esprit qu'elle et moi étions en train de donner la vie. Je l'entourais de soins, d'attentions et de politesses glacées. Elle qui eût aimé une vraie tendresse respectueuse ne remarquait pas ma gentille froideur. Sa joie m'effaçait. Pensant à son enfant, elle bêtifiait et tricotait tout le jour. Je me trouvais enlisé dans le plus plat des mariages, un marais d'ennui où je me sentais incapable de susciter la plus mince illusion, ou quelque relief poétique.

La première enfance de Claude nous fit éprouver ensemble de l'attendrissement. Je m'amusais de ce sentiment commun, ce qui montre bien que chez moi il n'allait pas bien profondément. J'étais encore aux anges et déjà ma femme connaissait la plus vive inquiétude. Je tombai de haut quand elle me fit part de ses premières découvertes. Pour Jeanne, il fut très

vite certain que son fils était une sorte de monstre. Je ne la croyais absolument pas, quoi qu'elle me dît de lui, tant sa manière outrée, dramatique de rapporter les faits me paraissait les déformer et leur ajouter toute la gravité qu'à mon sens ils n'avaient pas. Jeanne était pour moi une « femme » dans le sens péjoratif du mot, une faiseuse d'embarras, atteinte d'hypersensiblerie. A ce degré de faiblesse, Jeanne perdait tout. Vraiment je n'avais pas la fibre romantique. Je ne pouvais supporter qu'une femme jouât délibérément d'une soi-disant faiblesse, d'une peur intime. En un mot je ne l'aimais pas et ne lui passais rien. Claude profitait de mon incrédulité. Il s'en rendait compte encore que j'évitasse de donner tort à sa mère devant lui, mais ces sortes de confrontations étaient rares. Jeanne semblait craindre son fils et n'oser me parler de lui à cœur ouvert que lorsqu'il était couché, effacé pour une nuit.

J'observais quelquefois avec curiosité cette mère qui avait réussi à souffrir par son fils après avoir tout fait pour souffrir par son mari. Le seul tort que je me reconnusse alors envers Claude, c'était de ne pas pallier les effets fâcheux d'une mauvaise éducation mais le pouvais-je ? Il eût fallu tout prendre en main. Je n'en avais vraiment pas le temps. Très franchement je n'étais pas porté à croire à l'importance de la première éducation. Mes seuls et rares souvenirs d'enfance auxquels j'avais le tort de me référer n'évoquaient qu'un vague état larvaire, rarement traversé d'impressions assez fortes pour survivre. De cet immense temps mort, rien ne demeurait alors que j'aurais tout voulu ressaisir et dresser en un faisceau cohérent. J'imaginais qu'il en serait ainsi pour Claude et que tout pouvait encore être rattrapé.

Il n'était bientôt plus rien resté des joies maternelles de Jeanne. Le monstre se portait bien, croissait en grâce et en beauté, montrait une intelligence trop vive et, prétendait sa mère, une aptitude remarquable à faire le mal. Pour moi je n'avais qu'à me louer de mes rapports avec Claude. Il me craignait mais n'avait pas *peur* de moi. Je crois qu'il admirait ma dureté envers sa mère. Quelque soin que je prisse pour qu'il n'en fût pas témoin, certains éclats de voix transperçaient aisément les portes. Quand je me rendais compte qu'il pouvait s'autoriser de mon exemple vis-à-vis de sa mère, je ne savais que faire pour effacer des paroles malheureuses. Jeanne me voyait avec surprise et toujours plus de méfiance devenir — un temps très court — d'une douceur et d'une courtoisie exemplaires. Claude m'observait alors avec étonnement. Son visage si pur devenait grave. Il ne comprenait plus. Il ressemblait à tous les enfants réprimandés pour un

rien par des parents capricieux ou inconscients qui accomplissent à chaque instant tout ce qu'ils ont défendu.

C'était à peu près les seuls moments où je prêtais attention à Claude. Mon égoïsme était si parfait que je ne m'intéressais à mon fils que lorsque mon attitude infléchissait la sienne.

Les années s'étaient écoulées de façon très irrégulière. A de longues périodes calmes, heureusement consacrées au travail et aux plaisirs, succédaient des crises de plus en plus violentes et toujours provoquées par quelque horrible action de Claude. Jeanne était haine et douleur, angoisse et affolement ; Claude crainte et peut-être regret. Pour moi, tous les équilibres rompus, écrasé d'ennui, j'errais comme un maniaque à la recherche de sa drogue, je poursuivais le silence perdu, l'insouciance et la joie envolées.

Peu à peu la colère de Jeanne se détacha d'elle comme un vêtement criard et inutile. Je la vis si abattue, si indifférente que je tentai de l'atteindre, mais je la trouvai hostile et battis en retraite. Je n'avais pas le courage d'affronter la moindre rebuffade. J'allais vers Jeanne, elle devait m'accueillir les bras ouverts et jouer tout aussitôt la comédie de la femme heureuse. Me repoussait-elle, je repartais d'un pied léger vers mon atelier où, toutes portes closes, rien ne pouvait plus m'atteindre que ces bruits lointains qui ont perdu leur charge d'inquiétude et de trouble en passant à travers les cloisons.

Jeanne me sembla pourtant si atone, si lasse quand elle me rapporta le dernier haut fait de Claude que je fis venir le docteur sans la prévenir. Notre vieux médecin de famille jeta un regard sur Jeanne, prit son poignet, compta les pulsations. Elle ne dit pas un mot, mais se prêta docilement à tous les examens. Les bons yeux bleus du docteur s'éclairèrent. Il souriait.

— Votre femme n'a rien du tout, cher monsieur. Elle est fatiguée, déséquilibrée, déprimée.

... Enfin tout ce que dit un docteur quand il ne voit pas et se sert des mots tout faits qui sont le plus grand privilège de la profession : *un peu de repos et il n'y paraîtra plus* et, de l'air de faire une concession : *elle* fait *un peu d'anémie.*

Et il composa soigneusement, car il détestait les spécialités, l'ordonnance d'un fortifiant.

Le lendemain, Jeanne demeura prostrée toute la journée. Je lui fis prendre son médicament, tout étonné de la traiter en enfant malade. A ce corps étendu, à ce visage fixe aux yeux un peu fous, il me semblait qu'il eût fallu tout autre chose que ce vieux sirop d'officine. Elle n'avait pas de fièvre pourtant et répondait à mes questions avec naturel. La lenteur même des phrases, l'ennui très perceptible du ton me mon-

traient qu'elle était en possession de toutes ses facultés. Le docteur revint, un peu fâché de se déranger pour si peu de chose. Je l'observai attentivement. Tous ses gestes étaient automatiques. Il avait de belles mains flétries ; je pensais qu'elles avaient touché tant de corps : celui de Jeanne ne signifiait plus rien. Elle ne se plaignait pas. Qu'étaient devenues les maladies de langueur, la consomption? Je *sentais* tout cela, vaguement, mais aucune crainte précise, aucune raison valable de soupçonner le docteur ne me faisaient aller au-delà d'un instinct bien faible.

Quand il fut parti, je demandai à Jeanne de réagir, de ne pas se laisser aller ainsi. Elle me considéra avec surprise. Je crois qu'elle devait être bien, qu'elle avait cessé de se faire souffrir. Ce soir-là, avant de me coucher, je dis à Claude d'aller embrasser sa mère. Il obéit en silence, déposa un baiser sur son front. Elle eut un sursaut terrible, lui jeta un regard extraordinaire et retomba sur ses oreillers. En sortant de la chambre, Claude me regarda gravement et froidement.

Je résolus de passer la nuit au chevet de Jeanne. Elle me vit comme je m'installais auprès d'elle. Elle eut un geste que je n'oublierai jamais et qui me frappa de stupeur, et qui me troubla et me fit trembler d'émotion : elle me tendit la main. Je la pris. Ses doigts me serrèrent très fort. Il y avait des années que nous étions morts l'un à l'autre et cette simple pression de main nous unissait encore. Mais Jeanne me fit signe d'approcher et me dit très bas :

— Claude est un monstre.

Je me rejetai vivement en arrière. J'avais retiré ma main de la sienne. Elle eut un curieux sourire et détourna la tête. Je demeurai longtemps ainsi. Jeanne semblait dormir tant le mouvement de sa poitrine était régulier. Je m'assoupis. Quand je m'éveillai, Jeanne était presque froide. Je demeurai longtemps auprès d'elle, à la regarder enfin apaisée, saisi de pitié de la voir encore si jeune, belle dans la paix retrouvée. Je n'éprouvais pas de détresse personnelle. La mort de Jeanne ne pouvait faire revivre un amour depuis si longtemps disparu. Je ne pouvais que m'attendrir, ou avoir peur. Je m'attendrissais.

Le docteur condamna cette mort qu'il n'avait pas prévue. Malgré son assurance formelle qu'il s'agissait d'un accident fortuit tel qu'un arrêt du cœur, il dut entendre les vérités blessantes que je lui assenai avec la plus grande brutalité. Il prit le seul parti possible, feignit de croire qu'une excessive douleur me rendait injuste, me pardonna et partit.

Le matin venu, j'allai moi-même éveiller Claude, m'arrêtai un instant à le contempler, admirant sa fraîcheur et sa grâce.

Je l'embrassai doucement. C'était toujours Jeanne qui l'éveillait. Il ouvrit les yeux, me regarda comme il l'avait fait après avoir dit bonsoir à sa mère et murmura :

— Maman est morte.

Je ne répondis pas. Il se leva, alla droit à la chambre mortuaire. L'ayant suivi, je le trouvai debout devant le lit où reposait notre victime. Il paraissait attentif, comme s'il guettait un signe. Pas du tout l'attitude qui convient devant un lit de mort. Il ne semblait pas concevoir le caractère définitif et irrémissible du passage d'un monde à l'autre, comme s'il attendait d'être sûr que sa mère était bien partie et n'allait pas revenir. Tout à coup, il se pencha sur elle et l'embrassa comme il l'avait fait la veille, au même endroit du front. Le froid le surprit car il se redressa vivement, se détourna et courut vers sa chambre.

J'étais mal à l'aise. Pouvait-on se conduire ainsi à douze ans, ne pas verser une larme, ne pas montrer de faiblesse, garder ses sentiments pour soi? Tel était l'enfant que j'allais diriger seul.

Pendant quelques jours, je ne fis pas attention à lui ; ne le voyant qu'au repas du soir, toujours sombre et fermé. Il rentrait du collège à 6 heures, courait jusqu'à sa chambre et ne reparaissait qu'à 8 h. 30 pour le dîner, correctement habillé, bien lavé, bien coiffé. Nous n'échangions pas vingt phrases pendant tout le repas. Nous savions très bien nous contenter d'un long silence entre deux dialogues. Ni lui ni moi ne le trouvions pesant. Nous avions des pensées très personnelles. L'ignorance parfaite où nous étions l'un de l'autre, encore que je dusse être infiniment moins difficile à comprendre, empêchait que nous nous inquiétions du vide. C'était un équilibre instable. Je décidai de le renverser.

Je me souviendrai toujours de cette soirée, la douzième après la mort de Jeanne. Nous avions dîné en silence, Claude et moi et j'avais cru voir sur son visage des reflets tristes et même une expression enfantine de chagrin. Je le regardai avec une acuité vraiment extraordinaire tandis qu'une émotion inconnue me pénétrait de toute part. Je m'y laissai aller tout à fait. Claude allait rentrer dans sa chambre. Je le retins par un bras, l'attirai contre moi et le serrai sur mon corps. Le lâchant presque aussitôt, je le regardai avec une tendresse et une curiosité passionnées. Il ne pouvait pas ne pas s'être aperçu que je tentais de le joindre. Les yeux fixés sur moi, il n'hésitait pas, mais se ramassait. Il bondit tout à coup, débordant d'une joie extraordinaire. Je le reçus dans mes bras comme un coup violent porté à toutes mes défenses naturelles. Sa fraîcheur joyeuse blessait à mort la

savante économie de ma vie. Ce fut presque douloureux. J'étais à l'abri des passions et ma retraite bien cachée, entrouverte un instant, était jetée à bas. Je sentis tout cela, très vivement, mais un bonheur large, profond, me dilata si fort la poitrine que je pus chasser toutes mes craintes à la fois, dans un souffle. Cette soirée-là fut le plus heureuse de ma vie.

J'échappais à la stérilité étouffante de mon égoïsme ; j'étais sûr de ne pas me tromper. Claude, mon fils, m'était naturellement offert. Je me devais à lui. Je réparais une longue carence. Avant qu'il se durcît dans sa forme définitive, je pouvais agir vivement, me servir de cet amour qu'il me portait et lui donner tout ce qu'il y avait en moi de neuf et d'inemployé. Tout ce que je n'avais pu offrir à ma femme, tout ce qu'elle avait refusé, il saurait bien le prendre, comme le prouvait son extraordinaire élan vers moi.

Je voulais parler longuement avec lui, mais je ne le fis pas tout de suite. Je sentais bien qu'il fallait éprouver notre enthousiasme par une longue nuit de solitude et de recueillement. J'embrassai Claude comme l'eût fait un père exalté au sommet de sa tendresse. Il me répondit avec la même force. Il était éperdu.

Seul dans ma chambre, je me sentis étouffer. Mon appartement me parut misérablement étriqué. L'atelier avec ses froides verrières et tous ces dessins glacés, privés de vie par l'exaltation de la mienne propre, l'atelier dont je ne sortais qu'à peine depuis des années, mon sanctuaire, mon refuge ne m'était plus rien. Je pensai à Jeanne et je fus saisi de colère contre sa pâle ombre. Elle m'avait détourné d'elle ; elle m'avait détourné de Claude. Elle l'aimait d'abord mais dès qu'il s'était montré avide, avide de caresses, elle s'était dressée contre lui. Elle refusait toujours l'épanouissement. Ni mère, ni femme, éternelle martyre de la plus mauvaise des causes, statue de douleur.

Je ne pus dormir de la nuit. Au matin, mon exaltation tomba ; je méditai avec plus de gravité, mais je n'étais pas moins joyeux. La fatigue qui m'étourdissait donnait un nouveau nom et une nouvelle forme plus stable au lyrisme déréglé de la nuit. Je reconnus avec émotion l'amour paternel.

Je m'étais dit souvent que j'étais un infirme de ce côté-là. Ces deux mots — amour paternel — figuraient très bien un mirage. J'imaginais quelquefois que ce devait être bon d'aimer son enfant, mais ce n'étaient que rêves vagues. Après tout, me disais-je alors, je l'aime *bien* et j'en restais là.

A l'aube, je savais que je rentrais dans le sort commun, que j'allais rejoindre la cohorte des pères vraiment pères.

Je cessais de vivre pour moi seul et de la manière la plus franche. Je me découvris incapable de demi-mesures.

Cinq minutes avant que le réveil de Claude sonnât, j'entrai dans sa chambre pour le tirer doucement du sommeil. Je posai la main sur sa tête. Il commença de s'étirer, ouvrit les yeux, me vit et ne marqua aucun étonnement. J'admirai l'aisance avec laquelle il accueillait mon témoignage d'affection. Il acceptait d'emblée nos rapports nouveaux. Pour lui qui m'aimait déjà, la différence était sans doute moins grande, comme s'il était resté depuis toujours devant une porte qui s'ouvrait enfin.

Il partait pour le collège. Il y déjeunait. J'avais toute la journée devant moi pour penser à la conversation que nous aurions ensemble le soir même. Je la voulais légère et détendue, mais suffisante pour bien marquer son esprit. J'affirmerais ma prise de puissance, mais de telle façon qu'il n'y vît pas un éveil de tyrannie.

Par pur enfantillage, je pris une grande feuille de papier Ingres, des fusains et traçai quelques silhouettes de père et fils. Ce fut un moment délicieux. Il y avait le père et le fils à la promenade, la main dans la main ; à cheval, botte à botte ; dînant tête à tête. Toute une imagerie naïve et pour moi si pleine de charme que je m'en arrachai à regret.

J'attendais Claude à 6 heures. Il ne rentra qu'à 7. Deux jours plus tôt je ne l'aurais pas remarqué.

— Comme tu es en retard.

— J'ai fait un petit tour au Bois.

— Rentre à l'heure, Claude. Nous irons nous promener ensemble. Il y a longtemps que cela ne nous est pas arrivé, n'est-ce pas? Débarrasse-toi de tes affaires et viens bavarder un peu avec moi.

Il entra dans sa chambre. J'attendis quelques minutes. Il ne revenait pas. J'allai très doucement voir ce qu'il faisait. Je l'aperçus, étendu sur son divan, en train de lire. Troublé, je rentrai silencieusement dans mon atelier. J'aurais bien dû penser qu'il ne se prêterait pas tout de suite à mon affection. Il l'attendait depuis douze ans. Pouvait-il abandonner en un instant ses habitudes de petit garçon délaissé? Je l'appelai d'une voix très tendre et très gaie.

— Claude, viens-tu? Qu'est-ce que tu fais?

Il entra très simplement comme s'il m'avait obéi aussitôt :

— Que faisais-tu? demandai-je encore.

— Je lisais.

— Mais je t'avais demandé de venir.

— J'avais à lire un petit bout de chapitre pour finir mon livre. Tu comprends, je voulais savoir.

— Je comprends très bien. Pense simplement que je t'attendais. Que lisais-tu?

— *L'Homme Invisible.*

— Alors, je te pardonne.

Je remis au lendemain le moment de lui parler. Il ne fallait pas commencer sans ardeur ni foi. J'avais ressenti quelque agacement de le voir si peu empressé. Je voulais me donner le temps de revenir à des réactions plus justes. Une exigence immédiate, totale, ne pouvait que le dresser contre moi de toute sa force élusive. Je devais pourtant justifier mon appel. Je ne trouvais rien de plausible. Il attendait, un peu surpris de mon silence. Je m'en voulais de me sentir coupable.

— Nous allons dîner au restaurant tous les deux, veux-tu?

Je m'étais jeté en avant. Il bondit de plaisir. Je crois bien qu'il ne lui était jamais arrivé de prendre un repas ailleurs qu'à la maison. Dans la rue, je lui pris fermement la main. Il bavardait gaiement. Je n'avais jamais marché d'un pas aussi élastique. La joie m'envahissait de toute part.

II

Il y avait eu quelques jours de délices. J'avais été tenté d'entraîner Claude avec moi dans toutes sortes de promenades plaisantes, mais je m'étais contraint à plus de mesure. Il ne fallait pas donner à cet enfant l'habitude du divertissement quotidien. Il me semblait aussi que je devais veiller à ce qu'il respectât le souvenir de sa mère. Si rares donc que fussent nos sorties, la simple détente de nos rapports, la gaieté libre qui régnait dans la maison nous conféraient à l'un et à l'autre une extraordinaire légèreté. Il semblait que les mots fussent ailés. Les petits troubles, inquiétudes, angoisses que j'avais connus par le fait de Claude, disparaissaient. S'il lui arrivait de se montrer rétif ou insensible aux charmes dont je ne cessais de l'entourer, je lui pardonnais d'autant plus facilement que mes regrets ne cessaient de croître. Mes seules pensées sombres allaient à ces années perdues où je l'avais laissé périr de soif et d'ennui.

Je ressemblais à n'importe quel homme amoureux. Si l'origine de mes soins pour Claude se trouvait dans la conscience brusque d'un devoir et dans la pitié, je n'agissais plus guère que par passion. Je m'efforçais seulement qu'elle demeurât cachée, ne voulant pas que Claude imaginât quelque impunité. Je repoussais tout aveuglement et toute complaisance. C'était un amour très pur, pas du tout entaché de faiblesse. Je ne

sais si c'était là un sentiment paternel. J'étais trop neuf pour m'en rendre un compte exact et d'ailleurs il importe peu d'établir des catégories de sentiments. J'étais pris simplement parce que mes yeux s'étaient ouverts sur un enfant plein de grâce, de gentillesse et de bizarrerie. Claude éveillait ma tendresse comme il piquait ma curiosité. Avant lui, sans le savoir, je m'ennuyais. Ma vie était trop plate. Ce petit capricant, cet imprévisible fils, si bien caché jusque-là par les cris d'horreur de sa mère, m'était apparu comme un sauveur. Il y avait donc de l'égoïsme dans cet élan vers Claude. Je ne le savais qu'à peine, m'avançant en corps constitué, esclave d'habitudes et de vieux désirs qui marchaient avec moi quand je croyais m'élancer seul.

Mon plus grand étonnement était de n'avoir pas su voir mon fils avec mes yeux de dessinateur. Jeanne n'avait pu fausser mon regard comme elle avait obscurci mon jugement. Comment avais-je pu rester indifférent devant ce petit garçon qui entrait en âge ingrat avec un visage et un corps gracieux, sans la moindre trace de cette vulgarité ou de cette raideur qui déparent souvent les enfants de douze ans? Je le voyais depuis sa naissance, j'assistais chaque jour à ses transformations et mon regard tourné vers le dedans ne remarquait rien. Il eût fallu une longue séparation pour que Claude se révélât d'un coup. C'est peut-être parce que j'étais distrait que je recherchais pour les dessiner les putains les plus basses. Le haut-le-corps qui me secouait donnait aussi un moment d'acuité à ma vue. Claude ne pouvait tirer l'œil de cette façon-là. Les événements extérieurs, les bouleversements intimes se marquaient à peine sur sa figure. S'il était joyeux, son corps le signifiait davantage, par des sauts ou des danses. Depuis ce jour où nous étions devenus amis, je me grisais d'études et d'observations. Je remarquais la forme de son nez, fin et droit, ou ses yeux bruns frangés de longs cils, ce qui les eût fait rêveurs si une autre expression plus complexe ne s'était substituée. Il était rare qu'il fixât ses regards. Ils paraissaient à la fois vagues et résolus et je ne savais encore que dire de leur signification réelle. Je recueillais les impressions et ne prétendais pas encore porter de jugement. Je me donnais des jours, des semaines pour parfaire cette connaissance. Je n'irais jamais assez loin à sa rencontre. Je crois bien qu'il m'observait lui aussi, d'une manière plus assurée et plus discrète que la mienne comme s'il n'hésitait pas, lui, sur les conclusions à tirer, ce qui me déplaisait fort car j'entendais mener et non être mené. Je n'étais pas sûr que Claude disposât d'une telle force. Je devais me méfier de mon imagination qui prédisait quelquefois l'avenir sous la forme d'un

rêve à l'apparence si juste et si réelle que je devais user de volonté pour le tenir comme nul.

Claude était avec moi comme avec un inconnu pour qui on éprouve à la fois de la sympathie et de la méfiance. Son regard passait au travers de mon corps et n'était pas altéré. J'étais constamment éclairé par l'attention que Claude projetait sur moi et pas un instant, je ne trouvais prétexte à me plaindre d'une indiscrétion. Je croyais qu'il lisait, mais il n'était pas de livre qui valût pour lui le fait de notre réunion. Ma présence dérivait tout à fait son esprit et ce livre sur lequel je l'avais vu penché n'avait plus que des lignes blanches. S'il jouait dans sa chambre avec sa boîte de constructions métalliques et que j'entrasse, il se levait aussitôt, abandonnant tout, m'accueillant avec une extrême gentillesse, sans un regard pour le pont, le gratte-ciel ou la locomotive abandonnés. Je pouvais rester longtemps, tenir des propos qui ne l'intéressaient que d'une façon toute relative. Il n'avait pas un coup d'œil, pas un mot qui indiquassent la hâte de se retrouver seul.

De lui-même, il me mêlait chaque jour davantage à sa vie. Il commença même à me parler avec confiance. Je voudrais transcrire ici un de nos dialogues, mais je suis presque sûr de ne pas y parvenir. Il avait une manière de dire les moindres choses qui les rendait beaucoup plus significatives qu'elles ne le paraissent figées par la froide encre de mon souvenir.

— Je ne comprends pas, disait par exemple Claude, pourquoi les gens disent que l'enfance est le meilleur temps de la vie.

— Oh ! Oh ! Et que penses-tu, toi?

— Je pense qu'à douze ans, je vis de 7 heures du matin à 6 heures du soir dans une école où je ne fais que des choses qui m'ennuient. On nous menace sans cesse de punitions ridicules, mais vexantes. On nous sert des repas infects. Tous les jours de l'année se ressemblent.

— Et que voudrais-tu faire?

— Vivre un peu seul avec toi.

Je dus lui cacher ma joie. J'avais envie de lui dire : « Qu'il en soit ainsi » et je ne sus que lui montrer la nécessité du collège. Aucun de mes arguments ne parut le toucher. Si j'évoquais sa chance de vivre en compagnie de Virgile et de Tacite, il me rappelait très bien mon ancien ennui de traduire trente vers en une heure et de les entendre analyser jusqu'à ce qu'il ne reste plus la moindre intention à débusquer, la plus petite beauté cachée. L'enthousiasme, l'admiration, le plaisir de la découverte n'habitaient jamais ces lieux sinistres. Il eut fallu qu'un esprit de véritable humanisme soufflât sur les lueurs

vacillantes pour tout embraser. Les professeurs, rivés à ces textes sans secrets, s'ennuyaient plus encore que leurs élèves. Ces hommes étaient au supplice et Claude les comprenait.

— Comment veux-tu, me disait-il, que notre prof' de math' s'intéresse à son cours? J'ai appris que c'est un des plus grands astronomes français. Tous les ans, il essaie de nous pénétrer des beautés du Premier Livre de géométrie. La moitié des élèves ne comprend rien aux théorèmes les plus simples. Il recommence deux ou trois fois la démonstration puis il se met dans des colères épouvantables si nous persistons à demeurer bouchés. Il nous traite de crétins.

Claude me donnait d'autres exemples. Depuis deux mois, ils étudiaient Horace, scène par scène, vers par vers. On leur parlait du Brésil et pas une odeur de café ne leur parvenait, jamais rien de vivant. Au lieu de leur donner une idée exacte de la forêt vierge en leur faisant lire Maufrais, Flornoy ou Gheerbrandt, on les assommait de précisions sur la nature géologique du sol.

L'histoire, qui embrassait de trop grandes périodes, décharnée, n'était qu'une liste sèche d'événements et de dates, adornée des fameux mots célèbres, presque tous controuvés. Les langues étrangères étaient enseignées par des professeurs qui n'auraient jamais pu demander leur chemin à un policeman ou à un schupo.

Telle était, selon Claude, la substantielle moelle de leurs études. Je me gardais de le croire tout à fait, imaginant bien qu'il outrait les couleurs pour me gagner. Je le regardais avec surprise parler avec assurance. Il n'était plus si vague. Il ne disait encore que des paroles de bon sens. Ses critiques paraissaient justes et pourtant il me semblait qu'il empruntât ses phrases, qu'il se laissât aller au plaisir de tout déchirer.

Je luttais contre moi-même. Je l'aimais déjà de toutes mes forces et ce sentiment neuf avait tant de pouvoir que j'avais tendance à tout admirer de lui. La drôlerie, la causticité de ses critiques que j'ai indignement mal traduites m'avaient rempli de cette fierté paternelle de mauvaise qualité qui m'exaspérait tant chez les autres. Voulant me reprendre, je tentais de désaccorder l'apparence angélique de Claude et les propos qu'il m'avait tenus. Je n'y parvenais pas. Trop de joie me saisissait. Ma solitude n'y résistait pas. J'avais le cœur si plein. Toutes mes défenses s'écroulèrent. Je serrai Claude dans mes bras. Ses yeux flottaient quelque part.

Le lendemain, un petit jeune homme pâle apporta une lettre et me demanda de la lire aussitôt, ce que je fis.

« Monsieur,

« Nous nous voyons dans la pénible obligation de prendre une grave sanction à l'encontre de votre fils Claude. Voulant cependant lui donner une chance de se racheter, le conseil de discipline du collège a décidé de ne le renvoyer que huit jours. Je sais très bien qu'une telle punition paraîtra douce à cet enfant indomptable et qu'être absent huit jours d'un lieu qu'il fait profession de détester doit même le réjouir à l'égal des vacances. C'est donc à vous, monsieur, qu'il incombera de donner toute sa rigueur à l'exclusion qui le frappe. Nous nous excusons de vous contraindre à une sévérité qui vous pèse sans doute, mais qui nous paraît indispensable.

« Nous nous sommes faits une règle de ne rien ménager, ni personne pour parvenir au but que nous poursuivons toujours : former des hommes. Claude est certainement le plus mauvais sujet du collège. Depuis plus de trente ans que je m'occupe des enfants, je crois bien n'avoir jamais rencontré un caractère plus difficile à déchiffrer, une volonté aussi constamment tendue vers le mal.

« J'ai appris avec la plus vive affliction la mort de madame votre épouse. Je l'avais vue souvent inquiète au sujet de son fils. Je vous prie de croire à toute ma compassion. Dans le grand malheur qui vous frappe, il vous reste un pieux devoir à accomplir, poursuivre la lutte entreprise par votre chère disparue contre les mauvais penchants de Claude.

« Le porteur de cette lettre, un jeune et courageux étudiant, surveillant dans notre collège, vous dira pour quelle raison nous avons dû sévir contre votre fils. Je vous demande de le croire absolument. Il ne forcera pas la vérité.

« Claude sortira ce soir à l'heure habituelle. Vous voudrez bien nous le renvoyer vendredi prochain.

« Je vous prie de croire à mes sentiments les plus distingués.

Chanoine DE JUMIÈRES,
directeur du Collège Saint-Jérôme.

Le jeune surveillant m'observait attentivement. Dès que j'eus fini de lire la lettre, il fit un geste un peu maladroit, mais qui m'évita de prononcer un seul mot, ce dont j'eusse été fort en peine, frappé de la foudre.

— Je dois vous dire, monsieur, la raison pour laquelle...

Il s'arrêta très vite. Quoique je fusse encore sous le coup de la lettre, je remarquai son trouble et vins à son aide.

— Allez droit au but, monsieur, je veux savoir.

— Votre fils ne m'aime pas, je ne sais pourquoi. Je lui ai

infligé les mêmes punitions qu'aux autres, ne les subordonnant qu'à sa faute, ce qui est juste n'est-ce pas? Eh bien, je crois que Claude ne supporte pas d'être réprimandé par moi. Sans doute ne me trouve-t-il pas assez d'autorité. Je n'ai que dix-neuf ans.

Pourquoi parlait-il comme parlerait un chien battu? Je fis un geste un peu vif. Il eut un recul instinctif et se reprit aussitôt avec une sorte de courage.

— Il y a huit jours, poursuivit-il, le directeur du collège m'a fait appeler : « Je voulais vous remettre votre courrier. monsieur Jamin ; je ne veux pas retarder votre bonheur. » Sa voix était coupante, sa figure glacée par le mépris et la colère. Il me tendit une carte postale et m'ordonna de la lire en sa présence. Je n'avais pas la moindre idée de ce que ce pouvait être mais, dès les premiers mots, je fus saisi d'une fureur que j'eus le tort de ne pas exprimer à voix haute. Aux yeux du directeur, ma rage ne se traduisit que par du rouge au front. Le texte de la carte était d'une grossièreté terrible. Ma maîtresse, ou plutôt ma poule, me donnait rendez-vous et me rappelait en termes précis la dernière nuit que nous avions passée ensemble. Je ne suis pas prude, monsieur, mais si la carte m'avait vraiment été adressée, j'aurais été écœuré. C'était signé Nénette. « Eh bien, monsieur, me dit le directeur, vous devez être fier de vous. Je n'ai pas besoin d'ajouter que vous ne faites plus partie de la maison. »

Alors mon indignation a éclaté. J'ai trouvé les mots qu'il fallait. Le directeur me regardait droit dans les yeux et je ne les baissais pas. Tout à coup, il s'est levé, est venu jusqu'à moi et m'a posé les deux mains sur les épaules. Sans réfléchir, je me suis jeté dans ses bras. Il m'a tenu un instant contre lui.

Nous nous sommes alors demandé d'où venait ce mauvais coup. Ce ne pouvait être qu'un élève du collège, un de ceux que je surveille et parmi tous ceux-là, plus de cinquante, un seul en était capable. Pardonnez-moi, monsieur, votre fils. Nous avons profité d'une récréation pour chercher un indice quelconque dans son pupitre. Nous avons trouvé une autre carte, prête à être postée, portant la même signature au bas d'un texte aussi grossier que le premier.

M. le directeur voulait renvoyer Claude séance tenante. Le Conseil de discipline s'est réuni. J'y ai assisté comme témoin et j'ai obtenu que la sanction soit réduite à huit jours d'exclusion, ce qui me fut accordé à condition que je viendrais vous informer moi-même, monsieur. Ce qui m'a été tout à fait pénible.

Je ne dis pas un mot. J'en étais incapable, tout à coup si raide et si froid que je pensais être paralysé. Le jeune surveil-

lant me regardait avec inquiétude, craignant les réactions d'un homme qu'il ne connaissait pas. Comme mon silence se prolongeait, il prit le parti de me saluer et de tourner les talons. J'étais heureux de le voir partir, mais je savais bien que je devais le retenir et que j'allais le faire malgré moi. Je l'appelai, il s'arrêta et se retourna lentement. Je vis sur sa figure un ennui profond.

— Je dois m'excuser pour mon fils. Vous direz au directeur que je vais prendre une sanction sévère. J'irai le voir dans quelques jours.

— Je suis navré...

Il balbutia, salua et se retira précipitamment. Je ne le retins pas ; j'avais fait ce que je devais. Je demeurais seul. Quelques heures allaient s'écouler avant que Claude revînt, la tête basse.

Je me sentis très malheureux. Cet état ne m'était pas habituel et j'en éprouvai une sorte de panique. Mes réactions égoïstes ne pouvaient m'abandonner si vite. Moi qui m'étais attaché si fort à cet espoir d'une vie nouvelle toute remplie d'un amour amical, fallait-il donc déjà gourmander ce fils tout neuf aux *charmes* si puissants? A vrai dire, les questions ne se posaient pas clairement. La souffrance me dominait comme une gêne insupportable, comme l'extrême empêchement de vivre selon mon nouveau désir. Je me secouais en tout sens pour chasser cette pensée gênante, obsédante comme une trahison. J'aurais mieux fait d'attendre que la douleur se calmât. Elle m'eut torturé moins longtemps.

Quand j'en eus fini avec le malaise physique, je pus réfléchir froidement. Je venais d'apprendre que mon fils était considéré comme le collégien le plus difficile à mater qu'il se puisse trouver en trente ans, et qu'à douze ans, il pouvait écrire des lettres ordurières. Le coup était rude mais, inexplicablement, j'espérais que Claude me donnerait des apaisements ou me montrerait les raisons cachées d'une conduite aussi aberrante. Toutes mes réflexions ne tendaient qu'à sécréter le plus vite possible le contre poison nécessaire à mon bonheur. Je sentais bien qu'avant l'arrivée de Claude, je ne pourrais que tourner en rond autour des mêmes pensées.

Claude rentra à l'heure et vint à moi d'un air décidé :

— Je suis renvoyé pour huit jours.

— Je le sais.

— Ah ! Ils t'ont envoyé Frizou.

— J'ai reçu ton surveillant, celui qui a si fort à se plaindre de toi. J'attends tes explications.

Claude leva sur moi des yeux qui n'imploraient pas la pitié, qui n'en appelaient pas à mon nouvel amour. Il me semblait

plutôt qu'il me demandait de comprendre, mais comment le pouvais-je? Je m'y efforçais et soudain cette action me semblait vraiment mauvaise, méchante et si vulgaire, si basse que j'en étais écœuré. Je dus laisser voir quels sentiments m'agitaient. Il se hâta de parler.

Il commença d'une voix très basse et lente comme s'il avait de la peine à former les mots.

— Tu comprends, ce pion ne peut pas me souffrir. Il n'est pas injuste, mais il a une façon de me parler très dure, très désagréable. Ils sont tous un peu comme ça avec moi, sous prétexte que j'ai fait quelques blagues. Les directeurs de division, le directeur ont tous des chouchous. Moi, ils me trouvent mauvais parce que je n'aime pas leurs discours, leurs petites manières sucrées. Tu ne peux pas savoir comme je me sens seul au milieu d'eux, de mes camarades. Je croyais pouvoir être copain avec trois ou quatre, mais ils ne savent que se donner des airs. Ils ont peur.

— Pourquoi as-tu fait cela? C'est lâche.

Claude parut outragé et répondit vivement :

— Non, ce n'est pas lâche. J'étais sûr qu'ils sauraient d'où venait la carte. Je n'avais même pas déguisé mon écriture.

— Et le ton ignoble, la grossièreté?

— Oh ! T'a-t-il montré la carte? Non? Je peux te dire ce qu'elle contenait. Écoute :

« Mon petit homme,

« Je m'ennuie après toi, t'as pas idée. Aussi je t'écris quelques mots pour te dire que je t'aime tout plein et que j'oublierai jamais toutes les caresses d'hier au soir. J'en suis encore toute frissonnante. Tâche de revenir vite auprès de ta

« NÉNETTE. »

— Avoue que ce n'est pas bien méchant. J'ai imité le style boniche, c'est tout. Il n'y a pas de quoi fouetter un chat.

Le texte de la carte ne me parut pas justifier l'horreur et le dégoût du directeur. J'avais envie de rire. Claude était planté devant moi, la tête levée, l'œil plein de malice et d'intelligence. Il voyait bien qu'il avait gagné et qu'un sourire détendait mes traits jusque-là crispés. La blague était évidemment du plus mauvais goût, mais il semblait bien qu'à aucun moment Claude n'avait cherché à faire renvoyer le surveillant. Il s'y serait pris autrement, aurait contrefait son écriture. Je vérifierais ce point très important.

Mon petit garçon était si beau ! Une joie intense m'envahit. Ce n'était rien, rien, moins que rien.

— Claude, dis-je tendrement, ne fais plus de ces choses-là. C'est trop stupide. C'est abaissant, je t'assure.

Son visage doux comme un fruit se colora d'une rougeur légère. Je mourais d'envie de l'embrasser. Claude devina mon désir et se précipita dans mes bras. Je le serrai avec toute l'ardeur d'un homme qui a retrouvé ce qu'il croyait perdu. Entre deux baisers, pris de remords, je lui dis tout bas :

— J'ai promis de te punir sévèrement.

Il se recula, me regarda gravement et me dit :

— Tu peux tenir ta promesse. De toi j'accepterai toutes les punitions.

N'était-ce pas merveilleux? Je le privai d'une sortie que je lui avais promise et dont il se promettait une joie extrême. Il pâlit excessivement, mais il eut ce mot superbe :

— Je savais que ce serait cela.

A partir de cet instant, je dus me retenir pour ne pas déclarer à Claude mon admiration et mon amour. Je ne savais pas ce que j'avais. J'étais évidemment transporté. Je me sauvais vivement hors de ma triste enveloppe. Je courais vers ce fier enfant qui savait transformer ses mauvaises actions en faiblesses très humaines dont on prend son parti avec philosophie. Je me grisais de la pensée qu'il n'était ni hypocrite, ni lâche, ni pleutre. Un petit homme si plein de personnalité. « Il aura autant de force pour tourner son activité vers le bien », pensai-je. « C'est à moi de l'y engager gaiement. Quelle vie merveilleuse nous aurons tous les deux ! Il m'aime et je l'avais laissé à l'écart, entre les tristes mains d'une mère inquiète et naturellement portée au drame. Nous vivrons de telle façon qu'il n'y aura pas un instant du jour où nous n'aurons pas le cœur gonflé de joie. Il faut que je fasse très attention à sa santé, que rien ne vienne rompre ce nouvel équilibre. Il faut que nous oublions nos corps, que nous soyons légers, sensibles à la moindre beauté, pitoyables à la plus petite douleur. Pas une des faces de mon ancien caractère que je ne veuille changer. »

Je ne m'étonnais pas de cet abandon total de ma vieille défroque égoïste J'avais toujours eu conscience d'être un homme capable de changer du tout au tout en un jour. Rien n'était plus loin de moi que le monolithisme. Au plus fort de mon isolement, je savais que je ne perdais pas de vue un certain désir de Perfection. Seul me manquait alors le sentiment de l'urgence. Mon incroyable insouciance me présentait la vie comme indéfinie. Chaque jour devait être immédiatement saisissable.

Au fond, ma vie d'écolier avait été, comme celle de Claude, une longue impatience. Chaque jour de la semaine n'était

que l'attente du jeudi ou du dimanche qui m'appartenaient jusqu'à ce moment du soir où l'angoisse du lendemain me saisissait.

Ma vieille habitude du bonheur quotidien écartait de moi toute inquiétude. Ce jour, le précédent, deux ou trois autres auparavant, je connaissais, j'avais connu une ivresse extraordinaire. Je savais qu'il y avait là un risque, mais pour rien au monde je ne l'eusse écarté. Je n'aurais jamais imaginé de refuser un jour de joie pour ne pas souffrir pendant des mois, des années, peut-être le reste de ma vie. Je devais avoir tout à fait confiance dans mes facultés de cicatrisation.

Je crois indiquer que mon égoïsme, s'il n'était pas mort, s'il avait changé de forme et se déguisait sous une apparence d'altruisme, n'avait pas du moins cette mesquine allure de prudence et de prévoyance. Je me donnais réellement de toutes mes forces. Tout se rejoignait alors en moi : égoïsme, sens du devoir, amour. J'avais la chance de pouvoir être un homme humainement valable. Il fallait simplement que mon fils consentît à se laisser aimer, c'est-à-dire à se montrer un tout petit peu digne.

Pendant ces huit jours, Claude demeura silencieux. Je ne le contraignais à rien. Le contempler me suffisait. J'étais plus jeune de dix ans. Bien qu'il ne pût douter de mon nouvel attachement, je conservais une part de mon secret puisqu'il ignorait l'ampleur de ma révolution. Son mutisme m'inquiéta quelquefois. Où était la spontanéité de la jeunesse? Il me semble bien que je croyais facile de m'emparer du cœur et de l'esprit d'un enfant.

Le sixième jour et le septième jour surtout, Claude parut sombre et comme déchiré. Le matin du huitième jour, il changea de manières et d'expression s'il se tut encore. Comme il rentrait le lendemain au collège, je crus qu'il venait de prendre quelques résolutions importantes. C'était un jeudi. Il me demanda de déjeuner chez un de ses camarades et de ne rentrer que pour le dîner. J'acceptai. Il partit si vite que je n'eus pas le temps de l'embrasser.

L'après-midi, j'avais un paiement à faire et voulus prendre la somme exacte que j'avais placée dans un tiroir. Sur trente-cinq mille francs, il en manquait cinq. Claude les avait pris, je n'en doutai pas un instant. Une colère insensée m'envahit aussitôt — exactement une rage froide. Qu'il eût été là en ce moment, je l'aurais frappé de toute ma force.

Je compris tout, son débat de conscience des deux derniers jours ou, plus simplement, son hésitation, sa décision brusque et le désir de dépenser aussitôt cet argent. Comment? Je rejetai une question à laquelle je n'avais ni le temps ni le goût de

répondre. Trop de malédictions, trop d'expressions de mon dégoût et de ma fureur montaient en moi. Je commençais d'attendre qu'il rentrât pour lui jeter à la figure l'horreur qu'il m'inspirait. Les mots se pressaient en moi, les plus cinglants, les plus méprisants. Je l'imaginais aplati comme un chien sous les coups et criant aussi sa détresse, sa peur et sa haine. Je me grisai de ces images pendant deux heures.

Tout à coup, un grand froid se fit en moi. Je me rétractai entièrement, de corps et d'esprit. Je vis clairement qui je venais d'être : l'homme qui ne supporte pas qu'on s'en prenne à lui. Je comparai mon ivresse de rage à ma faible réaction devant les plaintes du surveillant. J'oubliai le vol de Claude pour ne plus penser qu'à ma propre mesquinerie. Au comble du déséquilibre, je retournai contre moi-même les injures toutes fraîches. Il me fallut encore une fois toucher le fond pour revenir à la surface et retrouver une vue plus juste des choses. Dès que cette pensée m'effleura, je compris tout le ridicule de mon indignation. Seul le chagrin eût dû m'envahir. Quel chagrin? pensais-je bientôt. Claude m'a-t-il volontairement offensé? N'a-t-il pas plutôt pris l'argent qu'il lui fallait sans imaginer que je puisse y attacher de l'importance?

Jeanne m'avait dit : « Claude est un monstre. » Dans une circonstance comme celle-ci — car elle se plaignait déjà des vols —, elle accourait les yeux hors de la tête, les bras en avant comme pour jouer la tragédie. Je tentais de l'apaiser et cela m'était si difficile qu'uniquement occupé à la faire revenir à la simplicité, je ne prêtais plus aucune attention aux « monstruosités » de son criminel de fils. Ma colère en m'apercevant du vol des cinq mille francs ressemblait par quelques traits aux fureurs sacrées de Jeanne. Cette seule considération m'eût calmé. Je pensais à la probable inconséquence de Claude, à l'inadaptation parfaite de ses sentiments à mon égard et de cet acte en apparence hostile. Je formulais vivement toute une série logique d'intentions et de faits contradictoires. J'étais prêt à tout pour excuser cet enfant que j'avais commencé à aimer.

Il m'était d'autant plus naturel de considérer cet « emprunt » avec indulgence que j'avais toujours été indifférent à l'égard de l'argent. Je savais m'en passer; je savais le dépenser. L'angoisse ni même l'inquiétude ne pouvaient m'atteindre. J'évitais simplement ce qui lie, ne prenais jamais d'engagement. Les cinq mille francs que m'avait *pris* Claude, m'étaient indispensables pour le lendemain matin au plus tard. Je ne savais où prendre une somme aussi mince, ne devant rien toucher de mon éditeur avant trois jours. Je résolus d'exposer la situation à Claude, sans l'accuser formellement du vol.

L'attente me parut interminable. J'étais incapable de travailler ou de lire. Par instants, mon indulgence tombait d'un coup, poussée par une légère vague de colère qui se brisait dans l'écume d'une injure. L'attendrissement m'amollissait encore et je voyais dans cet acte une preuve de personnalité. Étant allé trop loin, j'avais recours à la raison qui me démontrait que ce vol était mauvais en soi mais que des dispositions d'esprit de Claude au moment où il l'avait commis dépendait la plus ou moins grande gravité de sa faute. Je m'accusais aussi de ressasser, de peser les actes d'un enfant sur une balance trop sensible, de ratiociner, comblant les vides de ma vie avec de petites pensées contradictoires.

Quand Claude revint, mes rêveries avaient pris un tour si vague que je dus faire un effort pour assumer mon rôle de plaignant ou d'accusateur. J'étais à ce moment si détaché de cet argent volé, si indifférent à la façon dont je le retrouverais, si peu irrité que je pus ne rien faire paraître et parler très naturellement en attendant qu'une occasion me fût donnée d'agir en éducateur conscient de ses devoirs.

Quant à Claude, il me parut tout à fait naturel. A peine pouvais-je remarquer en lui une certaine exaltation.

— C'est demain que tu retournes en classe.

— Hélas !

Cet « hélas » me fit rire. N'étais-je pas bien loin de la colère? Je poursuivais, espérant la retrouver au vol. Il suffisait d'une phrase ou d'un geste malheureux de Claude.

— Nous avons trahi tes maîtres, Claude. Tu as vécu libre et heureux huit journées qui auraient dû être consacrées au repentir et à la pénitence. Tu crois peut-être que je plaisante. Tu te trompes. Par exemple, qu'as-tu fait aujourd'hui?

— J'ai déjeuné chez Dupré.

— Et tu as passé toute la journée avec lui.

— Oui.

— Ah?

Je le regardais de façon qu'il ne pût se méprendre sur ma pensée. Je vis pendant un très court instant l'inquiétude dans ses yeux, cette inquiétude qui précède de si peu le geste de défense. Il ne le fit pas, assez maître de soi pour ignorer une menace qui n'était pas clairement articulée. Il fallait absolument qu'il comprît que je savais, sans le moindre doute possible. Alors, de lui-même, il viendrait tout avouer et je lui pardonnerais. Je rêvais de confiance retrouvée.

Je dis en imposant mon regard :

— Je suis très ennuyé, *on* m'a volé cinq mille francs.

Il n'eut pas un battement de cils.

— Claude, ne te doutes-tu pas de...

— Non.

Il baissa cependant les yeux.

Je sortis de la pièce sans un mot. Seul, je pensai à ma femme morte et compris ses souffrances.

III

Je compris alors ce qu'est la solitude. Ma vie avait reposé sur Jeanne. Je ne voulais entendre parler de rien, repoussant de toutes mes forces le fatras des obligations quotidiennes. L'esprit libre, j'étais un animal heureux de dessiner. Les drames qui éclataient au-delà de mes murs me paraissaient incroyablement plats. Jeanne morte, Claude ne pouvait prendre sa place providentielle. L'amitié seule, la confiance, l'amour que nous nous témoignerions donneraient à nos rapports assez de consistance pour me rejeter, définitivement et sans que j'en souffre, hors de mon cercle personnel.

Les enfants ne respectent pas les conventions, encore moins les accords tacites. Claude m'avait jeté les bras autour du cou, m'avait dit sa joie, mais ce n'étaient que des élans en forme de bulles. Il retrouvait vite sa froideur concentrée ou son vague indéfini.

Je n'étais pas découragé. J'attendais de prendre une décision. Je me promenais devant mes planches à dessin et corrigeais quelques détails, geste machinal. Je gardais l'œil vif.

Claude était retourné au collège pour la première fois depuis sa mise à la porte. Il rentra à l'heure. Je ne savais si je pouvais l'embrasser comme j'en avais envie. Il se montra aussi libre d'esprit, aussi léger de corps que s'il ne m'avait pas volé cet argent ou que s'il eût été sûr que je l'ignorais. Il m'agaça un peu.

Peut-être aurais-je dû le battre? C'eût été pour soulager mes nerfs. L'instant d'après, j'étais envahi par la tendresse. Claude venait de me dire quelques mots d'une raisonnable douceur. Quand il fut couché, je luttai contre cet affadissement de ma vie, ce perpétuel passage d'un côté à l'autre de l'espoir. J'avais besoin de savoir s'il me serait permis d'exercer mon autorité sur Claude ou si je serais la victime perpétuelle de ma faiblesse.

Pris d'une fébrile activité mentale, je fis toutes sortes de réflexions très rapides, entremêlées d'images à forme onirique qui s'imposaient irrésistiblement à moi. Je me voyais par exemple auprès de Claude diaphane, uniquement esprit, mais

ne soufflant que le mal. Une telle vision ne durait qu'un instant et je revenais à des pensées pratiques.

Je fus frappé de mon ignorance. J'aurais dû tout savoir, mettant bout à bout les plaintes de Jeanne, mes propres observations, les quelques manifestations de la fâcheuse indépendance d'esprit de Claude. Et cependant, j'errais encore incapable de décider si Claude était véritablement mauvais ou s'il n'agissait que par insouciance et légèreté.

Il importait de trancher ce point. Je ne pouvais le faire moi-même à moins d'attendre indéfiniment, de compter les mauvais coups et de décider doctoralement que j'étais le père d'un monstre. Je résolus donc de faire une enquête auprès de tous ceux qui connaissaient mon fils. Je devais commencer par le collège, lieu de ses activités douteuses, théâtre de ses tristes exploits.

Le collège Saint-Jérôme, dirigé par un chanoine dépendant directement de l'archevêque de Paris, avait cette particularité d'être extrêmement libéral, la religion n'y avait pas ce caractère obsédant qui marque encore tant d'établissements catholiques. On n'y allait pas chaque jour à la messe. On n'y faisait retraite qu'une fois par an et la communion n'était jamais obligatoire. On s'y occupait beaucoup plus des études que de la formation morale, travers habituel de l'enseignement français. Des renseignements que m'avait donnés Claude, je concluais aisément qu'on sortait de l'école avec beaucoup de science creuse, très peu de sens moral et pas du tout de religion. Je me souvenais avec quelque acrimonie que Jeanne avait absolument voulu y faire entrer Claude. Je m'étais défendu longtemps de le permettre, trouvant stupide de gaspiller tant d'argent. Jeanne voulait que son fils fût avec des enfants de son milieu et non pas, comme au lycée, avec les fils de concierges et de boutiquiers. J'étais exactement de l'avis opposé. Je n'avais jamais mis les pieds à Saint-Jérôme qui me rappelait une de mes innombrables défaites conjugales et qui, point de vue moins mesquin, me paraissait une extraordinaire usine de fils à papa. Par contre, Jeanne y allait constamment, faisait partie de toutes les organisations, fêtes, réunions où pouvaient se glisser les parents d'élèves. Elle était donc fort connue de tous les abbés de l'école et c'était en considération des services qu'elle rendait et des bonnes relations qui s'étaient établies entre elle et ces messieurs que Claude n'avait pas été renvoyé. C'est du moins ce que prétendait Jeanne, opinion qui me parut fondée puisque dès la mort de sa mère, Claude avait été exclu pour huit jours.

C'est précédé de la fâcheuse réputation de père négligent et faible que je fus introduit dans le bureau majestueux du

directeur de l'École Saint-Jérôme. C'était un prêtre élégant, au visage très fin, la tête légèrement penchée. Il la balançait à tout propos d'un petit air sec et courtois. Ses yeux n'avaient d'autre expression que celle de l'attention intense et glacée qu'on prête aux visiteurs importants et méprisables tout à la fois.

Aux premiers mots que je prononçai, M. le directeur eut l'air moins sévère. J'avouai mon incurie, ne cachai pas l'indifférence où j'étais resté plongé pendant douze ans, tandis que mon fils croissait en grâce et en beauté. Tant d'humilité bientôt corrigée par l'affirmation nette que j'entendais prendre les choses en mains me valut un arrêt de quelques instants dans le balancement de la tête et une expression presque humaine.

Je demandai une *explication* de Claude et la liste exacte de ses méfaits. Le directeur se recueillit, point si frivole que je l'aurais cru. La question lui semblait grave et il voulait y répondre exhaustivement.

— Je connais Claude depuis cinq ans. Alors que je vois tant d'enfants, je me souviens du jour où sa mère l'a conduit ici. Il se tenait droit sur la chaise où je l'avais fait asseoir. J'avais été frappé non seulement par sa beauté, ce qui ne me retient guère — mais surtout par son air d'extrême intelligence. Je me réjouissais déjà d'accueillir un enfant très certainement doué, charmant, quand sa mère l'a fait sortir du bureau et m'a demandé pour lui la plus grande sévérité. Elle m'a mis au fait de sa véritable nature, m'a rapporté de nombreux exemples d'actions mauvaises ou simplement malicieuses. Il paraissait évident que Claude était la proie des pires instincts. Nous connaissons ce genre d'enfants et nous réussissons souvent à les transformer complètement en renversant leur tendance. J'ai donc accepté de prendre Claude avec nous et j'ai remercié sa mère de ne m'avoir rien caché. Je pensais cependant me trouver devant une personne très nerveuse et portée sans doute à exagérer.

« Claude entrait en huitième. Il a pris aussitôt la tête de la classe. Vous devez vous souvenir, monsieur, de ses notes excellentes. La première manifestation de son caractère bizarre a été la suivante. Nos élèves sont assis deux par deux devant des bureaux, Claude, qui occupait la place de droite, prenait la jambe droite de son voisin, la tordait légèrement pour la placer sur ses genoux et la serrait fortement dans l'étau formé par le dessous du bureau et ses propres jambes. La victime dont le caractère était d'une inimaginable faiblesse, souffrait en silence, et nous ne nous serions aperçus de rien si quelques expressions de douleur sur sa figure ne nous

avaient alertés. Découvert, Claude ne s'est pas troublé. L'affaire lui semblait de si peu d'importance.

« Ses tendances à la tyrannie se sont affirmées très vite et manifestées de deux façons : une domination absolue sur presque tous ses camarades, une lutte acharnée contre deux ou trois d'entre eux qui ne voulaient pas obéir. S'il ne s'était agi que de jeux, nous n'aurions pu que laisser faire, mais il a prétendu réformer certaines de nos méthodes d'instruction et imposer ses vues au moyen de grèves ou de protestations collectives. Cela nous amusa quelque peu et nous irrita beaucoup. La communauté d'intérêts fut dispersée à grands coups de pensums et de retenues et Claude s'est retrouvé seul. Il a dû en concevoir un violent mépris pour ses camarades car il a cessé tout à fait de s'occuper d'eux avant de tomber dans une atonie profonde. Il n'a plus prêté aucune attention à ses études ; il est passé avec une parfaite indifférence de la première à la dernière place. Il est demeuré ainsi pendant près de trois mois. S'il ne travaillait pas, du moins ne donnait-il aucun sujet de se plaindre de lui. Je l'observais sans la moindre idée préconçue, ne lui en voulant pas du tout de ses brutalités passées. Il me semblait qu'il n'y eût là rien qui indiquât un manque de qualité ou qui fût un indice de bassesse.

Le directeur s'arrêta un instant et me demanda si j'avais une question à lui poser. Je le priai de poursuivre et de ne plus s'interrompre tant je prenais d'intérêt à un récit vraiment objectif. Mes sentiments paternels devaient être suspendus car mon attention elle aussi était objective. Ce qui était du, je crois, à ma très grande application. Tout cela nouveau pour moi.

— A quelque temps de là, reprit le directeur, il arriva que des vêtements furent lacérés à coups de lames de rasoir. Trois manteaux pendus aux patères parmi quarante autres le long des murs de l'étude. Les entailles étaient si nombreuses que les manteaux paraissaient des loques informes. Vous imaginez facilement, monsieur, la colère des parents. J'ai voulu faire l'enquête moi-même. Je ne pensais pas du tout à Claude. Je demandai au coupable de se dénoncer pour éviter une grave punition collective à la classe. Une heure ne s'était pas écoulée que Claude frappa à ma porte. « C'est moi, » me dit-il avec une simplicité parfaite. « Pourquoi avez-vous fait cela? — Ce sont trois garçons que je n'aime pas. »

Je ne pus jamais lui faire dire pour quelle raison il leur était hostile. Ce devait être une simple antipathie naturelle.

J'avais conservé un vague souvenir de tout cela. Jeanne avait dû m'en parler. Il y avait plus de quatre ans. Elle m'avait dit : « Claude a lacéré des vêtements. » J'avais immédiatement

pensé : en se battant, Claude a déchiré des vêtements. Elle avait ajouté que les parents réclamaient le remboursement du prix des manteaux. J'avais payé tout en pensant qu'un bon raccommodage... Le directeur avait gardé un des manteaux. Il avait constitué une sorte de petit musée où il conservait quelques-unes des pièces à conviction des procès qu'il avait instruits. Le manteau était déchiqueté ; l'étoffe pendait en minces lambeaux ; on n'aurait pu en tirer un carré de dix centimètres de côté. Un tel acharnement me frappa de stupeur. Un des autres manteaux révélait, me dit le directeur, moins de fureur et le troisième encore moins, mais les lacérations étaient toujours suffisantes pour rendre le vêtement inutilisable. Il me montra d'autres pièces de sa collection : un revolver et un chargeur confisqués à un garçon de quinze ans ; toutes sortes de paquets *scellés* contenant, me dit-il, des livres défendus ou des revues pornographiques. Sur deux de ces paquets, mon nom, c'est-à-dire celui de Claude. Je vis encore quelques pièces de l'attirail de chimie amusante qu'emploient les fortes têtes pour manifester leur révolte, farces et attrapes comprenant notamment le fluide glacial, la boule puante, le pétard et l'amorce. Je constatai avec plaisir que le nom de Claude ne figurait sur aucun des paquets contenant ces blagues périmées. Il se gardait bien de ces amusements stupides certes, mais qui eussent été de son âge.

Dans la section courrier, je pensai découvrir la fausse carte postale écrite par Claude. Le directeur prévint mes recherches et me tendit la carte qu'il sortit d'un tiroir de son bureau. Le scandale était trop neuf pour disparaître déjà dans les archives. Dès les premiers mots de la carte postale, le mensonge de mon fils me sauta au visage. Je rougis excessivement. Au lieu des termes très naïvement licencieux et tendres de la version corrigée, la même carte en mots abominablement crus. Cette tromperie me frappa plus que tout. C'était un degré plus bas.

Le directeur me révéla encore bien d'autres choses sur mon triste fils. Il semblait que cet homme n'eût aucunement pitié de moi. Je compris que Jeanne s'était plainte à lui de mon indifférence. Je l'avais indigné. Il me tenait et ne me laisserait pas échapper avant que je fusse bien convaincu d'avoir enfanté un monstre, Claude avait-il réellement fait tout ce dont on l'accusait? S'était-il vraiment livré — selon l'expression du directeur — à des jeux fort peu innocents avec deux ou trois de ses camarades?

Tant d'autres accusations... J'étais si accablé, si triste que je finissais par ne plus entendre la voix précise et sèche. Le directeur recommençait de dodeliner. Je me détachais de son

bureau, réfléchissais vite. Il était horrible qu'un étranger étalât ainsi devant moi, d'un air supérieur, les actions damnables de mon fils. Comment toutes ces accusations peuvent-elles être véritables, pensai-je tout à coup, puisqu'une seule d'entre elles eût entraîné normalement une mise à la porte définitive?

Cela me parut si vrai, j'avais en même temps un tel besoin de croire en Claude que j'effaçais d'un coup toutes les accusations portées par le directeur. Dans mon aveuglement, les preuves n'étaient plus des preuves, rien n'existait plus que cette déduction que je croyais impossible à écarter. Le moindre de ces actes eût fait renvoyer mon fils sur l'heure.

Je le dis aussitôt au directeur avec une véhémence qui le stupéfia. Il demeurait fixe et rigide tandis que j'alignais des phrases de même sens et de forme toujours plus frappante. J'avais perdu d'un coup toute objectivité. Cependant, tandis que je parlais, je m'étonnais moi-même et je saluais mon amour que j'avais cru atteint.

Quand je mis un terme à mes cris, le directeur se recueillit un instant. Ce devait être une habitude. Comme il marquait un temps avant chacune de ses réponses, on ne pouvait jamais imputer son silence à embarras.

Il dit avec une aisance parfaite :

— Votre étonnement me surprend, monsieur. Votre désir d'innocenter votre fils également. C'est un sentiment qui montre la chaleur de votre amour paternel. Je crois pourtant qu'il ne faut jamais rechercher l'aveuglement. Je vous ai fourni des preuves que vous ne pouvez révoquer en doute sans m'accuser personnelleemnt de mensonge. Je ne peux penser que vous voulez une telle chose. Je peux vous donner d'autres preuves si celles-là ne vous suffisent pas. Ce seront des témoignages oraux précis.

« Je réponds maintenant à votre question. Si nous n'avons pas renvoyé votre fils, c'est pour plusieurs raisons. Nous avions le plus grand respect et la plus grande admiration pour sa mère et ne voulions pas la peiner. Nous avions pris l'engagement envers elle de prêter une particulière attention à l'éducation de Claude. Elle ne nous avait d'ailleurs pas caché en nous le confiant qu'il était extrêmement difficile à élever. Nous pensions enfin qu'il y avait en lui des qualités exceptionnelles d'intelligence. Or, si nous plaçons les facultés de l'esprit au-dessous des qualités morales, nous sommes heureux de compter parmi nos élèves des sujets brillants. Toutes ces raisons ajoutées les unes aux autres — une seule n'eût pas suffi — nous ont conduits non pas à l'indulgence, mais à une extrême patience. A la mort de votre sainte épouse, une des

raisons que j'ai invoquées, la plus forte, n'ayant plus cours, au premier méfait, Claude a été renvoyé huit jours. C'était le dernier avertissement avant le renvoi pur et simple. Votre fils et vous-même, monsieur, savez à quoi vous en tenir et je ne crois pas que notre attitude puisse prêter à confusion.

« Puis-je vous être utile à autre chose?

Je me contraignis à demeurer fidèle à l'esprit de mon enquête, toute autre pensée écartée.

— Claude a-t-il un ami véritable?

— Je ne sais. Je crois qu'il fascine deux ou trois de ses camarades qui, heureusement, se contentent de le regarder agir et ne l'imitent pas. Un d'entre eux me semble être prêt à le défendre toujours.

— Alors le service que vous pouvez me rendre, monsieur le directeur, c'est de me dire le nom de ce garçon et de me le montrer.

— Il s'appelle Louis Chauffourier. Je peux le faire appeler.

— Je désire qu'il ne sache pas que je vous ai vu.

— L'heure de la récréation va sonner dans quelques instants. Il va sortir par cette porte. Je vous le montrerai.

Je remerciai le directeur et ne sus lui dire que ma ferme résolution de me rendre maître de l'esprit et du cœur de Claude.

La cloche sonna à toute volée. Après une seconde de silence, toutes les portes donnant sur le parc s'ouvrirent, livrant passage aux élèves qui se ruaient au dehors.

— Louis Chauffourier sortira lentement, affirma le directeur. C'est un enfant très calme... Le voici, en compagnie de Claude.

Mon cœur se mit à me faire mal. Claude et Louis marchaient doucement sur la pelouse et parlaient avec animation sans se soucier des joueurs de ballon qui couraient déjà et pouvaient les renverser.

J'étais sûr de reconnaître Louis très facilement. Je pris congé du directeur avec une phrase polie, obéissant à cet instinct qui me fait toujours quitter froidement les personnes à qui je viens de montrer trop de moi-même.

Deux heures plus tard, à la sortie de l'étude du soir, je m'embusquai dans le fond d'un taxi et guettai Louis Chauffourier. Je le vis apparaître en compagnie de Claude. Sachant où il habitait, j'étais certain qu'ils iraient dans les directions opposées. Claude déjoua mes prévisions en accompagnant son camarade. Mon taxi les suivit. Claude avait un air d'assurance et de gaieté légère que je ne lui connaissais pas. Quand j'avais son âge, après les longues journées d'ennui sur les bancs de l'école, chaque irruption dans les rues m'exal-

tait. La liberté m'enivrait. Il devait en être ainsi pour Claude.

Ils marchèrent longtemps ; je les suivais, étonné de leur ardeur à parler encore. Les pères savent-ils jamais ce que disent leurs enfants? Ils se quittèrent enfin. Claude retourna sur ses pas pour rentrer à la maison ; Chauffourier demeura immobile comme s'il attendait ou comme si, frappé d'une pensée subite, toutes ses fonctions étaient suspendues. Je fis arrêter l'auto à sa hauteur, ouvris la portière, et appelant Louis par son nom, l'invitai à monter. Il hésita un peu, craignant sans doute d'être enlevé. Je m'efforçai de lui offrir un visage souriant et lui dis qui j'étais. Il monta aussitôt.

Je ne lui posai qu'une seule question, un peu longue mais complète.

— Chauffourier, je m'adresse à vous pour que vous me parliez de mon fils. Je ne vous demande rien de contraire à l'amitié, à la camaraderie. Je vais à la découverte de mon fils que je ne connais pas pour ne m'en être jamais occupé. Ce qu'il m'a montré de lui, ce que le hasard m'a appris, tout cela est fâcheux, lui compose une vilaine figure. J'espère de tout mon cœur que je me suis trompé, qu'une série d'événements contraires l'a trahi au point de le faire passer pour un monstre aux yeux de certains. Ce qui m'a manqué, c'est de pouvoir écouter un de ceux qui l'aiment et lui sont attachés. Je crois faire pour le mieux en m'adressant à vous. A douze ans, vous devez entrer dans l'ère des confidences passionnées. Parlez-moi de Claude. Je veux qu'il soit heureux. Je n'ai pu m'occuper de lui jusqu'à présent. Il faut que je puisse trouver un terrain solide. Comprenez-vous tout cela? Alors, je vous en prie, répondez-moi longuement, avec toute votre intelligence.

Je regardais bien ce jeune garçon. Il m'écoutait avec une attention extrême. Il avait tout de suite compris ce que je désirais savoir et qu'il n'y aurait nulle traîtrise de sa part à m'éclairer. Cependant, il ne se décidait pas à parler et je respectais son silence. Il dit enfin des mots que je n'attendais pas.

— Claude n'est ni mon camarade ni mon ami, mais j'aime bien parler avec lui. Je suis le seul à ne pas le craindre. Avant que nous nous connaissions, il était toujours seul, toujours puni.

Il s'arrêta et dit naïvement, un peu gêné de son audace.

— Pourquoi ne vous occupez-vous pas de lui?

Je n'hésitai pas à le lui dire. Je devais donner confiance à ce garçon en ne lui cachant rien. Il écoutait si bien que j'avais plaisir à parler. Le cabotinage ne perd jamais tout à fait ses droits. Mais je me calomnie, je devais être simplement heureux de plaire à un enfant. Nous nous trouvions sur un plan d'égalité parfaite. Je lui avais parlé exactement comme

je l'aurais fait à un homme. Il m'avait écouté comme l'ami le plus attentif. Je n'ai jamais admis le ton de condescendance pour s'adresser à un enfant.

— Je comprends, dit-il, dès que j'eus fini cette bizarre confession.

J'avais fait arrêter le taxi à cent mètres de chez Chauffourier. La nuit était tombée. Nos visages seuls se voyaient encore. Aucun lieu n'était plus propice à la conversation que ce taxi. Le jeune garçon poursuivit :

— Alors, vous ne savez presque rien sur Claude? Vous commencez seulement à le connaître? Nous avons suivi toutes les petites classes ensemble. Vous savez, il peut faire tout ce qu'il veut. Quand il veut être le premier d'une composition, il nous dépasse tous d'aussi loin qu'il le désire. Mais cela l'ennuie souvent. Il dit toujours que rien n'est plus bête que la manière dont on nous fait la classe.

« Je crois, dit-il encore d'un air grave, que Claude est très malheureux.

— Malheureux, Claude?

— Oui, monsieur. Il croit toujours que personne ne l'aime et il fait tout ce qu'il faut pour être détesté. Je lui dis toujours : Claude, pourquoi es-tu si mauvais? Il ne répond jamais, mais le plus fort c'est qu'il ne se fâche pas. Il devient simplement presque blanc. Alors il me fait peur et je ne l'interroge plus.

— Pourquoi êtes-vous son ami?

— Je vous ai dit que je ne suis pas son ami. Ce n'est pas possible. Cela ne m'est pas venu à l'idée. Il ne dit jamais rien de ses affaires.

— De quoi parlez-vous?

— Il me raconte des histoires qu'il invente au fur et à mesure. Il y fait entrer nos professeurs, nos directeurs de division, les élèves. Des aventures extraordinaires. Je l'écouterais des heures.

— Quel genre d'aventures?

— Je ne peux pas vous dire, un peu de tout. Il aime bien mettre les abbés de la boîte dans des postures ridicules. S'ils ont un tic, une manie, il ne les rate pas. D'autres fois, ce sont des histoires tristes, tristes, surtout celle du garçon méchant. On lui a toujours dit qu'il l'était. Sa mère le déteste. Il est plein de rage et veut rendre tout le monde malheureux. Quand son père revient de voyage — il y est presque toujours — et qu'il apprend tout ce qu'a fait son fils, cela l'ennuie tellement qu'il refuse de le croire et qu'il repart bien vite. Le garçon reste seul avec sa mère. Vous ne croyez pas qu'il essaie de raconter comme ça ce qu'il ne veut jamais dire de lui. Peut-être que vous voyagez beaucoup.

— Jamais.

— Alors il invente. J'aime mieux ça. Et sa mère? elle ne le détestait pas?

— Mais non, mon petit. Dites-moi. Comment est-il lorsqu'il vous fait ce conte.

— Très sombre et si violent qu'il me fait peur. Vous comprenez, j'aime entendre ses histoires , mais c'est surtout qu'on est obligé de l'écouter.

— Et vous ne l'avez pas trouvé plus gai depuis, depuis...

J'allais dire : depuis que sa mère est morte. L'incongruité de cette question ne m'apparut qu'à la moitié de la phrase. Je ne poursuivis pas. Chauffourier vint à mon secours.

— Depuis quelques jours? Oh si ! Le directeur de division lui a même dit que...

Il s'arrêta, tout confus à la pensée qu'il allait trahir Claude. J'avais compris. Je profitai de cette occasion pour compléter ma question.

— Le directeur de division lui a reproché d'être plus gai depuis la mort de sa mère, n'est-ce pas?

Chauffourier parut stupéfait. L'accusation portée contre Claude lui paraissait monstrueuse. Quoi qu'il pensât de mon fils, il ne pouvait croire à cette joie atroce ; et moi, son père, j'osais dire une telle chose. Alors pris d'une sorte de rage froide, j'affirmai :

— C'est parfaitement exact, Claude est beaucoup plus gai depuis la mort de sa mère.

Chauffourier me regarda avec des yeux épouvantés. Ma bizarre colère tomba d'un coup. Je posai doucement la main sur son épaule, lui souris et dis :

— Rassurez-vous, Louis, c'est parce que je me suis rapproché de lui.

Son visage se détendit. Il avait l'air d'un bon gosse. Je craignis pour lui la mauvaise influence de Claude. Il était bien certain qu'inversement il ne pouvait faire du bien à mon fils. Mon devoir était de lui conseiller de s'en écarter. Je le fis avec précaution. Louis perdit pied à nouveau. C'en était trop pour lui. J'avais encore mille questions à lui poser. J'y renonçai. Je n'avais pas le droit de torturer cet enfant. Je le déposai devant sa maison.

Le lendemain, je poursuivis mon enquête en rendant visite à une amie de ma femme. Elle avait un fils de l'âge de Claude qui n'allait pas au même collège, mais qui invitait quelquefois mon fils à goûter. Cette démarche me coûtait infiniment car je ne savais pas si ma femme ne l'avait pas choisie pour confidente de sa triste vie conjugale. Tout de suite, je compris qu'il n'en était rien. Elle m'adressa d'infinies condo-

léances. Je ne savais plus que faire pour cacher ma gêne. Il me semblait que chacun de mes traits, la position de mon corps, de mes bras et de mes jambes la manifestaient de façon aveuglante. Mais cette bonne dame ne vit rien et poursuivit impitoyablement. Je n'avais qu'à hocher la tête, me maudissant de feindre si mal et elle repartait de plus belle. La seule partie de son discours que j'écoutai avec intérêt furent les litanies de Jeanne. Il paraissait que j'avais été le mari d'une épouse dévouée, d'une mère admirable, d'une parfaite maîtresse de maison, d'une femme exquise, toutes les appellations-lieux communs les unes après les autres et cela ne sentait pas du tout la bienveillance mondaine. Il était clair que cette femme était sincère. C'était à tel point irréel que je me détachai de moi-même — avec joie — et rêvai à cette vie tout idéale.

La très charmante et très bourgeoise amie de ma femme trouva sans le savoir le moyen de me faire rentrer dans ma triste peau. Se croyant très audacieuse, rougissant beaucoup, elle ajouta, toujours parlant de ma femme : « Une nature de flamme, une amoureuse ! »

Je fis un bond. C'en était trop. Elle avait menti, une nature de flamme, Jeanne glacée, qui détestait l'amour, la vie. Je faillis partir précipitamment, mais je me souvins de l'objet de ma visite et demeurai. La dame s'était méprise sur le sens de ma réaction. Elle pensait m'avoir choqué et ne savait comment se faire pardonner une audace aussi déplacée.

— Pardonnez-moi, me dit-elle ; de telles évocations doivent être si douloureuses pour vous. Bien entendu, Jeanne ne m'avait fait aucune confidence de cet ordre. Elle était trop discrète pour cela. Mais nous nous devinions entre femmes.

Je me hâtai d'en arriver à Claude. Malgré moi, je ne pus échapper à l'hypocrisie que je déteste et me posai en veuf appelé brusquement à prendre toute la responsabilité de l'éducation d'un enfant et qui veut s'entourer des conseils d'une femme d'expérience et détentrice de la partie — avouable — des secrets de sa chère épouse disparue. Jeanne avait dû lui parler de Claude ; mon fils jouait souvent avec son fils. Je lui demandais d'être absolument sincère. Je n'ignorais pas qu'il était d'un caractère difficile. Son avis me serait précieux.

Je me rendis compte aussitôt que ma question la mettait à la torture. Comme elle hésitait à répondre, je la conjurai de ne pas m'épargner. Je lui dis que je voulais effacer mes négligences passées, sauver mon petit garçon du mauvais chemin où, etc... Je vis que la dame était émue et cela m'attendrit, la source recommença de jaillir du rocher. Parlant avec

amour de mon fils, je retrouvai dans toute sa force le premier sentiment passionné que j'eusse éprouvé dans ma vie, le jour où j'avais serré Claude dans mes bras. Les mots créent souvent ce qu'ils eussent dû exprimer, j'oubliai en un instant les déceptions successives que Claude m'avait infligées, et ce au moment où j'allais sûrement recevoir un nouveau choc, je le voyais clairement à l'attitude de celle qui détenait en cet instant le rare pouvoir de me faire souffrir.

Elle parla et ce fut plus grave que je ne l'imaginais. Un jour que Claude et son fils Michel jouaient dans le jardin du petit hôtel particulier, ils avaient vu un chat étranger entrer furtivement pour voler le lait des siamois de la maison. Par jeu, Michel avait dit qu'il fallait le juger pour vol. Aussitôt Claude avait déclaré qu'il était le policier chargé de l'arrêter. S'étant approché tout doucement, il avait réussi à saisir le chat. Michel avait jugé le chat et l'avait condamné à mort. Pour lui, la comédie était finie. Il eût peut-être été jusqu'à la douche ou la casserole attachée à la queue, mais Claude ne l'entendait pas ainsi et sous les yeux horrifiés de son ami, il frappa le chat d'un bâton jusqu'à ce que mort s'ensuivît. Michel avait été pris d'une crise nerveuse. Sa mère n'avait jamais rien dit de tout cela à Jeanne, n'ayant pu se résoudre à lui révéler une action aussi noire. Elle avait simple ment refusé toutes les invitations que Claude adressait à Michel.

Je pris congé aussitôt que la politesse me le permit. J'avais hâte d'être seul et de me délivrer du poids insupportable dont le directeur de Saint-Jérôme et cette dame venaient de me charger les épaules.

Je ne rentrai pas tout de suite à la maison. L'angoisse eût été double. Je me mis au contraire à courir les rues, à pas rapides, presque sautillants. La crispation nerveuse au creux de l'estomac resserrait encore son étreinte. Je pensais désespérément à mon insouciance d'un mois plus tôt. Je savais bien qu'il viendrait une minute où je franchirais la porte de mon appartement et me retrouverais en face de Claude. Je n'avais pas faim, mais j'entrai dans un restaurant pour être entouré de *personnages*. Il était un peu trop tôt ; pas un dîneur encore ! Je repartis et recommençai à courir les rues. Comme je n'avais aucune habitude du malheur, que le mot même m'eût paru trop gros, je réduisais tout à un prodigieux agacement. La situation était telle que je voulais qu'elle cessât aussitôt. Aux prises avec l'Intolérable, je me secouais pour le jeter loin de moi, mais il semblait m'avoir élu et s'acharner sur moi. Mon égoïsme, vivace encore, protesta avec une telle vigueur qu'il manqua son but, allant jusqu'à me

suggérer la pire des lâchetés, l'abandon pur et simple de Claude, la fuite.

La réaction vint aussitôt. Je me précipitai à la maison, courus jusqu'à la chambre de Claude, le pris dans mes bras. Alors seulement , le tenant serré contre moi, je fus saisi par le respect humain. J'avais manqué de sang-froid. Que devait penser Claude?

Il se laissait aller.

Je m'étonnais toujours de son goût pour les caresses. N'était-il pas brutal, sensuel, sournois, faussaire? du moins paraissait-il ainsi à travers le jugement d'autrui. Mon pauvre petit, mon orphelin. Je m'attendrissais. De l'avoir serré dans mes bras si tristement vides...

Nous avions l'un et l'autre la nostalgie des baisers perdus.

Seul dans ma chambre, je décidai de vivre seul avec Claude, de le soustraire à toute influence étrangère. Je cherchai longtemps le moyen pratique d'y parvenir. Pourtant, la solution était à ma portée : Quelques jours plus tôt, un de mes amis, grand chasseur, m'avait dit qu'il cherchait à se défaire d'une propriété « inhabitable et dont [il avait] exterminé le gibier ». Il ne m'avait écrit ainsi que parce qu'il était certain que je ne pouvais en devenir acquéreur. Il n'en voulait qu'un prix très faible, malgré le grand nombre d'hectares. C'était une sorte de montagnette pelée à végétation de maquis, en Ardèche. Une maison sans confort, sans électricité, d'accès difficile. Je lui avais répondu qu'il ne trouverait jamais de sauvage assez sauvage pour s'exiler ainsi.

Alors que j'étais dans une obscurité profonde, je rêvai de ce lieu avec une netteté extraordinaire. J'y vis un signe et résolus de partir dès le lendemain.

JACQUES PERRY.

(A suivre.)

ÉLECTRE OU LA CHUTE DES MASQUES

A l'accent familier nous connaissons le spectre ;
Nos Pylades là-bas tendent les bras vers nous ;
« Pour rafraîchir ton cœur nage vers ton Électre, »
Dit celle dont jadis nous baisions les genoux.

CHARLES BAUDELAIRE.

Comme un nœud de serpents qui sans cesse se reforme, les aventures d'Électre et des siens épousent tour à tour tous les aspects de la famille criminelle au cours des siècles. En guise de pièces à conviction, les fouilles de Mycènes ont fourni des masques et des poignards d'or, mais les témoignages écrits ne remontent pas plus loin que quelques vers d'Homère où le spectre d'Agamemnon évoque le crime de Clytemnestre : « Et la femme aux yeux de chien me tua, et s'éloigna sans me fermer les paupières, me privant ainsi des honneurs nécessaires aux morts... Et elle ne me laissa pas jouir de la vue d'Oreste. » Cette allusion d'Homère au meurtre d'Agamemnon comme à un crime déjà célèbre présuppose sur ce point l'existence d'une légende solidement établie, peut-être entrée dans la littérature avant les poèmes homériques eux-mêmes. Nous supposons que l'aventure des Atrides faisait partie de ces épopées dites des *Retours* dont l'*Odyssée* consacrée au voyage d'Ulysse reste un exemple, et qui toutes montraient les vainqueurs de Troie retrouvant tardivement, et avec des fortunes diverses, leur famille et leur patrie. Mais la légende des Atrides ne se bornait pas à cette seule histoire de guet-apens par l'épouse, de meurtre, et de vendetta exercée par les enfants du mort. Avant d'être un mari trompé abattu dans son bain par sa femme et par l'amant de celle-ci, Agamemnon avait été le Roi des Rois dont les abus de pouvoir provoquaient les insultes de Thersite et

la colère d'Achille ; il avait joui de ce doux butin féminin qu'étaient Briséis et Cassandre ; il avait égorgé à Chalcis sa fille Iphigénie, s'attirant ainsi à jamais la rancune maternelle de Clytemnestre. Clytemnestre elle-même était la sœur des Dioscures et d'Hélène, la fille légitime de Léda et de Tyndare, moins belle pourtant que la blanche créature née des plaisirs du Cygne. Agamemnon enfant avait senti l'odeur du festin de chair humaine offert par son père Atrée à son oncle Thyeste. Petit-fils de Pélops, qui fut le favori de Neptune et le ravisseur d'Hippodamie, il remontait de crime en crime, d'amour en amour, jusqu'à ce mystérieux Tantale enlevé par Zeus pour lui servir d'échanson avant Ganymède, et supplicié pour avoir volé l'ambroisie à la table des dieux. Égisthe était fils de Thyeste et cousin d'Agamemnon ; il avait vengé sur le fils d'Atrée ses frères égorgés comme des agneaux dans les cuisines de Mycènes. De tant de mythes et de faits-divers de l'âge d'airain, la tragédie grecque, avec une sûreté admirable, finit par isoler et par retenir surtout le thème humain essentiel, l'histoire du père assassiné, de la mère criminelle et des enfants vengeurs.

Les *Électres* de Sophocle et d'Euripide traitent exclusivement du matricide commis par le fils et la fille redresseurs de torts ; elles se conforment plus ou moins au plan de la seconde pièce de l'*Orestie* d'Eschyle, *les Choéphores*, limitée aussi à la vendetta d'Électre et d'Oreste. Seules, la première et la troisième pièce de la trilogie d'Eschyle remontent jusqu'au meurtre d'Agamemnon par Clytemnestre, puis descendent jusqu'à l'acquittement d'Oreste par le tribunal de l'Aréopage, conclusion légale et rassérénée de ce cauchemar tragique. Les figures taillées en ronde-bosse par Eschyle appartiennent presque toutes à la génération du père mis à mort : la poignante Cassandre, en qui s'exprime comme nulle part ailleurs le désespoir d'un être impliqué dans un drame qui ne le concerne pas, ou l'étonnant couple adultérin d'Égisthe et de Clytemnestre. Néanmoins, et comme son nom même l'indique, c'est du point de vue d'Oreste, c'est à dire du fils, qu'est construite la trilogie tout entière. De ce fils pourtant assez peu caractérisé, Eschyle nous propose une succession d'images rare dans toute pièce antique : enfant mouillant

ses langes, orphelin priant sur la fosse paternelle, vengeur sûr de son bon droit, inculpé poursuivi jusqu'au verdict final par les Furies de Clytemnestre. Électre, placée un peu en retrait, se voit assigner le rôle passif et magique de vocifératrice ; Pylade, chargé de personnifier l'indispensable ami, n'atteint pas au développement individuel que semble avoir eu, dans une trilogie eschylienne perdue, le personnage du camarade et de l'amant d'Achille. Une religieuse inévitabilité règle les déplacements de ces figures d'airain : Agamemnon est un taureau saignant sur l'autel ; les enfants matricides sont moins des assassins que des bourreaux vêtus de noir ; l'écroulement de Clytemnestre est la chute d'une pierre qui tombe. La tragédie proprement dite éclate dans cette œuvre encore régie par les lois de l'épopée au moment où le Vengeur se voit écartelé entre la vieille coutume matriarcale et le droit familial des époques suivantes, entre la Mère et le Père, et où les dieux eux-mêmes ont à choisir entre ce qu'on doit aux morts et ce qu'on doit aux vivants. Elle ne finit qu'à l'heure où tout un monde immémorial et barbare descend définitivement sous terre avec Clytemnestre.

Pieuse et subversive tout ensemble, la pensée d'Eschyle diffère de ces livres saints que furent pour la Grèce les poèmes homériques autant qu'un âge de fer peut différer d'un âge d'or. Ce poète plus récent qu'Homère semble parfois plongé dans un plus noir et plus chaotique passé. En réalité, l'influence perturbatrice des grands philosophes d'Ionie se fait sentir chez Eschyle : l'homme ne doute pas encore, mais il interroge, proteste, et critique déjà. L'être humain, dans les vastes espaces lumineux de l'Iliade, était de plain-pied avec les dieux ; dans le paysage bouleversé de l'*Orestie*, les dieux ne sont plus pour lui que des accusateurs, des sauveurs ou des juges ; eux-mêmes obéissent à une loi universelle d'équilibre en vertu de laquelle chaque acte est immédiatement mis à sa place, pesé, et jugé. Le héros n'attend et ne reçoit que son dû : l'acquittement d'Oreste, preuve éclatante de l'équité divine, ne comporte nullement l'attendrissement mélancolique du Zeus d'Homère devant la destinée humaine. C'est le poète lui-même, par la bouche de Cassandre, qui s'apitoie sur la misère de l'homme.

Avec Eschyle, il s'agissait de rétribution ; avec Sophocle, il s'agit de justice. De cette justice, Électre est l'implacable emblème. Sophocle est le premier à faire de la sœur d'Oreste l'héroïne éponyme de son drame de vengeance ; en même temps, et par ce même savant dosage de caractéristiques sexuelles qui produisit à la même époque la *Minerve* de Phidias, il tend à prêter à Électre des traits masculins plus marqués encore que ceux d'Antigone, incarnant ainsi par deux fois l'idée de justice dans une image virile de jeune fille. Sur les seuils noirs de Mycènes et de Thèbes, une dure lumière d'aurore éclaire ces deux vierges au cœur intraitable : à celle qui tue est confié le côté vengeur, à celle qui meurt le côté charitable de cette justice qui n'est nulle part, mais que l'homme avec Sophocle commence à créer. Clytemnestre perd la richesse atroce et contradictoire d'épouse, d'amante, de mère, de maîtresse de maison, de reine, et de criminelle endurcie au crime que lui avait conservée Eschyle : l'âge classique ne conçoit plus qu'une meurtrière puisse être une mère tendre, ni qu'une même femme puisse être à la fois abominable et innocente, épouse adultère et pourtant injustement délaissée. L'espace d'une demi-génération a suffi à réduire cette énorme figure féminine d'une ère disparue à l'état d'âcre et lucide personnification du mal.

Pylade se tait chez Sophocle ; Égisthe, ironique jusqu'au bout, assume au cours d'une brève scène l'élégance d'un héros du crime ; Chrysothémis, la molle sœur cadette, contraste avec son inflexible aînée comme ailleurs la faible Ismène avec l'héroïque Antigone. L'élément incantatoire et funèbre, les hurlements des pleureuses, l'inquiétante proximité du monde des morts n'ont plus ici l'importance que leur accordait l'*Orestie;* l'amour de Clytemnestre pour Égisthe brûle d'une flamme moins chaude ; Électre, qui a placé dans Oreste ses terribles espérances, aime moins en lui un frère qu'un vengeur ; les injonctions de la haine comptent plus que celles des dieux. Tout est net et concret dans cette pièce qui commence à l'aube, s'ouvre par une invocation à la lumière, et se conclut au grand jour. Comme souvent chez Sophocle, le conflit s'établit entre divers états de *conscience*, au sens intellectuel aussi bien que moral du terme ; d'une part le grossier bon sens du

mal solidement établi dans le succès tangible et le mensonge de l'ordre, et la basse sagesse de ses fades complices ; de l'autre, la clairvoyance du héros aux yeux grands ouverts, son âpre raison incapable de faux-fuyants, de compromission ou d'oubli. L'intelligence aiguise chez Électre le goût de la justice, comme une meule virant sans arrêt affûte un couteau.

Humiliés et offensés : ce titre de Dostoïevsky pourrait convenir à l'*Électre* frénétique d'Euripide. Il ne s'agit plus de justice à exécuter, mais de rancune à satisfaire ; avec cette héroïne exaspérée, misérable, liée à un paysan au grand cœur par un pieux mariage blanc, simulant une grossesse pour apitoyer sa mère et l'attirer dans un guet-apens, Euripide est le premier à entrouvrir, probablement par mégarde, la boîte de Pandore pleine des richesses inépuisables et puantes du subconscient. Il se peut que ce soit surtout le romanesque et le mélodrame qu'il ait cherché. Oreste et Pylade sont chez lui des comparses ; Égisthe, tué dans la coulisse, ne joue aucun rôle ; en montrant Clytemnestre désarmée, amollie par l'âge, prête à soigner de ses mains la prétendue accouchée, Euripide semble vouloir nous attendrir sur la mère coupable ; il rend en tout cas plus inacceptables encore les machinations d'Électre. Dans *Oreste*, ce même Euripide nous présente la fille meurtrière au lendemain du crime, calmant de son mieux son jeune frère que le remords a brisé ; il esquisse l'un des premiers l'image de l'éternel couple criminel où la femme se montre plus impénétrable aux suggestions du repentir, plus incapable de retour sur soi-même que l'homme. Enfin, dans *Iphigénie en Tauride*, qui servira de modèle à Gœthe deux mille ans plus tard, nous retrouvons Oreste entraîné avec Pylade dans une vie d'aventures, et condamné à n'obtenir des dieux sa grâce qu'après une longue série d'épreuves et de dangers. En fait, la sensibilité presque romantique d'Euripide se refuse à croire que le fils matricide puisse échapper au châtiment. La base logique ou légale sur laquelle ce drame familial s'appuyait depuis l'*Orestie* s'est presque entièrement effritée ; le réalisme clinique et l'émotionnalisme tout féminin qui triompheront dans la littérature et l'art alexandrins corrodent déjà cette belle forme pure. Oreste devient l'éternel malade, personnification de la douleur qui mène à la démence,

terrassé par des crises, épilepsie ou délire, plusatroces que les fouets garnis de serpents des Furies d'Eschyle. Sa misère même lerevêt d'un prestige exceptionnel de prince hors-la-loi. Un thème qui fera fortune commence avec Euripide : la folie d'Oreste.

Le problème de la justice familiale inquiète assez peu le poète de la Renaissance, tout occupé à dresser l'inventaire des possibilités individuelles de l'homme ; la vengeance, par contre, gagne au XVI[e] siècle en splendeur mélodramatique ce qu'elle perd en justification sacrée. Toutefois, et bien que la dramaturgie de la Renaissance soit pleine de Vengeurs, empruntés aux faits-divers tragiques d'Italie ou d'Espagne, Shakespeare seul, revivant sous d'autres noms le drame familial des Atrides, ose nous montrer la vengeance du fils exposant la mère. Shakespeare d'ailleurs va moins loin qu'Eschyle : c'est en pensée plutôt qu'en fait qu'Hamlet exécute Gertrude. L'immense nouveauté de son Oreste sans dieux et sans Furies, mais aiguillonné par un fantôme, tient à ce que le héros du drame de vengeance nous est présenté, non comme un proscrit, mais comme un héritier, et que le vieux thème de la rétribution se transforme ainsi en thème moderne de la responsabilité. L'Oreste grec ne retrouve son rang, son bien, sa place et celle de sa sœur dans le monde social antique que grâce à la vengeance ; l'Oreste danois, choyé par une mère tendre, provisoirement bien vu par un beau-père facile, ne commence à courir de risques que s'il entreprend de se venger. Le meurtre d'Agamemnon avait été manifeste, proclamé dans l'espace à ciel ouvert de l'antiquité ; le meurtre du père d'Hamlet demeure un crime secret presque aussi difficile à prouver qu'à punir : la faute comme la vengeance, devient souterraine et presque intérieure. Drame laïque et non religieux : les prescriptions du dieu chrétien comptent infiniment moins à Elseneur que celles des dieux grecs à Mycènes : ni le salut, ni la damnation, ni le péché, n'entrent dans les méditations du doux prince. Drame individuel et non familial : aucune sœur ne vient dédoubler la silhouette du jeune homme en noir, mais Shakespeare place Horatio à côté d'Hamlet, et maintient, à défaut du thème fraternel, le thème de l'ami. Le motif de

la folie subsiste, mais cette folie n'est sans doute qu'une feinte ; elle se fait jour avant et non après le crime ; l'angoisse d'Hamlet est le produit de l'incertitude et non celui du remords. Enfin sa vengeance manque ou dépasse son but, débâcle plutôt que victoire, cataclysme plutôt que coup d'État : ce drame du Vengeur proclame finalement l'inhabileté de l'homme moderne à se venger.

Racine est plus éloigné encore d'accepter telle quelle la donnée barbare du meurtre de la mère, ce meurtre que dans *Britannicus* il n'allait montrer que de biais et dans les lointains de l'avenir. *Andromaque* tient cette gageure de nous présenter Oreste poursuivi par les Furies sans faire la moindre allusion à la mère assassinée ; c'est une amante, et non une sœur, qui a poussé Oreste au crime, et ce crime consiste à supprimer un rival et non à exécuter Clytemnestre. Le nom d'Oreste ne sert dans *Andromaque* qu'à entourer d'un vague halo de ténèbres et de malheur ce visage d'amoureux désespéré. Cette éclipse du fils par l'amant est autre chose qu'une simple concession aux modes du XVIIe siècle : aucun poète ne s'est plus refusé que Racine à limiter le malheur humain aux données obscures des fatalités ancestrales et des influences subies dès le berceau. Pour cet esprit purement intellectuel, ou purement sensuel, le drame se place dans le domaine adulte du choix personnel et des servitudes volontaires, celui de l'ambition et celui de l'amour. Au XVIIIe siècle, l'*Électre* de Crébillon reprend le thème des rivalités et des haines familiales des dernières pièces de Corneille, où la complexité des passions se voit remplacée par l'incroyable foisonnement de l'intrigue, mais le manque de génie de Crébillon l'a empêché de développer jusqu'à ses suprêmes conséquences logiques cet art frénétique et sec, nous privant ainsi de l'*Électre* féroce et baroque, ambition et cruauté pure, que le siècle de Sade pouvait inventer.

Le goût de l'archéologie et l'étude des sociétés primitives, vers la fin du XIXe siècle, expliquent la vogue des imitations archaïsantes, qui toutes déforment le drame grec dans le sens du hiératisme barbare. L'*Électre* de Leconte de Lisle, repoussant le mythe dans une préhistoire hypothétique et sauvage, exprime tout au plus les besoins de dépaysement

de l'homme de 1900. L'*Électre* farouchement archéologique d'Hoffmansthal, se différencie déjà par l'atmosphère surchargée de suggestions passionnelles qui entoure le couple des deux sœurs, Électre et Chrysothémis. L'*Hélène de Sparte* de Verhaeren s'engageait plus avant dans cette voie en nous montrant Électre amoureuse d'Hélène, mais ces audaces plus ou moins superficielles continuaient à s'accommoder d'un maladroit plaquage historique ou du poncif académique du langage et du décor. Vers 1925, au contraire, le goût de l'actualité à tout prix et la vogue croissante des théories psychanalytiques rendaient aux héros grecs le costume et les tics de la vie courante, les douaient à nouveau de sécrétions et d'humeurs, sinon de chair et de sang. Du moment que chaque salle à manger familiale contenait ses Orestes brandissant leur cuillère à bouillie, et ses Électres jouant machinalement avec leur couteau, le drame antique cessait de se voir relégué au rang de livret d'opéra ou de tragédie de collège, et chacun de nous recommençait à se demander anxieusement s'il tuerait ou ne tuerait pas Clytemnestre. L'ère des *Électres* modernisées succédait à celles des *Électres* de l'âge de bronze. C'est dans le décor suranné d'une petite ville américaine au lendemain de la guerre de Sécession qu'Eugène O'Neil situait *le Deuil sied à Électre*, sa pièce énorme, mais informe, pourrie comme le sol d'un marécage ; une de ses innovations consistait à prêter à Oreste des velléités d'inceste. Les formules freudiennes semblent se combiner à l'écho des émeutes du Front Populaire dans l'aigre *Électre* de Giraudoux, où des rôdeurs et des mendiants plus médiévaux qu'antiques se chargent de la rétribution par en bas, où les Furies familiales se transforment en piaillantes petites filles. L'âpre traitement du même sujet dans *Les Mouches* de Sartre se rapproche davantage d'Eschyle en ce que le problème métaphysique y est de nouveau posé, mais l'hiératisme du ton et la dialectique rigide y réduisent singulièrement la part de l'humain.

Riches ou curieuses, agressives ou confuses, ces interprétations contemporaines sont presque toutes d'accord pour ne laisser au concept de justice qu'une valeur subjective, pour trouver à la fureur d'Électre, à la folie d'Oreste, des motiva-

tions sexuelles évidentes ou cachées, pour préférer enfin l'instinctif ou l'inconscient à la conscience, dans les deux significations, intellectuelle et morale, de ce mot démodé. C'est que là où le génie esthétique des anciens se refuse à la confusion des sentiments comme à celle des genres, et préfère n'accepter qu'inconsciemment l'inconscient, le poète moderne, incertain ou hostile en présence des impératifs catégoriques qui soutenaient ses prédécesseurs, mal à l'aise même devant le concept de personne et de réalité, est bien forcé de redescendre en sens inverse le sommet gravi par Eschyle, le jour où fermant sur Oreste le monde de sang et de chaos des *Choéphores*, il chargeait un parlement de vieillards et de dieux de promulguer la Justice. Le conflit entre Apollon et les Euménides, l'opposition établie par Eschyle entre l'acte procréateur de l'homme et le monde prénatal des antiques Furies maternelles retrouve pour cette psychologie freudienne ou post-freudienne une formidable valeur de symbole : privé de l'appui du Père par l'universelle remise en question des lois et des dogmes, rentré dans ce noir chaos viscéral dont quatre mille ans de civilisation travaillaient à le faire sortir, l'Oreste moderne s'abandonne plus que jamais aux Chiennes de Clytemnestre. Le poète rejette la solution antique, qui était la justice, sans adopter la solution chrétienne, qui serait le pardon, ni ces solutions de la sagesse laïque qui sont la compréhension, le dédain, l'indifférence. Les termes psychologiques, les formules littéraires ne font qu'étiqueter ou que décrire différemment ce même fait brut, qui est la haine.

Dans *Électre ou la Chute des Masques*, que Marcel Herrand se propose de monter, je me posais un problème qu'on peut à peu près énoncer comme il suit : que deviendraient l'indignation, la haine, et leur succédané, la vengeance, que le vengeur se plaisait à décorer du beau nom de justice, si la position dans laquelle ce vengeur croyait se trouver par rapport à ses ennemis apparaissait subitement sous un jour nouveau : si, par exemple, le Prince de Danemark s'apercevait qu'il n'est pas le fils du monarque assassiné, mais au contraire celui de l'assassin et de l'usurpateur, s'il se découvrait tout à coup issu de cet adultère à demi incestueux qu'il réprouve, solidaire de sang et d'intérêt avec le parti

du crime? J'avais d'abord pensé à traiter ce thème sous forme d'un journal d'un acteur ambulant hébergé par Hamlet à Elseneur : un comédien habile à distinguer le vrai du faux eût vu peu à peu le doute et l'hésitation du prince changer pour ainsi dire de plan, porter, non plus sur les méthodes et l'occasion de la vengeance, mais sur la validité de celle-ci, sur les motifs qui l'incitent à se venger ou qui l'en détournent. Mais l'aventure d'Hamlet a beau sortir d'une chronique danoise du XIe siècle ; elle n'appartient plus qu'à Shakespeare ; tout effort pour la prolonger, la déformer, en renverser ou en compliquer les termes n'aboutit guère qu'au pastiche ou au paradoxe, aux jeux un peu minces d'un Lemaître ou d'un Laforgue. Je compris bientôt que mieux valait profiter une fois de plus du crédit inépuisable que nous ouvre le drame grec, de cette espèce d'admirable chèque en blanc sur lequel chaque poète, à tour de rôle, peut se permettre d'inscrire le chiffre qui lui est propre. L'histoire d'Oreste m'offrit ce thème traditionnel, débrouillé d'avance, chargé depuis longtemps d'une accumulation de prestiges tragiques, et même de lieux communs, dont j'avais besoin pour préparer ce dénouement qui fît brusquement table rase de tout. Comme toujours, dès qu'on s'adresse à lui, le drame grec imposa son unité, son économie des moyens, sa rapidité d'action, son difficile équilibre entre les différents personnages. L'essai projeté devint dialogue, et le dialogue tragédie.

Plus j'avançais dans mon travail, plus je m'apercevais que, pour que la révélation du vrai père au vrai fils fût autre chose qu'un vain coup de théâtre, il fallait qu'elle fût amenée par une série de mises au point partielles portant sur d'innombrables et complexes mensonges dans lesquels chacun aurait plus ou moins trempé tour à tour. Mais je compris aussi que ces éclaircissements successifs devaient s'avérer plus creux et plus inopérants que les personnages ne l'auraient cru, et que ces faces si variées de la vérité et de l'erreur finiraient par s'équivaloir l'une l'autre. A un certain niveau, il importe peu que la haine d'Électre soit ou non de l'amour retourné, comme il importe peu que le vengeur soit fils d'Agamemnon ou fils d'Égisthe. Je sentis ensuite s'affirmer peu à peu la différence entre cette *Électre*, telle que je la voulais, et le

traitement par Pirandello, Proust, ou Sartre, de semblables thèmes de dissolution. Loin de voir dans cette liquidation finale un triomphe de l'absurde, une dégradation définitive des mythes héroïques, et, somme toute, une défaite de l'humain, j'y voyais plutôt une sorte de nettoyage par le vide, l'accession à un monde de complexités et de rigueurs nouvelles que mes personnages aveuglés par le sang ne pouvaient guère entrevoir, mais que l'auteur ou le spectateur pouvait pressentir pour eux. Bien plus, là où le constat de la confusion ou de l'erreur, en lui ou hors de lui, ébranle le héros contemporain, détruit tantôt son centre et tantôt ses bases, j'aurais surtout, je le sentais, à montrer au contraire l'affreuse ou sublime persistance des êtres à demeurer eux-mêmes quoiqu'on fasse. L'échec n'empêchera pas Électre de rester Électre ; aucune révélation faite par Égisthe ne pourra dévier la trajectoire du couteau et de la fureur d'Oreste ; tout hasard extérieur doit désormais servir à celui-ci à s'accomplir et non à s'éviter en tant que parricide. L'évidence est sans prise sur ces créatures, parce qu'aucune certitude ou aucun désabusement n'est plus fort que le mélange d'instinct et de volonté qui les font ce qu'elles sont.

Électre ou la Chute des Masques fut écrite en 1944. Son point de départ, c'est-à-dire la situation de l'héroïne mariée à un paysan, vivant avec lui dans une misérable hutte où elle attire sa mère pour la mettre à mort, est pris à Euripide ; c'est, avec le nom des principaux personnages et la suggestion d'un décor, le seul emprunt fait à l'antique. C'est parce qu'elle correspondait au goût et aux conditions de notre temps que, de toutes les anciennes présentations d'*Électre*, j'étais allée à la plus sombrement réaliste, à celle où les protagonistes cachés ou en fuite ont pris l'habitude d'un mode de vie souterrain, où la misère et l'humiliation enveniment la haine. Un drame si secret n'a que faire de comparses : le mari paysan, que j'appelle ici Théodore, assume à lui seul dans *la Chute des Masques* la fonction du chœur ; il cesse d'ailleurs d'être le simple et pieux confident qu'il était chez Euripide, mais pour n'atteindre qu'à la position grotesque de complice à demi initié et de crédule martyr. Le mariage blanc, arrangement romanesque dû dans le drame grec au tendre respect

du serviteur pour la fille de son maître, s'explique ici par le refus d'Électre elle-même, décision d'une créature hantée par ses souvenirs d'adolescente, pour qui l'amour prend à jamais le visage aveuli et délicieux d'Égisthe. Théodore n'obtient rien d'Électre non seulement par ce qu'il est humble, pauvre, ignorant des mystères horribles de son passé et de sa race, mais encore, tout simplement, parce qu'il est pur. Grâce à son masque équivoque et sali de complice, Pylade offre au contraire à cette femme affreusement chaste un miroir où elle commence à reconnaître Électre. Cette vierge de fer adopte envers les quatre hommes auxquels la lient le sang, la complicité, la haine et la loi, l'attitude virile de sa mère au côté de son amant de cœur : la mère et la fille appartiennent à ce groupe de femmes qui cherchent dans l'amour des satisfactions masculines, mais les cherchent avec l'homme. Le scepticisme amer de Pylade, ses compromissions morales et politiques deviennent nécessaires pour lui permettre d'entrer sans le briser dans le cercle magique de la sœur et du frère : ces enfants séparés de tout ne peuvent accepter qu'un être aussi démuni, aussi brûlé qu'eux-mêmes, et seul un homme capable de s'arracher à tout peut choisir de se perdre dans leur destin. Entre l'aventurier et les orphelins, entre le renégat et les parricides, une communauté d'espèce s'établit, confirmée par la communauté de danger. *La Chute des Masques* n'existe à mes yeux que sous l'aspect d'un enchevêtrement de racines ou du triangle humain des monnaies de Sicile, groupe inséparable que l'inconscient et le sexe expliquent tout autant, et tout aussi peu, que le devoir et la voix du sang ne le faisaient autrefois, compagnons d'équipe étroitement et différemment liés les uns aux autres par le péril, la haine, l'habitude sensuelle, la misère ou l'attente, marqués par la même mort et pour les mêmes fins, complices encore plus que frère et sœur, affiliés encore plus qu'amants ou qu'amis. A ces trois êtres indissolublement soudés les uns aux autres, le vieux couple, Égisthe et Clytemnestre, oppose un front commun cimenté par des années de passion suivies d'années d'indulgence, cette complicité de l'âge mûr, faite de délices, d'échecs, de bassesses, de peurs partagées, cette connivence un peu blette de vieux amants qui n'ont pas attendu la mort

pour commencer à pourrir ensemble. Quand la porte de la hutte se referme sur les jeunes fugitifs unis par un crime dont les mobiles mêmes se sont désagrégés en eux, nous devons sentir que rien ne dénouera plus ces trois inséparables qui seront tour à tour, les uns pour les autres, leurs dieux et leurs Furies, leurs infirmiers et leurs fantômes. Nous savons qu'aucune décision d'un Aréopage humain ne leur rendra la paix, ni n'exorcisera ce destin qu'ils préfèrent peut-être à la paix. Le problème de la justice n'est pas du ressort de ces malheureux ; celui de la vérité non plus. C'est déjà beaucoup que l'événement ait fait table rase des motivations traditionnelles, des prétextes héroïques ou utilitaires sur lesquels ils s'appuyaient pour agir ou juger, et que les visages aient dévoré les masques.

MARGUERITE YOURCENAR.

LE SENS DE L'HISTOIRE

Suite (1)

Une vue générale et philosophique de l'histoire, telle que nous l'esquissons ici, doit mettre en lumière notre propre situation par rapport à l'ensemble des faits. La vision historique nous sert à concevoir une idée claire de notre époque. Elle nous permet de nous situer.

Ce n'est que dans la perspective de l'histoire universelle que nous pouvons apercevoir la solution de continuité qui existe entre notre temps et ceux qui l'ont précédé ; préparée par les deux derniers siècles, cette rupture aura sur l'avenir des répercussions plus graves que tout ce qui s'est produit dans les cinq derniers millénaires.

Ici, l'élément nouveau, différent, absolument original, que l'on ne saurait comparer à rien de ce que peuvent offrir l'Asie ou même la Grèce, ce sont la science et la technique modernes de l'Europe. Derrière nous, l'histoire montre une continuité, voire une unité dont Hegel, le dernier, a décrit la majestueuse grandeur. Tout change avec la technique moderne. C'est pourquoi l'Asie et l'Europe, qui se ressemblèrent jusqu'à la Renaissance, ont tant divergé depuis lors.

Il n'est pas aisé de discerner en quoi la science et la technique modernes sont nouvelles dans leur principe. Comme il est essentiel de faire la clarté sur ce point pour saisir notre présent historique — avec les promesses et les dangers qu'il comporte, — il faut tenter d'analyser cet élément nouveau en le comparant à ceux qui ont marqué le passé de leur empreinte.

(1) Cf. *La Table Ronde*, nº 64.

★

LA SCIENCE MODERNE

L'étude de l'histoire universelle nous amène à distinguer trois étapes dans la connaissance : d'abord une tendance rationnelle, innée dans l'homme sous une forme ou une autre, apparaît avec l'humanité ; c'est une prédisposition scientifique qui rationalise les mythes et la magie. En second lieu, la science acquiert la possession de sa pensée logique et de ses méthodes ; telle la science hellénique à laquelle correspondent des prosions analogues en Chine et aux Indes. En troisième lieu, la science moderne, apparue depuis le moyen âge, nettement conçue à partir du XVIIe siècle, s'est pleinement développée dans le courant du XIXe. Elle distingue la civilisation européenne de toutes les autres, depuis le XVIIe siècle en tout cas. Nous voudrions déterminer le caractère exceptionnel de cette science moderne par rapport à tout ce qui l'a précédée.

La richesse, l'ampleur et la diversité de notre domaine scientifique en font un phénomène sans précédent. Il a déjà une histoire infiniment complexe. L'application des mathématiques aux sciences de la nature, qui remonte à Képler et à Galilée, introduit quelque chose d'absolument neuf ; elle a eu sur la technique des effets incalculables. Cependant ce n'est là qu'une étape. Les voyages de découverte des navigateurs leur permirent de faire le tour de la terre et de constater qu'en se dirigeant vers l'ouest, on gagnait un jour sur le calendrier. Il n'y a de cela que quatre siècles. Jamais auparavant les hommes n'avaient eu une connaissance concrète de la rotondité terrestre, bien qu'ils en eussent hasardé la supposition. Et la première mappemonde fut.

De pair avec l'étude des grands espaces, l'homme s'applique à celle des objets rapprochés. L'anatomie naît d'une passion de la recherche et Vésale pratique systématiquement la dissection. Leeuwenhœk aperçoit le grouillement de la vie dans une goutte d'eau. Le télescope montre à Galilée ce que nul homme n'avait vu dans les planètes et les satellites. A partir du

XVIII^e siècle, des fouilles mettent au jour les vestiges d'une histoire lointaine et oubliée comme à Pompéi, ou ressuscitent des civilisations disparues, comme celles de l'Égypte et de Babylone ; bientôt Schliemann voit comblé son désir de prouver la véracité des récits homériques. L'étude des écritures anciennes et des langues mortes fait entendre le message d'hommes qui vivaient des milliers d'années avant nous. Les découvertes archéologiques donnent à la préhistoire un caractère de certitude : nous sommes aujourd'hui mieux renseignés sur le lointain passé de la Grèce, de l'Asie Mineure et de l'Égypte que ne le furent jamais les Grecs eux-mêmes. L'exploration du passé a permis d'étendre le champ de l'histoire ; nous avons connu les âges de la terre, et les profondeurs célestes nous sont devenues accessibles. Notre monde moderne semble faire éclore une quantité de sciences qui, bien qu'indépendantes, procèdent d'un même esprit de curiosité. Les sciences naturelles ont vu le jour dans les ateliers des peintres et des architectes ; l'art de la navigation a suscité la géographie ; les observations politiques ont donné lieu aux sciences économiques. Toute activité scientifique correspond à un désir utilitaire de l'homme, mais il existe aussi un intérêt gratuit pour le savoir. De la théologie, est née l'exégèse historique.

Les considérations qui précèdent et qu'il serait aisé de poursuivre indéfiniment nous amènent à poser encore notre première question : est-il un principe essentiellement nouveau dans cette science moderne dont le domaine s'est à ce point étendu?

★

CARACTÈRES DISTINCTIFS DE LA SCIENCE MODERNE.

La science a nécessairement trois caractères : elle est une connaissance méthodique ; elle possède des certitudes apodictiques ; elle a une valeur universelle.

Ma connaissance n'est scientifique que si j'ai pleinement conscience de la *méthode* qui m'a permis de l'acquérir, s'il m'est donc possible de la justifier et d'en connaître les limites.

1. Secondement, elle doit s'accompagner d'une *certitude con-*

traignante. De même, je dois reconnaître une non-certitude, une probabilité ou une improbabilité.

Troisièmement, ma connaissance n'est scientifique que si sa valeur est *universelle*. Toute vue de l'entendement pouvant être prouvée empiriquement, les données scientifiques se répandent sans que leur signification varie. Le *consensus omnium* est un critère de valeur universelle. S'il n'a pas pu se faire après un certain temps, la valeur est discutable.

La Grèce antique connaissait déjà une science conforme aux trois principes ci-dessus énoncés, quoique aujourd'hui encore on ne soit pas parvenu à les dégager parfaitement. Comment nous apparaît la science moderne, à leur lumière?

1° Elle est *universelle* dans son esprit, rien ne saurait, avec le temps, se soustraire à son enquête. Tout ce qui se produit dans le monde est soumis à l'étude, à l'observation, à la recherche scientifiques, aussi bien les phénomènes naturels que les actions et les paroles des hommes, leurs œuvres ou leurs destinées. Elle met en question toute autorité, même celle de la religion. Non contente d'explorer le domaine du réel, elle prend pour objet les thèmes de la pensée. Son interrogation et sa recherche n'admettent aucune limite.

2° La science moderne est essentiellement *inachevée*. Les Grecs n'avaient pas la notion d'une science constamment en progrès ; elle leur semblait statique même dans les domaines où ils progressaient en fait pendant un certain temps, comme les mathématiques, l'astronomie ou la médecine. La recherche scientifique elle-même, à leurs yeux, progressait dans le fini. Ce caractère de finitude n'est compatible ni avec un désir illimité de connaissance, ni avec la puissance explosive d'une volonté uniquement avide de vérité. Aussi les Grecs ne dépassèrent-ils pas, d'une part le doute, devenu systématique depuis les sophistes et, d'autre part, le jeu insouciant d'une connaissance braquée sur certains objets particuliers. Cette remarque s'applique même à l'œuvre magistrale d'un Thucydide, d'un Euclide ou d'un Archimède. La science moderne, au contraire, est passionnément tendue vers les limites extrêmes ; elle cherche à dépasser toutes les formes définitives du savoir, elle est prête sans cesse à tout soumettre à de nouveaux contrôles. De là ses reversements, et en même temps,

sa manière de conserver ses acquisitions objectives en les incorporant à de nouveaux essais. Elle est consciente du caractère hypothétique de ce qu'elle avance, c'est-à-dire consciente de ses prémisses. Tout, pour elle, est obstacle qu'il faut surmonter, car ses prémisses sont subordonnées à d'autres, plus générales ; elle ne se sert des faits que pour pénétrer toujours plus avant dans le domaine de la connaissance.

Cette science, toujours incomplète, est par essence orientée vers un objet réel qui est le but de la recherche. Néanmoins, malgré sa progression continue, elle n'est pas en mesure de saisir l'être dans sa réalité éternelle ; en d'autres termes, la connaissance s'exerce à travers l'infini de la réalité empirique, sur l'être qu'elle ne parvient jamais à atteindre, ce que la critique qu'elle exerce sur elle-même l'empêche d'ignorer.

Le contenu de la connaissance étant, dans son principe, illimité et sans limitation possible (à l'encontre du cosmos grec), une progression continue donne à la science moderne sa raison d'être, et l'idée de progrès est comprise dans la notion qu'elle a d'elle-même. Ainsi s'expliquent les élans enthousiastes de l'esprit scientifique, et aussi les reniements de ceux qui disent que le savoir n'a aucun sens si le but reste à jamais inaccessible : si le travail n'est qu'une étape préparatoire pour les chercheurs à venir, à quoi bon tant de peine?

3° La science moderne estime que *rien n'est indifférent*, que tout vaut d'être connu, même le détail le plus minime, le moindre fait. On peut s'étonner devant le savant qui s'attaque à un problème dont l'intérêt semble nul, pour le seul motif qu'il est empiriquement réel. La science grecque, auprès, nous semble manquer d'un certain amour du réel, saisir au hasard un objet ou un autre, attirée par des idéaux, des types, des formes, par des préjugés qui lui dérobent la réalité ; on peut le penser même de l'enseignement d'Hippocrate, avec toute la minutie de son observation.

Cette consécration à tout objet, à l'œuvre du hasard, au phénomène anormal autant qu'au normal, est le fait d'une conscience englobant tout le domaine des faits, à la fois inquiète et sûre d'elle-même. Tout ce qui est doit être objet de connaissance. Rien ne sera laissé de côté.

Ce qui est moderne, c'est l'intérêt porté à toute expérimentation possible, l'ouverture de l'esprit embrassant tout ce que le monde lui offre.

4° La science moderne, préoccupée d'abord des cas particuliers, cherche aussi à définir *leurs corrélations avec l'ensemble des phénomènes.* Elle ne peut certes embrasser le cosmos de l'être, mais bien celui des sciences. L'idée de cette corrélation des sciences fait ressortir l'insuffisance de tout savoir isolé. Non seulement la science moderne est universelle, mais elle tend vers une unité absolue toujours inaccessible.

Toute science est déterminée par sa méthode et son objet. Chacune d'entre elles ouvre une perspective sur le monde, aucune ne l'embrasse en sa totalité. Chacune ne saisit qu'une partie de la réalité, jamais son ensemble. Il existe des sciences particulières, il n'en est point d'universelle. Ainsi chacune est spécialisée dans une branche tout en appartenant à un univers illimité et pourtant cohérent.

Quels liens unissent les sciences entre elles et dans quel sens peut-on parler d'un « cosmos scientifique »?

Le plus facile, ici, sera de donner des définitions *négatives :* l'unité des sciences ne réside pas dans l'unité du réel qu'elles connaissent. Réunies, elles n'embrassent pas toute la réalité. On ne peut pas les grouper en une hiérarchie selon qu'elles approchent plus ou moins la réalité. Elles ne forment pas un système unique régnant sur l'ensemble du réel.

De tout temps, l'on s'est efforcé, toujours en vain, à la construction de grandes synthèses qui devaient enfermer la somme des connaissances ; c'est là pour la science moderne une absurdité. La conception grecque du cosmos y survit, préjudiciable à la vraie connaissance ; elle est le succédané d'une philosophie dont l'origine et le but sont différents et qui ne peut se réaliser qu'aujourd'hui dans sa pureté, en se basant sur les sciences.

D'une façon *positive,* la corrélation des sciences peut aussi s'exprimer ainsi : leur lien, c'est *la forme de la connaissance.* Toutes les sciences sont méthodiques, toutes pensent par catégories, toutes élaborent des évidences contraignantes, mais sont de ce fait limitées par leurs prémisses et le caractère défini de leur objet.

En outre, le lien des sciences entre elles, c'est l'entraide que permet l'échange des résultats et des méthodes ; chacune fournit aux autres une aide et un matériel.

Toutes sont fondées sur l'impulsion subjective qu'est *le désir universel de la connaissance.*

Au travers de l'idée maîtresse de domaines scientifiques séparés, apparaît celle d'une unité indéfinissable mais qui réclame *une disponibilité* constante envers toute réalité et tout objet de pensée. Chaque science est une *voie.* Ces voies se croisent, bifurquent, se rejoignent sans laisser voir le point d'arrivée. Mais toutes veulent être parcourues.

Les sciences sont intérieurement organisées — en catégories et méthodes — et liées entre elles par des rapports réciproques. La diversité infinie des recherches et l'unité idéale sont les deux pôles entre lesquels le courant circule sans cesse.

Le caractère *systématique* du savoir, dans la science moderne, mène non point à une vue d'ensemble du monde, mais au problème que pose le système des sciences. Celui-ci est mouvant, riche d'une infinité de matières et n'est jamais exclusif. Il n'en pose pas moins un problème, aucun mode de connaissance, aucun savoir ne doit être laissé de côté et cela est caractéristique.

Matériellement, un effort est fait en vue d'établir une corrélation entre les sciences, en partant de l'idée de leur unité ; il est perceptible dans les manuels, dont les suggestions sont fécondes et qui mentionnent la systématique de chaque science — et non pas un système unique de connaissances définitives ; cette conception « grecque » abaisserait leur enseignement au-dessous du niveau actuel.

L'organisation du matériel d'étude, de la documentation, de l'édition des textes, des musées et des laboratoires s'applique à réunir les moyens d'information nécessaires aux chercheurs.

Une autre application pratique, ce sont les universités, centres d'une activité scientifique embrassant tous les domaines du savoir.

5° *Une interrogation universelle,* poussée à l'extrême, est le propre de la science moderne, mais à la condition de ne tabler que sur *des données concrètes,* et en refusant de sauter

aux généralisations trop vastes. La pensée hasarde ses hypothèses à l'encontre des apparences (hardiesse dont l'antiquité a donné l'exemple, notamment en astronomie), non pour se perdre dans le vide, mais précisément, pour mieux saisir et interpréter ces apparences d'une façon inattendue. L'emploi du calcul mathématique abstrait, dans ce que la physique présente d'inaccessible à l'imagination, en offre l'exemple.

Une disposition de l'esprit, le pouvoir d'échapper aux conclusions et aux généralités définitives donne lieu aux hypothèses les plus paradoxales ; on l'a vu dans la physique moderne. On parvient à se dépouiller totalement d'idées préconçues dans la recherche. Chaque problème suscite en lui-même un problème. On se demande sans cesse quelles données pourraient être passées inaperçues. On émet les suppositions les plus téméraires au cours des travaux d'approche.

6° L'on est tenté de juger *certaines catégories* comme exerçant une action typique sur la science moderne.

Tel, par exemple, le concept de l'infini comme base des antinomies, comme problème offrant les plus subtiles différenciations, mais qui ne nous montre, au terme de notre réflexion, que l'échec de notre pensée.

Tel encore le concept de causalité, qui ne consiste pas, comme chez Aristote, à subordonner le phénomène aux modes proprement définis de la causalité et à formuler une explication définitive, mais qui mène à l'étude effective de l'objet en posant la question avec netteté et sur des points particuliers. C'est par la réflexion logique que la pensée grecque croyait trouver la solution, en admettant comme réel ce qui n'était que plausible ; la pensée moderne procède par essais et par observation progressive. La recherche, pour les Anciens, commençait déjà dans la méditation ; pour l'homme moderne, elle commence à l'acte.

Néanmoins, ce qui caractérise la science moderne, c'est beaucoup moins son objectif et ses catégories que le principe d'*universalité* qui préside à l'élaboration de ses *catégories* et de ses *méthodes*. Tout ce qui s'offre à sa spéculation, dans les mathématiques, la physique, la biologie, l'herméneutique ou la philosophie, toutes les formes, tous les objets lui sont bons. Elle parvient ainsi à établir un nombre de catégories extensible

à l'infini, auquel correspond un système des catégories qui n'est pas fini en soi.

Ce que l'on se demande, ce n'est plus si l'un quelconque de ces concepts est préférable à tous les autres, mais lequel d'entre eux est adéquat. Lorsqu'il s'agit de la réalité, l'expérience elle-même se trouve déterminée de façon précise. S'il s'agit de spéculation, l'esprit peut la dominer en pleine connaissance de cause. Ce qui importe avant tout, c'est d'éviter la confusion.

7° Il existe aujourd'hui *une attitude scientifique* qui permet d'interroger, d'étudier, de vérifier et de peser tout ce qui sollicite l'esprit, grâce à une totale compréhension rationnelle ; une telle attitude est loin du dogmatisme scientifique ; grâce à elle, on n'accepte pas aveuglément des résultats et des principes établis ; on se garde de tout sectarisme, de toute obédience au credo d'un quelconque groupement confessionnel ou idéologique, pour laisser le champ libre à la science dans le domaine du connaissable.

L'attitude scientifique fait que l'on distingue entre le savoir apodictique et celui qui ne l'est pas ; en même temps qu'à la connaissance de l'objet, elle vise à celle de la méthode ; afin de ne rien ignorer du sens et des limites de son savoir, elle recherche une critique sans réserves ; elle exige la clarté de ce qui est défini, par horreur des approximations et des généralités ; elle réclame la solidité des preuves concrètes.

Un homme est probe et vrai dans la mesure où sa pensée est rigoureusement scientifique, lorsque la science est authentique. Aussi ce caractère scientifique de la pensée est-il un élément de la dignité humaine. Il a le prestige de la clarté qu'il répand sur le monde. Pour les mêmes raisons, il est également une cause de tourments, dans les échanges intellectuels où règnent les affirmations d'une subjectivité aveugle, inconsciente d'elle-même, et partant, d'autant plus passionnée et plus dénuée d'esprit critique. Il perce à jour tous les mensonges de la vie. C'est à ce genre de courage que s'applique la devise latine *sapere aude.*

Quiconque a su faire preuve, dans sa quête personnelle, de l'esprit scientifique est en mesure de comprendre partout ce qui relève de la science proprement dite. Sans lui, il peut

bien y avoir une routine de spécialiste et des résultats pratiques. Mais inversement, cet esprit ne peut exister s'il n'y a pas eu au moins un début d'activité ou de connaissances scientifiques.

★

L'ORIGINE DE LA SCIENCE MODERNE.

Le problème que pose l'apparition de la science moderne peut sans doute être envisagé à différents points de vue, mais nous ne pouvons le résoudre complètement. Comme tout ce qui est création de l'esprit, il est un mystère de l'histoire.

Quand on a dit que les peuples nordiques étaient doués spécialement, on n'a rien apporté de concluant. Cette aptitude n'est reconnaissable qu'à ses effets précisément, et la réponse n'est qu'une pétition de principe.

Durant ces derniers siècles, beaucoup d'éléments se sont réunis en une combinaison exceptionnelle pour que la science moderne devînt une possibilité.

D'abord des conditions *d'ordre sociologique :* les franchises accordées par certains États et certaines villes, les loisirs des nobles et des bourgeois, les chances offertes à des hommes sans fortune qui rencontrèrent leurs mécènes, le morcellement politique de l'Europe, la liberté de mouvements et les facilités d'émigration, la concurrence des hommes et des puissances, les contacts établis entre l'Europe et le reste du monde depuis les Croisades, la lutte spirituelle entre le pouvoir temporel et l'Église, le besoin de défendre un point de vue en matière de foi, et en général le besoin de justifier des prétentions ou des intérêts politiques, l'activité technique dans les ateliers, le rôle de l'imprimerie permettant de répandre sa pensée et d'augmenter les échanges intellectuels. Il semble que tout concourait à favoriser cette éclosion des sciences. Le hasard de certains travaux de terrassement amenait des trouvailles archéologiques et préhistoriques. Le désir du gain et de l'aventure provoquait la découverte de nouvelles contrées, bien avant les voyages d'exploration organisés avec un but précis. L'activité missionnaire fit connaître l'âme et la civilisation de peuples lointains, permit de pénétrer leur

pensée, si bien que des missionnaires chrétiens se firent en Europe les apologistes de la pensée chinoise ou hindoue.

Le progrès technique a souvent amené des résultats inattendus et parfois étrangers au but visé tout d'abord, depuis l'imprimerie, jusqu'à cette multitude d'appareils qui, dans toutes les branches, ont permis aux savants de procéder à des observations minutieuses, à des constatations, à des reconstitutions de toutes sortes. Des toquades personnelles, certaines passions parfois bizarres ont contribué au développement de la science qui utilisa ces collections spéciales (de lichens, par exemple), ces aptitudes ou habiletés particulières, cette émulation sportive. Il semble que le travail d'une quantité de chercheurs, portant sur toute espèce de matières, consciemment ou non, nous achemine vers un but unique et inaccessible, la connaissance. Ce qui est surprenant, c'est l'apparition de savants dans des conditions toutes différentes en même temps en Italie, en Allemagne, en Angleterre et en France. Ils arrivaient parfois de bien loin. De leur propre gré, ils s'attaquaient à des tâches nouvelles et frayaient des chemins nouveaux aux découvertes futures. Comment se fait-il que l'Europe ait toujours été le lieu de rencontre de ces hommes sans liens réciproques? Et pourquoi n'y en eut-il pas dans certains pays, par exemple en Espagne, puis plus tard en Italie, et si longtemps en Allemagne?

Une étude des conditions sociales nous fournirait peut-être quelques éclaircissements. Et quels sont les mobiles qui ont pu déterminer la formation de la science moderne?

On a désigné comme l'un d'eux la *volonté de puissance*. Dominer la nature, pouvoir, utiliser : « Savoir, c'est pouvoir, » répète-t-on depuis Bacon. Descartes et lui ont prévu l'avenir de la technique. Ce n'est point par la force brutale que l'on peut vaincre la nature, mais par la connaissance des lois qui la régissent : *natura parendo vincitur*. La vraie connaissance, c'est celle qui crée son objet et fait ainsi ses preuves. « Je ne connais que ce que je puis faire. » La conscience d'un pouvoir créateur vivifie cette constatation.

Une telle interprétation de la science moderne peut distinguer deux principes : *primo*, une notion de puissance qui trouve son expression dans un effort technique pour soumettre

la nature et qui tend à un pouvoir effectif ; *secundo*, une volonté de connaître qui cherche à pénétrer les secrets de la nature. Le chercheur est un homme qui « interroge des témoins », dit Kant. L'on peut également rencontrer chez l'homme un désir de connaissance pure sans aucun but technique.

On a affirmé que ces deux positions impliquaient un élément agressif. L'on prétend que toute connaissance de ce genre, même si elle se désintéresse de la puissance technique, n'a rien à voir avec la contemplation, le don de soi, le consentement qu'il y a dans une connaissance pure, éprise de son objet, mais qu'elle prend déjà la forme d'une lutte contre l'objet concret qu'elle entend soumettre pour mieux en disposer.

A elle seule l'attitude spirituelle des grands savants permet de s'élever contre cette assertion. Ce qui les caractérise, c'est qu'ils obéissent à une nécessité. Se soumettre à la nature est précisément leur loi morale. Mais ils veulent connaître son activité et ses réactions. Ce désir de savoir, cette liberté du savant qui agit, souffre et vit, non pas en aveugle mais en voyant, n'ont rien de commun avec une volonté agressive. S'il y a là volonté de puissance, elle cherche moins à dominer le monde qu'à garantir sa propre indépendance intérieure. Cette liberté consciente parvient à comprendre les faits comme le chiffre de l'être. Comment parler d'agressivité à propos d'une éthique fondée sur la connaissance contraignante et universelle, bien différente de la facilité qui se contente du plausible, de l'à peu près, du mouvant, et finalement de l'arbitraire? C'est là plutôt une volonté de clarté et de loyauté.

En particulier, la recherche expérimentale passe pour revêtir un caractère agressif. Mais, différant en cela du simple examen, une vue théorique appuyée sur une vérification expérimentale aboutit à une conclusion solide et plus encore : elle plonge au cœur de la vie inconsciente et des lois naturelles. Le mobile, ici, n'est en rien une violation de la nature, c'est une question qui s'adresse à elle.

Il est vrai que les réalisations de la science moderne sont parfois mal comprises et mal appliquées. Et là, des volontés

de puissance et de destruction, opposées au cours normal de l'histoire, et sans aucune continuité, peuvent aussi dominer la science, aller jusqu'à l'agressivité, en paroles et en actes ; mais dans de pareilles applications, la science se perd.

Le plus affreux, dans ce domaine, ce furent les expériences pratiquées sur des hommes. Aucune ne devrait être tentée sans le consentement des intéressés ; quant aux plus dangereuses, le chercheur doit les faire sur lui-même ; c'est ce qu'exigent des principes essentiels d'humanité et le droit des gens le plus élémentaire.

Un prince hindou, qui vivait il y a plus de deux mille ans, prenait des criminels pour sujets d'expérience ; un texte ancien relate cet exemple : « Vous mettrez l'homme encore vivant dans une cuve que vous fermerez avec un couvercle. Vous envelopperez la cuve de peaux humides, enduites d'une épaisse couche d'argile, et vous mettrez le tout dans un four que vous chaufferez. » Ainsi fut fait. « Dès que nous fûmes certains que l'homme était mort, on retira la cuve du four, on la dégagea, on l'ouvrit et nous regardâmes avec précaution pour tâcher d'apercevoir l'esprit de la vie en train de s'échapper. Mais nous ne vîmes point l'esprit de la vie. » Il y a là une analogie avec les expériences du national-socialisme. Elles n'ont rien de commun avec la science et ne sont que l'un des emplois funestes à quoi elle est exposée comme toute autre production humaine.

Contrairement à cette volonté de puissance antihistorique, il y a aussi des mobiles qui procèdent du courant historique. Peut-être l'esprit scientifique moderne est-il inséparable des qualités et des impulsions dont la base est la *religion biblique*. De celle-ci me paraissent découler trois de ces mobiles qui ont donné à la recherche son extrême intensité :

1° La *morale* de la religion biblique exige *le respect de la vérité* à tout prix. Elle le met au pinacle et, du même coup, elle en marque toute la difficulté. L'exigence divine, sur ce point, ne permet pas de traiter la connaissance à la légère. Elle n'en fait pas non plus une distraction élevée, à l'usage des gens oisifs. Pour elle, c'est un appel au sérieux de l'homme, une vocation où il joue le tout pour le tout.

2° Le monde a été *créé par Dieu*. Les Grecs voyaient dans le

cosmos un tout achevé et ordonné, c'était le lieu de la raison, des lois premières, il était destiné à subsister éternellement. Tout le reste ne leur importe en rien, ce n'est que matière inconnaissable et indigne d'examen. Mais si le monde est la création de Dieu, tout ce qui est mérite d'être connu, il n'est rien qui ne soit digne d'attention et d'enquête. Connaître, c'est reprendre à son compte la pensée divine. Car le Dieu, créateur, selon le mot de Luther, est aussi dans l'intestin d'un pou. Les Grecs s'en tiennent à des images globales du monde, à la beauté du cosmos qu'ils ont imaginé, à la logique transparente de leur conception d'un tout. Ils groupent toutes choses en des schémas d'ordres et de plans, ils enferment le pensable dans les termes de leurs syllogismes, ou enfin, ils conçoivent un devenir éternel soumis à des lois. Et ce ne sont pas seulement Aristote et Démocrite, mais encore saint Thomas d'Aquin et Descartes (1) qui se laissent aller à cette tendance grecque, qui paralyse la science, à ce désir des formes bien délimitées.

L'impulsion de l'homme moderne est tout opposée. Il veut rester ouvert sans restrictions à l'ensemble de la création. Sa tendance est précisément de connaître ce qui, dans la réalité empirique, ne correspond pas aux ordres découverts jusqu'à lui. Jusque dans le logos, se manifeste cette force qui le pousse à s'exposer sans cesse à l'échec, non pas pour renoncer à soi-même, mais pour se conquérir sous une forme plus large et plus pleine et pour avancer jusque dans un infini que la pensée ne saurait combler. Cette science jaillit d'un rationnel qui ne se suffit pas à lui-même mais reste ouvert sur l'irrationnel et y pénètre en s'y soumettant. L'action réciproque, perpétuelle, permanente de la construction théorique et de l'examen expérimental est le simple et grand exemple, le symbole de ce processus universel qu'est l'échange entre le logos et l'alogon, échange d'où jaillit l'étincelle.

Pour ce désir de connaître, le monde n'est plus simplement beau. Cette curiosité va à la laideur comme à la beauté, au mauvais comme au bon. Sa conclusion, il est vrai, c'est l'*omne*

(1) Cf. mon ouvrage : *Descartes et la philosophie*, traduit par Polluow, Paris 1938 ; Berlin 1937.

ens bonum est, en tant qu'œuvre de Dieu. Mais cette qualité n'est plus la beauté grecque, visible et se suffisant à elle-même ; elle est l'amour pour la réalité empirique comme œuvre de Dieu, et par suite la confiance qui s'attache au sens de la recherche. Le fait de reconnaître dans l'univers la main divine tranquillise l'homme devant les abîmes du réel, tout en maintenant éveillée en lui l'inquiétude d'une mise en question perpétuelle et, par là, d'une recherche toujours plus pénétrante.

L'être du monde connu et connaissable est pourtant, comme création, d'importance secondaire. C'est pourquoi le monde comme tel est dénué de fond, car son principe est dans un Autre, dans un Créateur. Le monde n'est pas fermé et la connaissance ne peut le délimiter. L'être du monde ne se laisse jamais saisir en tant que réalité absolue et définitive, il désigne toujours quelque chose d'autre.

Cette conception rend le réel digne d'amour, en tant que créé par Dieu, et le rapproche de l'homme beaucoup plus que cela n'avait été possible jusqu'alors. Mais elle marque en même temps la distance énorme qui sépare l'homme de l'être, lequel cependant est encore créé et n'est pas l'Être en soi, Dieu.

3° La réalité du monde épouvante l'homme. Sa volonté d'être vrai doit l'amener à constater : « C'est ainsi. » Mais si *Dieu* est le Créateur, *il doit répondre de sa création.* Le livre de Job pose le problème de la justification de Dieu sous l'aspect d'une lutte pour la divinité, dans la connaissance de la réalité du monde. C'est une lutte contre Dieu pour Dieu. L'existence de Dieu n'est pas mise en doute. Et précisément parce qu'elle ne l'est pas, cette lutte s'intensifie. Elle prendrait fin si la foi s'éteignait.

Ce Dieu, avec son exigence absolue de vérité ne veut pas être conçu à travers un voile d'illusions. Il rejette les théologiens qui prétendent consoler et chapitrer Job avec des sophismes suspects. Il réclame un savoir dont le contenu semble sans cesse l'inculper. De là le risque du savoir, l'exigence d'un savoir inconditionnel et d'autre part la crainte qui l'accompagne. Il y a là une ambivalence, comme si l'on entendait en même temps prononcer : « Dieu veut une recherche illimitée ; chercher la vérité, c'est le servir, » et :

« La recherche est un attentat contre Dieu, il ne faut pas que l'homme veuille soulever tous les voiles. »

Cette lutte ne fait qu'un avec le combat du chercheur contre ce qui lui appartient en propre, ce qu'il aime et souhaite le plus, contre ses idéaux et ses principes ; tout cela doit être passé au crible, éprouvé à nouveau, ou bien transformé. De même que la foi en Dieu n'est pas véritable si elle ne supporte pas les questions que posent les faits, de même que la quête de Dieu par l'homme peut n'être que le fardeau des illusions démasquées, et de même une authentique volonté de recherche se marque dans la lutte de l'homme contre son espoir et son attente.

L'épreuve suprême dans ce combat, c'est la lutte du chercheur contre ses propres thèses. La marque distinctive d'un vrai savant, c'est qu'il cherche des adversaires, et surtout ceux qui peuvent l'attaquer avec des arguments concrets et précis. Il y a là un engendrement qui ressemble à une autodestruction. Et si l'on évite ou refuse la discussion, si l'on n'exprime sa pensée que devant ceux qui sont du même avis, si elle se manifeste sous une forme agressive ou se dérobe dans des généralités mal définies, ce sont là les marques certaines d'une science dégénérée.

★

ABUS ET DEVOIRS DE LA SCIENCE MODERNE.

En ces trois derniers siècles seulement, une évolution s'est faite, lente tout d'abord et irrégulière, puis rapide et continue ; due à la collaboration des savants du monde entier, elle a fait de la science notre destin inévitable et notre dernière chance.

La science est aujourd'hui répandue, reconnue universellement ; chacun pense y participer plus ou moins. Il est pourtant bien rare de la trouver nette de toute contamination et d'une parfaite clarté morale et intellectuelle. Il y a d'une part l'amoncellement des résultats scientifiques, qu'il faut simplement enregistrer ; il y a de l'autre une multitude de spécialités sans contact avec la science comme telle ; il y a enfin l'énorme courant qui charrie pêle-mêle des éléments scientifiques et

d'autres qui ne le sont pas. Mais l'esprit de la vraie science, la curiosité universelle, la recherche pure et désintéressée ne forment, au travers de ce flot trouble, qu'un mince filet.

On ne peut acquérir la science sans y mettre le prix. La plupart des gens n'ont pas la moindre notion de ce qu'elle est. C'est une grave lacune de notre époque. La science n'appartient vraiment qu'au petit nombre. Elle donne à notre temps son caractère, et cependant, en ce qu'elle a d'essentiel, elle est encore impuissante à exercer une action spirituelle sur la foule à qui elle reste étrangère, quoique vulgarisée par les inventions techniques ou par des notions scolaires toutes faites érigées en dogmes.

Récemment, elle jouissait d'un prestige énorme. D'elle, on attendait tout : un savoir révélateur sur l'être et un remède à tous les maux. Un espoir absurde, comme celui-là, tient du fétichisme ; la déception qui l'attend conduit au mépris de la science. Une confiance obtuse dans ce que l'on croit connaître est superstitieuse, et la déception éprouvée fait dédaigner l'instruction : ni l'une, ni l'autre de ces attitudes n'a rien de commun avec l'esprit scientifique. Il est vrai que la science a marqué notre époque de son empreinte, mais sous un aspect qui n'est plus la science.

Cette erreur procède d'une confusion : dans la recherche, nous admettons que le monde est connaissable, car sans cette prémisse la recherche n'aurait aucun sens. Mais cette thèse peut signifier deux choses différentes : 1°, le caractère connaissable des objets qui sont dans le monde, et 2°, celui du monde dans sa totalité. La première seule est juste et l'on ne peut savoir jusqu'où ira encore notre connaissance de ce que contient le monde. La seconde est fausse ; ce qui le prouve, ce sont les difficultés irréductibles qui — sans limiter il est vrai la recherche objective — montrent néanmoins les bornes du savoir ; celle-ci en particulier : le monde, comme totalité unique et se suffisant, échappe à notre connaissance ; on peut même dire qu'il n'existe pas en tant qu'objet d'expérience et de pensée non contradictoire. On aperçoit clairement ces limites quand on voit échouer la thèse en question dans la recherche concrète. Mais il n'est pas du tout facile de mettre le doigt sur l'erreur. Celle-ci, dans la science moderne, est considérée comme

la part de la philosophie et admise sous cette forme depuis Descartes. C'est donc un devoir urgent de l'heure actuelle que de saisir exactement le sens et les limites de la science.

Cette conception erronée eut encore une autre conséquence fâcheuse : on tint le monde pour d'ores et déjà connu dans son principe et sa totalité. Il en résulta l'opinion courante selon laquelle, avec un peu de bonne volonté, on pourrait l'aménager au mieux, grâce au savoir acquis ; on pensait ainsi assurer à l'humanité un bonheur et une prospérité durables. Un phénomène nouveau apparut dans l'histoire au cours du dernier siècle. On ne se contentait pas de croire que la science serait un secours dans toutes les situations imprévues qui peuvent se présenter ; on allait jusqu'à penser que, grâce à une connaissance totale du monde (supposée acquise aux savants qui passaient pour omniscients), l'intelligence saurait à elle seule organiser cet ordre universel.

C'était là une superstition typiquement moderne, qui attendait de la science ce qu'elle ne peut donner. C'était prendre pour un savoir définitif des vues soi-disant scientifiques de toutes choses. C'était accepter, sans critique aucune des résultats dont on ignorait par quelle voie et quelles méthodes ils avaient été obtenus, ou jusqu'à quel degré ils étaient valables. C'était croire que toute vérité et toute réalité sont saisissables pour notre entendement. C'était placer une confiance sans réserves dans la science et se soumettre à son autorité, exercée par les hommes de l'art.

Par un naturel retour des choses, la superstition déçue fit rejeter la science et l'on invoqua à sa place le sentiment, l'instinct, les impulsions inconscientes. Tout le mal venait, pensait-on, du développement scientifique. Cette déception était inévitable puisque l'on avait voulu l'impossible. Les arrangements rigoureux, les plans les plus magnifiques échouent, des catastrophes sociales surviennent, dont l'excès paraît d'autant plus intolérable que l'on avait attendu un progrès définitif. La science ne peut pas tout. Il est significatif de voir la médecine, malgré un pouvoir infiniment accru, obligée de renoncer à guérir toutes les maladies, incapable de barrer le chemin à la mort. Une fois de plus, l'homme se heurte à ses limites.

Ce qui nous importe avant tout, dans ces conditions, c'est

de posséder cette science véritable qui saisit le connaissable aussi clairement qu'elle est bien résolue à voir ses propres limites. On évitera ainsi les deux écueils de la superstition scientifique et du mépris de la science. Le sort futur de l'humanité dépend très positivement de la solution donnée à ce problème : réussira-t-on, dans les temps à venir, à préserver la science, à l'approfondir, à la réaliser dans des esprits de plus en plus nombreux?

C'est là une préoccupation qu'il ne faut pas traiter à la légère. Car une science authentique et large ne pourra exister si l'âme moderne ne retrouve sa profondeur et son axe historique. La science repose sur des bases fragiles et qui ne sont pas garanties par une durée prolongée à travers des générations. Elle se compose d'éléments si confus, si entremêlés que le défaut d'un seul risque de la paralyser et de l'épuiser tout entière. Il s'ensuit que, depuis qu'elle existe dans notre monde moderne, elle fut rarement représentée par un vrai ensemble de qualités scientifiques et qu'elle l'est peut-être de moins en moins. Le bruit que firent ses résultats tangibles dans la formation matérielle de la société actuelle, l'effet qu'ils eurent en suscitant partout cette conception du monde que l'on a qualifiée de « philosophie éclairée » ne doivent pas nous tromper : la science, qui semble la chose du monde la plus courante, est en réalité la plus ignorée. L'homme d'aujourd'hui, le plus souvent, ne se doute même pas de ce qu'elle est, n'a jamais éprouvé ce qui attire vers elle. Même les savants qui poursuivent leurs découvertes dans un domaine particulier — continuant le mouvement déclenché par d'autres forces —, ignorent souvent ce qu'est la science et le laissent voir aussitôt sortis de ce cercle étroit où ils sont encore des maîtres. Des philosophes en parlent comme s'ils la connaissaient et ne font que la montrer comme une fausse conception du monde, passagèrement apparue dans nos annales. Et même des hommes de la taille de Hegel n'en savent pas bien long là-dessus.

KARL JASPERS.

(Traduit de l'allemand par Hélène Naef avec la collaboration de Wolfgang Achterberg.)

(A suivre.)

JE TROUVAI MA VOIE

I

Au lycée, puis à l'université, si l'on me tenait pour un sujet brillant, cela n'était dû qu'à mon intelligence exceptionnelle ; car tout ce qui était étude m'ennuyait irrépressiblement et je ne collectionnai les honneurs que faute de trouver à moins médiocrement passer le temps. La seule activité à quoi je prenais quelque plaisir avait pour cadre le groupe d'Art dramatique ; j'étais, de loin, le plus doué parmi ses adhérents.

Mon instruction terminée, je cherchai quelque chose à faire. J'occupai cinq années à chercher ma voie, m'essayant aux différents emplois qui, estimais-je, étaient susceptibles de rendre mon existence agréable.

Ces cinq années s'étant écoulées, je décidai de faire le point. J'achetai un tonneau de Santenoy, un kilo et demi de tabac, et je me retirai, seul, dans une petite chambre que j'avais louée pour l'occasion.

Je me remémorai les expériences vécues jusqu'à ce jour. L'art, d'abord, m'avait tenté, mais il ne m'avait guère fallu longtemps pour découvrir que je n'avais pas de talent pour la peinture, et, bien que ma poésie eût eu un certain retentissement, je m'en trouvai vite écœuré ; quant au théâtre, les quelques mois que je passai dans une troupe professionnelle eurent tôt fait de me convaincre de l'insipidité de la chose qui consiste à répéter cent fois devant un public imbécile la même imbécillité, de baisser les épaules et la tête sous des applaudissements mal placés et méprisables. Certes, j'ai-

mais jouer. Mais... Et puis j'essayai le journalisme ; je fis de la reliure et j'enseignai la culture physique. Rien de tout cela ne m'égaya. Je ne pouvais supporter de continuer la vie d'aucune de ces manières.

J'avais, fort heureusement, du vin et du tabac ; enfin je me déterminai. L'ennui consistait à n'être qu'une marionnette parmi les autres, préoccupées toutes à s'agiter avec le plus grand bruit possible, à s'agripper aux planches. Une chose au plus haut degré attrayante ne serait-elle pas d'assister au guignol? Encore que d'être dans l'assistance, en simple spectateur, risquait de n'être pas suffisamment divertissant. Mais observer, et ce faisant amasser des matériaux, puis faire des pièces, de vraies pièces, point à destination d'un public, certes ; exclusivement pour moi. Eh ! oui, là était une idée merveilleuse, hilarante. Je me mis aussitôt au travail.

II

Le petit homme chauve et gras aux lunettes épaisses, une chaîne d'or au gilet et un cigare entre les doigts, assis les jambes croisées dans le bureau aux murs tapissés de soie de Rudolf Scheuermann, président de la Scheuermann Heinz Gesellschaft, était moi. Le chirurgien avait fait un travail soigné ; les documents que je portais étaient d'une fabrication irréprochable et j'étais là à discuter les dernières clauses d'un contrat avec la grande firme de produits chimiques de Stettin.

« Il est entendu, M. Abaderian, prononça l'industriel allemand, que dorénavant votre groupe limitera strictement sa production aux dérivés du carbone. » J'approuvai de la tête et murmurai : « Auriez-vous l'obligeance, Herr Scheuermann, de me prêter un instant votre plume? Dans ma distraction, j'ai laissé la mienne à mon hôtel. » Ayant signé mon nom (je prenais un plaisir très grand à mon nom) puis apposé la date du 13 septembre 1932 sur la dernière page du contrat, je pris le chèque, saluai et sortis.

Au début de janvier, lorsque je commençai ma carrière d'homme d'affaires, j'avais 200 dollars en poche. Il fallait que

j'en eusse fait 2 millions avant la fin de l'année, après quoi, *rideau!*...

Le 28 décembre j'exigeai qu'on allumât un feu dans la cheminée de ma chambre au Carlton ; avec un sourire candide et d'un geste délicat je jetai dans les flammes, en plus des 20 liasses de billets de 10 000, le passeport et tous les papiers d'identité de M. Abaderian.

M. Abaderian avait la réputation, à la Bourse comme dans les milieux financiers, d'un spéculateur hardi et averti ; il fallait, avec lui, jouer serré. Sa disparition aussi brusque que mystérieuse eut pour effet une panique financière qui fit éclater un scandale politique dont la conséquence immédiate fut un accroissement sensible de la tension diplomatique entre les pays de l'Amérique du Sud et le bloc sterling. Je n'étais pas mécontent.

III

« Le fait est, Father Greeley, » disait-elle sanglotante, les mains dans les mains du prêtre dont le visage pâle et lumineux, émacié, était secoué d'un léger tremblement, « que j'avais pleine conscience de ce que je faisais. Tout est entièrement de ma faute. Le pauvre garçon n'y est pour rien. C'est moi qui ai insisté. Voyez-vous, Father Greeley, il avait une manière de parler, de sourire, de jouer avec mes doigts... J'ai perdu la tête dès la première fois que je l'ai vu. Son regard me poursuivait quand je rentrais chez moi, à la maison, partout, tout le temps, jusqu'à ce que je ne sente plus que de l'horreur pour mon mari, pour ma petite fille. Et alors... Alors... Je ne peux pas, non, je ne peux pas... »

« Voyons, voyons, Mrs Corkin, est-il besoin de vous mettre dans cet état? Racontez. Il faut que jaillisse ce que vous avez si longtemps renfermé dans les replis de votre cœur. La compassion divine n'est pas un vain mot, Mrs Corkin. » Je parlai d'une voix si profondément pénétrante qu'elle s'arrêta de sangloter et poursuivit :

« Je l'ai harassé, Father Greeley, pendant si longtemps, si

longtemps, qu'à la fin... Oui, nous sommes partis. Ensuite, vous savez. Quand nous avons appris que ma fillette était morte, il a cru que c'était de sa faute à lui, il s'est pendu. Je pensais que j'en ferais de même, moi aussi, tout de suite. J'étais si malheureuse. Mais je n'ai pas pu. J'ai eu peur. Je me suis dit que peut-être je pourrais d'abord vous voir. J'avais tellement entendu parler de vous. »

« Dites-moi. Avez-vous jamais eu des remords, après vous être enfuie avec lui? »

« Oui, Father Greeley. Mais j'essayais de les étouffer. Je voulais jouir de mon bonheur. Mais c'était impossible. »

« Eh ! bien, que Dieu soit loué, Mrs Corkin, il y a beaucoup d'espoir, dis-je avec chaleur. Avez-vous essayé de prier, ces temps-ci? »

« Oui, Father Greeley. J'ai dit toutes les prières que je connaissais. Mais c'étaient mes lèvres qui priaient. Pas mon cœur. »

« Je vous montrerai le chemin, Mrs Corkin. Trouvez un endroit paisible où habiter. Faites-vous une vie normale. Chaque fois que votre âme sera en proie à la détresse, priez. Pas les prières que vous avez apprises. Videz, simplement, votre cœur dans celui de Notre-Seigneur. Jamais on ne s'adresse à lui en vain. En attendant je parlerai à votre mari. Quand vous serez de nouveau en paix avec vous-même, et quand votre mari vous aura pardonné, vous repartirez ensemble, tous les deux, sur une voie neuve. Non, ne dites rien maintenant. Faites ce que je vous dis. Que le Seigneur vous accompagne, Mrs Corkin. Au revoir. »

Cela faisait dix mois et deux semaines que j'exerçais mon ministère à Roambrooke, petite bourgade qui semblait perdue dans les pins, au cœur de la Nouvelle-Angleterre. J'avais prêché avec une ardeur telle, j'avais déployé une activité spirituelle si intense que la petite ville, où depuis des siècles chaque famille s'adonnait placidement à la haine, à l'envie et au mépris de chaque autre famille, s'était transformée, au cours de l'année 1933, en une communauté vertueuse, joyeuse, industrieuse. Ma renommée s'était répandue dans la région des Berkhills et au-delà. D'aucuns faisaient des nuits de train dans l'espoir de trouver auprès de moi, les uns la consolation,

les autres la lumière. J'avais converti huit libres-penseurs. Mais à présent le temps se faisait court. D'après les indications d'Aristote, une bonne pièce est celle qui sait se limiter. Je m'accordais un an par acte ; pas un jour de plus. Et lorsqu'à Noël la ville se rassembla au temple pour célébrer la venue au monde du Sauveur, elle attendit en vain. Son pasteur avait disparu. J'applaudis de tout mon cœur.

IV

« Mon ami, que vous êtes sot, oh ! trouvez quelqu'un pour nous présenter au vicomte, vous entendez, je l'exige, » glissa la très jeune baronne d'Ellevincourt à l'oreille de son mari qui, dans la transparence d'un monocle monté de perles, suivait d'un œil morose les évolutions à travers les salons de l'hôtel de Turé d'un homme d'une beauté singulière autour de qui la fête donnée par la duchesse de Turé-Villard paraissait se concentrer. « Pourquoi ne demanderiez-vous pas à la vieille Émilie? Eh bien ! ne bougerez-vous pas? »

Très vite après le retour des Indes, en janvier 1934, du vicomte de Vignères, il n'était plus question de recevoir sans qu'il fût parmi les invités. On se l'arrachait. L'empire qu'il exerçait faubourg Saint-Germain tenait, peut-être, aux vingt ans qu'il avait passés parmi les yogis et les cobras — mais il n'en parlait jamais — à son nom, l'un des plus anciens de France, à l'éclat de sa conversation — dans sa bouche les paroles les plus graves se confondaient avec les plus exquises bagatelles — à son sourire, qui enchantait la plupart des femmes, et quelques hommes. Tout en lui, et la superbe du maintien et la nonchalance imperturbable du regard, portait la marque du gentilhomme — autrement dit, moi — dont l'absence incompréhensible au bal donné le soir du 21 décembre 1934 par le prince de Rostock éveilla les plus vives inquiétudes. Lorsque trois jours plus tard un corps horriblement mutilé, défiguré, fut découvert dans le cabinet de toilette d'un petit restaurant à la mode, et une fois qu'on eût constaté que le cadavre en question portait les vêtements

que le vicomte avait sur lui la dernière fois qu'on l'avait vu vivant, il en fut habilement déduit par la police que de Vignères avait été assassiné.

V

Le 2 janvier, au terme de l'enquête menée avec brio par le commissaire Ibanez et pour laquelle une semaine durant le pays tout entier se passionna, la police arrêta un homme au faciès bouffi, qui avait servi le vicomte en qualité de chauffeur. Il s'appelait Brussan (je prenais plus de plaisir encore à ce nom qu'à aucun autre.) Après quatorze heures d'interrogatoire, Brussan avoua être l'auteur du crime.

Je m'étais rendu compte qu'il y avait un rôle que je n'avais pas encore tenu, et c'était le plus riche peut-être en effets de toute sorte, le plus fascinant : être celui qui, tout espoir étant exclu, attend la mort. Il avait été simple de déterrer un corps fraîchement planté dans un cimetière de banlieue, de l'affubler des effets du « vicomte », et de le lacérer. Je fus dûment reconnu coupable, condamné, et passai deux semaines inoubliables dans ma cellule. L'avant-dernier jour, je me décernai, non sans quelque solennité, la médaille du Mérite professionnel, section Art dramatique. Enfin, la guillotine me coupa la tête.

Et maintenant je suis en état de vous dire qu'il n'y a rien à espérer de l'autre côté : pas même l'enfer, pas même le vide. Rien simplement, rien...

MICHEL VINAVER.

ÉLOGE DU CONSENTEMENT

A Jean Pouillon.

UNE MORALE OPTIMISTE

Toute recherche morale bute, au départ, sur une évidence : le travail. Il est difficile à quiconque s'interroge sur le sens de sa vie et par là-même sur le sens de *la* vie (les deux questions étant inséparables) de ne pas se sentir prisonnier d'un cercle vicieux : on travaille « pour vivre » ; mais on ne « vit » jamais, car on ne fait que travailler. Une activité qui devrait avoir pour but unique de conserver ce bien le plus précieux : la vie, de permettre à chacun d'en jouir, finit par remplacer la vie même et par tenir lieu de jouissance. Au point qu'il n'est pas rare de voir des hommes parvenus au terme de leur carrière se juger frustrés quand ils doivent renoncer au travail, pour lequel ils ont tout sacrifié. Les moments de repos sont des moments de détente ou de distraction dénués de valeur. Ils tirent leur importance relative des heures fébriles qui les encadrent.

Que signifie donc le travail? Justifie-t-il notre existence? Il apparaît immédiatement que le travail a un caractère formateur. Nous croyons parfois n'engager que la part la plus superficielle de nous-mêmes dans cette activité extérieure. Mais en réalité le travail est la substance de notre vie. L'histoire de nos activités, les péripéties qui la jalonnent sont notre histoire et nos péripéties : nous devenons ce que nous faisons. Comme dit Hegel : « L'être vrai de l'homme est son action. »

De là à fonder une morale sur le travail, la conséquence est logique. Nous rappelant la célèbre parabole du maître et de l'esclave, nous dirons que c'est par le travail que l'homme

acquiert le contrôle du monde et de soi-même. Livré d'abord à une nature hostile, il la façonne, la conquiert, — et, du même coup, se façonne, se conquiert lui-même, devient une *conscience.* En humanisant la nature, il s'humanise. Cette tâche, l'individu ne saurait l'accomplir seul. Elle est la tâche de l'homme et l'œuvre des générations. La morale du travail tend, par là, à dépasser le conflit des consciences : travailler, c'est en effet réaliser en moi ce qui, dans l'homme, est universellement valable. Ce n'est pas me séparer des autres hommes pour éprouver mon originalité. C'est au contraire affirmer ma solidarité avec eux : nous travaillons ensemble dans l'histoire ; nous façonnons ensemble l'histoire. « Toute la prétendue histoire du monde n'est rien d'autre que la production de l'homme par le travail humain », écrit Marx. C'est parce que le travail répond à notre vocation profonde, qu'il est la raison d'être de l'homme, sa justification et son avenir, — et non pas une activité exercée à des fins égoïstes —, que nous pouvons accepter la mort.

Dans la morale du travail, la mort compte à la fois pour peu et pour beaucoup. Pour beaucoup : il est nécessaire que l'homme soit mortel, afin que son travail comporte un risque et l'engage véritablement. S'il était immortel, il n'échouerait jamais, ses actes n'auraient pas de poids. Il est nécessaire aussi que l'homme redoute la mort, comme il redoute les forces hostiles de la nature, car c'est en triomphant de sa peur qu'il affirme sa liberté. La mort marque ainsi l'effacement du particulier devant l'universel. — Pour peu : la mort de chaque homme est sans importance. La génération qui nous suivra reprendra le travail là où nous l'aurons laissé. En définitive, c'est non pas pour nous que nous travaillons, mais pour l'Homme, celui qui viendra à la fin de l'Histoire (1).

La morale du travail est donc résolument optimiste. Elle conçoit le travail comme une joie et un accomplissement, —

(1) On observe que poussée jusqu'à ses conséquences extrêmes, cette théorie implique, à la fin de l'Histoire, la récompense de l'immortalité. Et s'il n'y a pas de fin de l'Histoire, tout le système s'écroule. Aussi, dans *l'Homme et la Mort dans l'Histoire*, Edgar Morin tente-t-il de démontrer la possibilité d'un recul indéfini de la mort, et d'une sorte d' « amortalité » cosmique. Il reconnaît néanmoins le caractère fatal de la mort.

non comme une obligation pénible. Elle admet que l'histoire a un sens, propose pour tâche à l'homme de révéler celui-ci et relègue au rang des superstitions ou des chimères l'idée qu'il pourrait y avoir, non pas accord, mais opposition profonde entre l'homme et le monde, entre l'homme et sa propre histoire. La morale du travail annihile souffrances et conflits en les obligeant à contribuer à l'œuvre d'édification de l'homme. C'est ce qu'elle nomme le dépassement. Ainsi la lutte des classes est nécessaire : mais elle prépare une réconciliation.

D'autre part, la morale du travail est une morale de la puissance. Elle n'imagine pas pour l'activité de l'homme d'autre fin que d'aller toujours plus avant dans la domination de l'univers et de lui-même. Elle se fonde sur le principe selon lequel notre être est à la mesure de notre pouvoir effectif. Nous devons utiliser toutes nos ressources, nous devons nous développer totalement, car c'est dans notre œuvre seule que nous nous affirmons. L'homme n'a de réalité que pour autant qu'il peut dire : « Voici ce que j'ai fait. Ceci est ma contribution à la tâche commune. » Il est, en définitive, un *conquérant*.

MORT ET NÉGATION

Dans le travail, nous devrions trouver une pleine satisfaction. D'où vient donc qu'il nous laisse si souvent le sentiment de tourner en rond, occupés à des activités stériles et privés des satisfactions véritables? « Rien ne sert d'être vivant s'il faut qu'on travaille », écrit André Breton dans *Nadja*. Ces paroles sacrilèges ne sont pas dictées par notre paresse. Elles ne sauraient s'expliquer non plus par le désordre d'une société où le travail a perdu sa signification humaine. En vérité, ce ne sont pas des conditions de travail meilleures que nous désirons : c'est le travail lui-même qui, à certains moments, révèle à nos yeux sa dérisoire inutilité, au point que, retournant contre lui le raisonnement qui était précédemment utilisé pour démontrer la supériorité de l'esclave sur le maître, nous en venons à nous demander si travailler n'est pas fuir, si le véritable but de notre travail n'est pas de nous aider à

oublier notre condition, de nous la dissimuler. Quel est en effet le trait le plus caractéristique de celle-ci? C'est le fait que l'homme est mortel, ou mieux — car les animaux meurent aussi, mais ne le savent pas — que l'homme est un être qui sait qu'il va mourir. Et de toutes les questions que nous nous posons, il n'en est sans doute pas de plus angoissante que celle-ci : « Pourquoi mourons-nous? »

A cette question, nous l'avons vu, la morale du travail répond en disant : « Tu dois mourir pour que ton œuvre ait un sens. Mais ta mort est sans importance, parce que ton œuvre compte plus que toi. » Elle suppose par là que nous puissions prendre de la mort une vue totale, nous élever au-dessus d'elle, la nier en bloc, comme dans le travail nous nions le donné qui nous est fourni par la nature pour en faire une œuvre humaine, à notre mesure. La morale du travail, optimiste sur ce point comme sur tous les autres, admet que la mort est humaine, puisque l'homme est mortel, et qu'elle est à la mesure de l'homme, puisque l'homme façonne tout à sa mesure.

Cette affirmation repose sur une analogie trompeuse. « C'est la vie qui porte la mort et se maintient dans la mort même qui est la vie de l'esprit », écrit Hegel. Mais qu'est-ce que « porter la mort » et « se maintenir dans la mort »? On ne peut assimiler l'attitude par laquelle nous prenons conscience de notre situation d'êtres mortels à celle par laquelle nous nions la nature afin de la transformer. L'acte négateur, dans le travail, est immédiatement suivi par un acte créateur. C'est dans le même mouvement que le sculpteur détruit le bloc de marbre et en fait surgir la statue. Le travail est, en somme, une négation dont nous voyons immédiatement le résultat. Pensant à notre mort, nous ne nions le donné — c'est-à-dire nous-mêmes — qu'en imagination. Nous ne le dépassons pas réellement. Chacun a ressenti de quel faible secours était la mort des autres pour nous représenter celle qui *nous* attend, qui *nous* concerne. Le seul moyen de nous approprier la mort, comme l'esclave s'approprie la matière première de son travail, serait de la provoquer. Mais l'homme qui se suicide ne supprime pas seulement l'objet nié. Il supprime aussi le négateur. Le suicide est l'acte négatif pur,

sans contrepartie, où tout est détruit et où rien n'est dépassé.

Il nous faut donc admettre que la mort, *notre* mort nous échappe. Qu'elle constitue, entre toutes nos possibilités, la seule qui soit radicalement insaisissable. Notre mort ne nous appartient pas. Nous ne pouvons la « dépasser ». Elle est toujours prématurée : le travail engendre le travail, et il est vain d'imaginer qu'un jour surviendra où notre tâche étant achevée, nous serons prêts à passer la main. D'autre part, si familière que soit pour les hommes la pensée de la mort, combien peu échappent à l'illusion qui fait dire : « Je mourrai, oui, mais pas tout de suite, plus tard »? La mort, qui vient toujours trop tôt, nous l'imaginons toujours pour demain.

Notre mort est aussi toujours accidentelle. Renoncer au suicide, c'est renoncer à la seule chance qui nous soit offerte d'avoir une mort à nous. La mort frappe quand elle veut, avec les armes qu'elle veut. Le héros meurt d'une grippe, le paysan qui n'avait jamais quitté son village est tué à la guerre. Nous ne disposons d'aucune assurance contre cet ennemi invisible.

Rien ne justifie donc que nous considérions comme dénué d'importance un événement qui nous laisse ainsi démunis. Et si la mort est ce qui donne un sens à notre œuvre, en nous obligeant à un choix qu'elle sanctionne, — elle est aussi ce qui détruit le sens de toute œuvre, puisqu'elle peut à chaque instant interrompre notre travail. La mort met en échec une interprétation de l'histoire qui suppose son dépassement. Elle nous enferme dans les limites d'une vie sur laquelle plane une menace permanente. « Après moi le déluge. » Ce qui arrivera *après* ne saurait m'intéresser, pour la simple raison qu'il n'y a pas d'après, que nous ne pouvons ni concevoir ni réaliser l'après. Seule peut intervenir ici une morale du sacrifice qui, pour être dans la logique du système, n'en constitue pas moins un « saut » injustifiable.

A ce stade de la réflexion, la condition humaine nous apparaît comme caractérisée essentiellement par son *ambiguité*. Nous ne pouvons pas échapper au travail et à ses conséquences formatrices, c'est-à-dire à l'histoire. Nous sommes dans le monde, dans l'histoire. Nous avons un devenir. En aucun cas, il ne nous est loisible d'être des témoins de la vie.

L' « étranger » de Camus n'est qu'une fiction romanesque.

Mais nous ne pouvons pas davantage nous satisfaire de ce travail, car la menace qui pèse sur lui d'une négation radicale, insurmontable, d'un échec définitif, indépendant de notre volonté, frappe chacun de nos actes de caducité et rend, en quelque sorte, secondaire leur caractère formateur : à quoi bon devenir des hommes puisque notre histoire débouche dans le vide?

L'IMPOSSIBLE

La morale que nous recherchons ne pourra pas ne pas tenir compte de cette ambiguïté. Essaierait-elle de la surmonter par une conciliation de ces deux attitudes contradictoires, elle n'aboutirait qu'à une synthèse purement verbale. Elle devra donc poser une exigence dont elle mesurera immédiatement l'impossibilité. L'échec de la morale fait partie de celle-ci au même titre que les commandements qu'elle énonce.

A la réflexion, ceci n'a rien de surprenant. Nous confondons souvent la morale avec ce qu'il serait plus juste d'appeler une hygiène du comportement. Se limitant au possible, cette hygiène, fruit d'une expérience séculaire, nous enseigne comment nous devons nous conduire dans la cité des hommes si nous voulons nous entendre avec nos compagnons et être respecté par eux. Mais en apprenant que chaque homme, individuellement, est condamné à mourir, nous découvrons que tout n'est pas possible ; que l'univers du possible comporte une brèche ; que nous ne pourrons pas, quoi que nous fassions, si honnêtes et si justes que nous soyons, aller jusqu'au bout de notre tâche. La mort nous révèle, en somme, que nous n'avons pas seulement à vivre avec le possible, mais que nous avons aussi à affronter, chacun pour soi, la *possibilité de notre propre impossibilité*. Elle rend l'impossible présent, et nous invite à nous mesurer à lui. Dès lors se glisse en nous, avec la méfiance du travail, le sentiment que nous sommes tenus de répondre à la question exorbitante qui nous est ainsi posée. Il ne s'agit pas là d'une obligation : rien au monde ne saurait nous obliger à tenter l'impossible. Il serait plus juste de parler d'un *appel*. La mort, lorsqu'elle

se dresse ainsi en face de nous, suscite par sa présence même une exigence. Dans le combat qui s'engage entre elle et nous, il nous faut utiliser ses armes, et c'est en cela que la morale est à la fois injustifiable et impossible. Nous n'opposerons pas à la mort une œuvre dont elle se rirait ; nous ne nous donnerons pas le ridicule d'invoquer des actions et les médiocres monuments que laisse « derrière lui » un homme quand il meurt. Nous invoquerons la mort elle-même. Nous prendrons son parti avant qu'elle nous saisisse et nous essaierons de regarder avec ses yeux notre vie d'homme et le monde dans lequel elle se développe. Exigence inhumaine, *impossible*, à laquelle, dès l'instant où nous avons surpris à nos côtés la présence de cette compagne invisible, il ne nous semble plus *possible* de nous soustraire (1).

MALHEUR ET FIDÉLITÉ

De cette vie selon l'impossible et selon la mort, le malheur présente une première image négative. « La vie humaine est impossible, écrit Simone Weil. Mais le malheur seul nous le fait sentir. » Le malheur est une ébauche de la mort, en ce sens qu'il nous procure une expérience de l'anéantissement. Un grand malheur nous arrache à ce que nous considérons comme notre bien le plus précieux, tout en nous faisant sentir — puisque, malheureux, c'est-à-dire détruit, anéanti, nous vivons toujours — l'impossibilité de cet arrachement. La contradiction que nous ne pouvons qu'imaginer en songeant à la mort est ici réellement éprouvée : nous sommes et nous ne sommes plus, tout est détruit et cependant tout est encore debout.

De là provient l'incontestable supériorité du malheur sur le bonheur. L'harmonieuse symétrie que le sens commun éta-

(1) La description de cette exigence et du consentement qu'elle implique ne constitue que la première étape de la recherche morale ici esquissée. Elle devra être suivie d'une réflexion sur le possible, qui montrera comment la morale du consentement peut s'articuler avec la morale du travail, par un compromis toujours fragile, — et d'une réflexion sur la « vraie vie », dont l'art et la beauté nous révèlent à la fois l'absence et la nécessité.

blit entre ces deux états est illusoire. Le bonheur est un aboutissement : il suggère que la vie humaine peut, à un certain moment de son histoire, se fermer sur elle-même, échapper au devenir qui est souffrance, et par-là à la mort elle-même, s'ériger en totalité intemporelle. Il ne nous révèle donc rien sur nous-mêmes. Bien plutôt, il nous aveugle. Être heureux, c'est souffler, sur une route pénible, en croyant le but atteint, alors que le chemin à parcourir est encore long, et qu'au bout de ce chemin, aucun but ne se présente. Le bonheur est opaque. Le malheur, au contraire, nous rend pour ainsi dire transparent à nous-mêmes, en nous faisant apercevoir cet impossible qui corrompt nos projets les plus raisonnables, les mieux étudiés. Le malheur nous force à ouvrir les yeux sur notre condition, à y découvrir, dès l'origine, l'impossibilité de vivre puisque mourir est possible, — et il n'y a en vérité qu'un malheur, dont toutes les catastrophes qui peuvent survenir au cours de notre existence ne sont que la répétition : c'est d'être au monde.

Cela ne doit pas nous pousser à je ne sais quel romantique désespoir. Mais tant que nous n'avons pas compris que naître c'était déjà mourir, que vivre c'est encore mourir, que notre propre destruction est inscrite dans notre être et que nous en sommes les agents, tant que nous conservons l'illusion que nous pourrons atteindre un jour à la plénitude, acquérir la tranquillité majestueuse des objets, c'est alors que nous sommes la proie du malheur, et du plus banal des malheurs : l'insatisfaction, comme nous sommes la proie de la mort en poursuivant, tel Sisyphe, l'édification d'une œuvre inutile.

Que le malheur soit notre condition première, on peut en voir une confirmation dans le fait que, sous des formes diverses, le culte du malheur soit si répandu parmi les hommes. Un grand nombre d'écrivains ont puisé dans l'amour du malheur leur inspiration. Il serait intéressant d'étudier sous cet angle l'œuvre de Proust, par exemple, qui écrit dans le *Temps retrouvé* : « Quant au bonheur, il n'a presque qu'une seule utilité : rendre le malheur possible. Il faut que dans le bonheur nous formions des liens bien doux et bien forts de confiance et d'attachement pour que leur rupture nous cause le déchirement si précieux qui s'appelle le malheur. » Dans le

roman populaire ou le film, l'*happy end* n'est qu'un alibi : elle sert à masquer ce goût du malheur qui arrache aux cœurs sensibles des larmes voluptueuses. D'un point de vue purement moral — nous nous demanderons plus tard s'il y a lieu d'adopter un autre point de vue — on ne peut que condamner cette glorification du malheur, car elle aboutit à fausser le sens de celui-ci et à en escamoter la leçon. Le malheur, en effet, ne saurait être un état dans lequel on s'installe et se complaît. Il ne saurait être une conquête, une richesse, voire un mérite. Il est, comme dit Proust, un déchirement. Un culte romantique du malheur qui nous le ferait aimer comme on aime le bonheur, qui exalterait nos capacités d'attendrissement, de pitié et de vanité vis-à-vis de nous-mêmes, irait à l'encontre du sens véritable de cet événement, — exactement comme va à l'encontre du sens véritable de la religion, la conception d'un Dieu paternel, consolateur des affligés. Le malheur ne peut pas être aimé. Il doit être craint. Il doit nous empêcher de dormir. Mais cette crainte, en un autre sens, doit aussi être une forme d'amour, plus élevée, plus lucide, et le commencement de la véritable sagesse, qui est active et non résignée.

Puisque la mort est, non pas seulement ce qui fonde l'histoire, mais aussi et surtout — dans le même moment — ce qui la nie, regarder notre vie avec les yeux de la mort, ce sera prendre position contre l'histoire. Résolus à répondre à une question radicale par une affirmation radicale, bravant l'incertitude du temps, méprisant les découvertes et les plaisirs de l'expérience, nous dirons : « Celui que je suis aujourd'hui, je décide de l'être de toute éternité. » Nous répondrons à la mort par la *fidélité*.

La fidélité peut se définir négativement comme le contraire de la révolte. Elle est, d'abord, acceptation. Mais une certaine révolte, qui surmonte son objet, qui se veut pure et continue, une insoumission permanente finit par se confondre avec cette acceptation active.

On ne fait pas sa part à la fidélité : elle est ou elle n'est pas, comme la foi, sa proche parente. On n'est pas fidèle un jour, ou une semaine, ou dix ans : on est fidèle toujours, on est fidèle *jusqu'à la mort*. C'est pourquoi le sens commun,

qui ne s'intéresse qu'à l'expérience, sourit de la fidélité et y voit une sorte de comédie. Être fidèle, il est vrai, c'est jouer la comédie : c'est faire comme si la mort n'existait pas, ou mieux, c'est se placer d'emblée dans les conditions de la mort. A la source de la fidélité, il y a un « Quoi qui puisse arriver » et, dit l'expérience, « on ne sait jamais ce qui peut arriver. » Mais c'est précisément cette ignorance qui fait la valeur de l'engagement ainsi souscrit, qui lui permet d'être total, — contrairement à l'expérience qui est toujours partielle, — qui l'articule sur l'impossible, alors qu'il n'y a d'expérience que du possible.

Je jurerai donc d'être fidèle. A quoi? Ici surgit une difficulté. Il est d'innombrables formes de fidélité. On peut être fidèle à une femme, à un ami, à une idée, à un parti, à une œuvre, à un lieu, à un objet, à un souvenir. Toutes ces fidélités ont en commun de requérir une attention éternelle à leur objet. Elles se veulent impérissables et s'opposent par-là aux attachements passagers. Mais dans la mesure où elles ont un objet — et il semble qu'on ne puisse concevoir une fidélité qui ne soit fidélité *à quelque chose* — même si cet objet n'est pas matériel, s'il n'est pas un bien, elles impliquent un choix et une limitation. Or choisir, se limiter, n'est-ce pas, par un biais, retomber dans l'histoire, se soumettre à la loi de la mort? N'est-ce pas renoncer à l'impossible pour choisir, de nouveau, certain possible, auquel on décidera seulement de prêter une attention impossible? Toute fidélité nous lie à son objet. Cela est vrai, en particulier, de la fidélité la plus commune et la plus honorée, celle qui s'adresse à un être humain, femme ou ami. Sans doute la fidélité vise-t-elle alors, non pas l'individu, mais cela même qui en lui comme en nous échappe à l'histoire, à cette exigence impossible qui est la seule réponse que nous puissions donner à la mort, — en un mot à la fidélité elle-même. Mais une telle attitude n'est-elle pas à la limite, inconciliable avec le choix d'un objet? De deux choses l'une : ou la fidélité est parfaitement pure, et elle ne se limite plus, l'objet disparaît, ou, voulant s'appliquer à quelque chose et n'être pas, en quelque sorte, fidélité dans le vide, elle se choisit un objet et se corrompt au contact de celui-ci. Ainsi la fidélité conjugale est-elle un comporte-

ment historique, susceptible de développements historiques imprévisibles, dans la mesure où elle s'adresse à un être particulier qui lui-même vit dans l'histoire. Par là, elle est conduite à s'adapter, à s'altérer et finit par se renier.

Si nous voulons rester fidèles à la fidélité elle-même, nous devrons donc la dépasser et substituer à une notion équivoque, celle, plus pure, de ***disponibilité*** ou de ***consentement***.

LE CONSENTEMENT

Il y a deux formes d'amour : un amour conquérant qui cherche à s'approprier l'objet aimé, — un amour désintéressé qui s'efface devant lui. Cette distinction élémentaire nous permettra de définir le consentement.

L'amour possessif, c'est l'amour que porte le narrateur de *A la recherche du temps perdu* à Albertine, sa « prisonnière ». Un tel amour relève par définition de la catégorie de l'*avoir*. « On n'est que par ce qu'on possède, on ne possède que ce qui vous est réellement présent », écrit Proust. Mais qu'est-ce que posséder? Cette question est essentielle si l'on songe qu'à toute heure de notre vie, et non plus seulement quand nous aimons, le moteur principal — quoique souvent inconscient — de nos actes est le désir de possession. Elle nous renvoie à notre critique du travail. Car le but véritable du travail est, en définitive, la *propriété*. L'histoire idéale s'achèvera le jour où tout homme possédera tout l'univers. L'homme ne travaille pas pour le plaisir de travailler. Il travaille pour humaniser, c'est-à-dire pour s'approprier une nature à l'origine hostile, et Hegel observe justement, dans ses réflexions sur le droit, que la propriété est ce qui permet à l'homme de se réaliser. Par la possession des choses, je deviens « objectif pour moi-même » et « par suite, aussi, pour la première fois réel ». Si nous cherchons à posséder, c'est donc moins pour avoir tel ou tel objet que pour nous affirmer dans et par cet avoir. L'être qui ne possède pas n'est pas : tel est le dogme. A l'origine de l'histoire se révèle un manque : l'être humain a besoin de l'histoire pour se réaliser, pour devenir complètement ce qu'il n'est qu'en puissance. Mais la possession d'une

chose nous renvoie au désir d'une autre, le travail engendre le travail et la mort survient toujours avant que notre appétit de conquête (car c'est finalement de conquérir qu'il s'agit plutôt que de posséder) soit satisfait. Serons-nous plus heureux en tournant notre désir de possession vers un autre être? L'amant exemplaire dont Proust décrit le comportement le croit, ou feint de le croire. Son ambition déclarée est de posséder totalement Albertine. Or si la possession d'un bien matériel est déjà décevante, parce qu'elle engendre de nouveaux désirs, la volonté de posséder une personne le sera bien davantage encore : car on peut *avoir* un objet, on ne peut pas *avoir* une conscience vivante. Marcel aura beau enfermer Albertine chez lui, il ne possédera que sa chair, sa présence ; mais ses désirs secrets, ses pensées, son être véritable lui échapperont, et la constatation quotidienne de cet échec ne pourra que ranimer douloureusement son désir. Ainsi l'amour possessif culmine-t-il dans une jalousie totale, permanente, qui, paradoxalement, vient remplacer la possession totale à laquelle l'amant aspirait. Mais cette jalousie n'était-elle pas, en réalité, son véritable but? De même que le travailleur cherche moins à *avoir* qu'à *être*, dans son activité dominatrice, l'amant, par le biais de la possession de l'être aimé, cherche à se posséder lui-même, à s'affirmer. Il se sait pauvre, et veut devenir riche en s'appropriant la richesse qu'il prête aux autres. Illusion dont il reviendra bientôt en constatant que « plus le désir avance, plus la possession véritable s'éloigne. » La déception qui suit toute conquête et qui fait qu'à un bonheur jugé autrefois inestimable, on préfère, lorsqu'il paraît acquis, n'importe quelle autre forme de bonheur, quitte à le regretter le jour où on le perdra, révèle une vérité qui était déjà connue au départ, mais qui devait rester masquée : « On n'aime que ce en quoi on poursuit quelque chose d'inaccessible, on n'aime que ce qu'on ne possède pas. » La dialectique de l'avoir poussée jusqu'à son point extrême — l'expérience de la « prison » — témoigne ainsi, mais négativement, en quelque sorte par l'absurde, de la présence de l'impossible au cœur du possible. Si l'amant d'Albertine court après une possession qui toujours se dérobe et doit se dérober, c'est pour se prouver à lui-même ce qu'il soupçonnait déjà au départ :

à savoir que la vie sous forme de conquête est impossible. La conquête est dès l'origine condamnée à l'échec. Ce n'est ni en tuant l'autre, ni en le réduisant à l'esclavage (ou à la prison) que l'on peut en finir avec lui. Car dans le premier cas, l'autre n'est plus là pour reconnaître sa défaite, et dans le second sa provisoire soumission retire à la reconnaissance toute valeur. Mort, il échappe totalement ; esclave, il échappe encore, parce qu'on ne possède de lui que sa dépendance, c'est-à-dire sa mort, — et non sa liberté, c'est-à-dire sa vie. De l'abus ou du simple usage de notre puissance il ne peut rien résulter d'autre que la démonstration de notre impuissance.

La fidélité, si elle ne veut pas s'engager dans cette voie qui la conduirait au désespoir, devra donc se faire *consentante*. Le consentement est le contraire de la conquête. Simone Weil écrit de la création qu'elle fut, de la part de Dieu « un acte, non pas d'expansion de soi, mais de retrait, de renoncement. Dieu a permis d'exister à des choses autres que lui et valant infiniment moins que lui. » De la même façon, on pourrait dire que l'homme consentant renonce à être, si être signifie exercer un pouvoir et avoir ce que le commun des hommes aime à avoir : un toit, une femme, des amis, des enfants, une patrie, des biens. Il ne peut admettre de se lier à personne, car il lierait, par là-même, la personne en question. Il se refuse à appartenir à quiconque, fût-ce à lui-même, à posséder quiconque, fût-ce lui-même. Il ne cherche à réaliser aucune œuvre, ne milite pour aucune cause, ne propose aucune règle. Il a l'éternité pour lui, car il vit déjà, arbitrairement, dans l'éternité. Il ne craint pas de mourir, car il est déjà mort. Et c'est parce qu'il est déjà mort, parce qu'il vit déjà dans l'éternité que cet homme peut, sans remords et sans calcul, assumer l'histoire. Il l'assume, non pas comme une tâche dont il tirera profit, comme une conquête d'où il sortira plus fort, mais comme une évidence qu'il ne peut que constater, parce que l'histoire se déroule en lui, autour de lui, parce qu'elle lui est donnée avec sa propre existence, inutile et pressante.

Dira-t-on, puisqu'il semble ainsi se soumettre à l'événement que l'homme consentant est résigné? Ce serait oublier l'ambitieuse exigence qui détermine sa conduite. A ses yeux, la

résignation consiste au contraire à accepter les règles du jeu de l'histoire et à jouer ce jeu avec conviction. Se résigner, c'est conquérir. Mais consentir, c'est devancer un échec que la mort tend à nous faire encourir les yeux fermés ; c'est, acceptant dès l'origine et totalement l'impossible : notre défaite, — arracher à l'ennemi son arme essentielle : l'espérance humaine.

L'AMOUR DU PROCHAIN

Renoncement à être soi-même, le consentement trouve son accomplissement total dans l'amour du prochain. A un docteur de la loi qui lui demande : « Qui est mon prochain? » Jésus répond par une parabole. Un Juif, dépouillé et blessé par des voleurs, est laissé à demi mort au bord de la route. Passent un prêtre et un lévite, qui devraient s'occuper de lui, mais qui, l'un et l'autre, négligent de lui porter assistance. Vient ensuite un Samaritain, c'est-à-dire un étranger, qui, lui, est ému de compassion en le voyant, le soigne et l'emmène à l'hostellerie la plus voisine, où il recommande que l'on prenne soin de lui. Entre les trois passants, le prochain est celui qui a exercé sa miséricorde envers le blessé. Le prochain n'est donc pas notre parent, notre ami, l'homme avec qui nous entretenons des rapports d'affection qui le distinguent à nos yeux du commun des mortels. Ce n'est pas le familier, par opposition à l'étranger. C'est *n'importe qui* (1). C'est tout être qui se présente à nous. Non pas l'humanité en général, qui n'est qu'un concept, mais tout homme, personnellement, qu'il nous est donné de rencontrer. Aimer son prochain, c'est, au sens le plus fort du mot, *l'accueillir*.

L'homme du consentement sera donc l'ami et le serviteur de tous : celui qu'à volonté l'on consulte ou que l'on rejette, d'humeur égale dans les deux cas, n'attachant pas assez d'importance à soi pour triompher s'il est écouté, ni pour

(1) Après la mort d'Albertine, le héros de Proust observe : « J'aurais dû chercher à comprendre son caractère comme celui d'une personne quelconque. »

maudire s'il est méprisé. Son amour, sa fidélité sont universels. Il est condamné par-là à séduire toujours, à ne convaincre jamais. L'homme consentant exerce sur les autres hommes la fascination de *l'innocence :* qu'une conscience véritablement innocente surgisse parmi nous, elle suscitera à la fois un sentiment complexe de dégoût, de crainte, d'hostilité, et une admiration, une nostalgie irrépressibles, comme on le voit dans *l'Idiot* où Dostoïevski a dépeint l'innocence aux prises avec le monde. Peut-être n'existe-t-il pas de figure qui exprime mieux le sens du consentement que celle du prince Muichkine. Le prince est un malade et un impuissant. Ces déficiences sont symboliques : en lui l'impossible s'incarne. « Tous te trompent, et tu le sais, et tu as toujours confiance », lui dit son amie, la générale Epantchine. Telle est la réaction première de ceux qui, sensibles à la séduction de l'homme consentant, voudraient néanmoins faire de lui un homme normal, préoccupé de son destin, parce qu'il y a dans cet absolu dédain de soi quelque chose qui les étonne, qui les gêne. Mais l'homme consentant est par définition l'homme qui a confiance. Cette confiance fait à la fois sa force et sa faiblesse. Sa force, parce que dans l'univers de la conquête, un malin, un prudent, trouve toujours plus malin et plus prudent que lui. Sa faiblesse, parce que la confiance est inévitablement vaincue par la ruse. Mais être vaincu, ici, c'est triompher. Car en définitive, nous le savons, l'esprit de conquête est soumission à la loi de la mort.

Dans ce monde de fuite où chacun va devant soi, écrasant les autres au passage, à la recherche d'une satisfaction inaccessible, le prince innocent ouvre une brèche, fait éclater la lumière ; hommes et femmes, surpris, clignotants, s'arrêtent un instant pour le contempler : qui est-il? D'où vient-il? Que signifient les paroles de ce malade? Qui l'a envoyé? Au nom de qui parle-t-il? Peu importe, en vérité, qu'il parle au nom de Dieu ou au nom de la mort, si sa mission est, en se sacrifiant à chacun, en aimant chaque homme pour lui-même, de le détourner du possible décevant pour le rendre attentif à l'impossible et lui apprendre à *consentir.*

BERNARD PINGAUD.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE B.F. PÉRIODIQUES

LETTRE A UN BOURGEOIS D'OCCIDENT

Vous êtes un bourgeois, monsieur X... Vous êtes un bourgeois et vous n'en doutez pas. Bien sûr, vous dites quelquefois, dans les conversations, qu'il n'y a plus de bourgeois, ni de bourgeoisie. Mais c'est manière de parler. Vous ne croyez pas plus que de raison, vous-même, à cette opinion agréablement paradoxale, démentie dans le moment même où vous l'avancez par la finesse de la nappe sous vos doigts, par la couleur du vin ancien dans le cristal de votre verre, par ce maître d'hôtel derrière vous, par ces havanes dans leur coffret, qu'on ne trouve pas dans le logement de deux pièces où votre manœuvre-balai vit à Gennevilliers avec sa femme et ses cinq enfants, ni dans le coin de cave où vos ouvriers algériens se relaient pour dormir sur un matelas unique, vous ne savez pas très bien où. Il y a encore une bourgeoisie. Amoindrie dans ses privilèges, sans doute. Résignée à les voir s'amoindrir encore, sans doute. Envahie par de nouveaux promus dont les profits de guerre ou d'après-guerre ne vous paraissent pas très propres, et dont les manières sont encore vulgaires. Incertaine de l'avenir, incapable désormais de faire construire ces hôtels luxueux et monstrueux par lesquels ses grands-pères du Second Empire affirmaient leur puissance toute neuve. Habitée d'une certaine inquiétude quant à la solidité de ses apanages et même d'une certaine mauvaise conscience quant à leur légitimité. Une bourgeoisie pourtant. Il y a des gens qui habitent Passy ou la plaine Monceau, et des gens qui habitent Vitry ou Arcueil-Cachan. Il y a des gens qui ont de grosses voitures américaines et d'autres qui ont leur carte hebdomadaire du métro, il y a des gens qui jouent au golf et d'autres qui vont voir les Six

jours aux places populaires, il y a les gens qui vont passer leurs vacances à Capri, ou chasser en Afrique centrale, qui voyagent dans les cabines de luxe des transatlantiques, et il y a les autres. Vous dites qu'il n'y a plus de bourgeoisie parce que votre fils est ingénieur dans votre usine au lieu d'être seulement votre fils, comme il eût été il y a soixante-quinze ans. Mais il est ingénieur, non ajusteur. Vous dites qu'il n'y a plus de bourgeoisie parce que vous avez fait apprendre un métier à votre fille, pour le cas où... Mais vous savez très bien que votre fille se mariera. Peut-être épousera-t-elle un jeune homme sans le sou : ce sont des choses qui arrivent plus souvent qu'autrefois. Mais ce jeune homme sans le sou saura se tenir à table et aura fait ses études classiques. Votre fille n'épousera pas au-delà d'un certain périmètre dans votre ville, elle n'épousera pas au-dessous de certains diplômes. Elle n'épousera pas un ajusteur, de même que votre fils n'est pas un ajusteur. Vous voyez bien qu'il y a encore une bourgeoisie, et que vous en êtes.

En fait, si vous dites qu'il n'y a plus de bourgeoisie, c'est pour n'avoir pas à admettre que vous êtes un bourgeois, ce mot étant un mot déconsidéré, qui implique une vie luxueuse, fondée sur l'exploitation du travail d'autrui, de l'étroitesse d'esprit, et un attachement excessif à l'argent. Vous êtes de votre temps. Vous avez une certaine largeur de vues, votre nièce est assistante sociale bénévole, et vous n'êtes pas mécontent que tel de vos invités affiche, dans le salon où vous avez accroché un Picasso, des sympathies communistes. Si vous dites qu'il n'y a plus de bourgeoisie, sans trop le croire, c'est aussi pour essayer de vous convaincre que la « question sociale » est sinon tout à fait résolue, du moins en voie de l'être, et que, dans ce domaine, les plus grands changements sont désormais derrière nous. Au reste, vous n'êtes pas mauvais homme. Vous n'êtes pas de ces privilégiés de combat — il en existe encore dans certains pays, non loin du vôtre — qui ont peur de la misère du peuple parce qu'ils s'en sentent responsables, et qui cherchent à se sauver de la peur par la haine et le mépris, et qui traversent de toute la vitesse de leurs puissantes voitures les villages de la faim, pour se donner courage en voyant fuir

devant leurs roues, sur leurs pieds nus, les enfants effrayés, comme des volailles. Vous n'êtes même pas tout à fait inconscient. Vous ne renvoyez pas un domestique en quatre mots, entre deux phrases de conversation mondaine. Quand vos yeux se posent sur certains spectacles de la rue, vous pensez que tout n'est pas pour le mieux dans le meilleur des mondes. Vous n'êtes pas de ces personnes qui, lorsqu'on leur parle d'une famille qui n'a pour vivre que l'indemnité de chômage du père, répondent : « Mais ces gens-là n'ont pas de besoins. » Ce n'est pas vous qui avez écrit à un journal que je connais, où l'on demandait des bourses pour les étudiants : « Il ne faut pas donner d'instruction aux enfants des ouvriers. C'est ainsi qu'on en fait des communistes. » Vous n'avez rien de commun avec cette dame qui m'a dit un jour : « Vous voulez supprimer la misère. Si vous supprimez la misère vous supprimez la charité, et si vous supprimez la charité comment les riches gagneront-ils le royaume des cieux? » (Je n'invente rien. Cette pieuse justification de la misère, nécessaire au salut des pauvres riches, m'a été donnée un jour. Elle m'a été donnée, je le jure.) Bref, vous êtes, je le dis sans aucune ironie, un bourgeois éclairé. Il ne suffit pas que les bourgeois soient des bourgeois éclairés pour que les problèmes soient résolus. Mais enfin, il est préférable que les bourgeois soient des bourgeois éclairés, et je crois qu'ils sont de plus en plus nombreux à l'être.

Jusqu'à ces derniers temps, vous étiez, quant au cours que suit la vie du monde, installé dans quelques certitudes auxquelles la lecture des journaux apportait des confirmations presque quotidiennes. Oh ! Certes, il ne s'agissait ni d'une doctrine, ni d'une foi. Vous n'étiez pas convaincu que la forme de société dont vous tiriez ce qu'il faut bien appeler vos privilèges fût fondée en droit d'une façon irréfutable, ni qu'elle fût éternelle. Peut-être, un jour, l'univers serait-il communiste. Vous n'auriez pas juré le contraire. Ce qui s'était passé en Chine était naturellement assez grave. Le monde capitaliste n'avait pas de solution concrète à opposer à la solution communiste, de promesse à opposer à la promesse communiste. Il n'avait dans son propre avenir qu'une croyance dubitative et limitée. Mais enfin, il pourrait sans doute

survivre, par la vigilance, l'entretien d'une force militaire suffisante, et de sages et prudentes transformations, tenir en respect un adversaire impitoyable, gagner du temps, éviter la destruction sanglante, l'apocalypse révolutionnaire. La propagande adverse vous accusait de faire des vœux pour la « croisade antisoviétique », pour la guerre préventive. C'était absurde. Seuls, des têtes chaudes sans responsabilités, sans biens au soleil ou à l'ombre, peuvent désirer le cataclysme. Vous n'aimez pas la guerre. La guerre tue des millions d'hommes et vous n'êtes pas sanguinaire. La guerre est horrible et vous n'aimez pas l'horreur. La guerre détruit le confort, le bien-être, les douces habitudes, ouvre au pillage les belles propriétés, détruit les œuvres d'art qui sont votre bien, — car les cathédrales et les musées vous appartiennent, en dépit de certaines apparences, infiniment plus qu'au métallo de Billancourt. La guerre apporterait la liquidation définitive du péril communiste? Non pas d'une façon assez certaine pour qu'on en prît le risque. Elle apporterait peut-être le contraire. On ne se guérit pas de l'inquiétude par l'épouvante. Non. Ce que vous attendiez de l'avenir n'était pas la guerre. C'était le confort relatif et menacé de la paix armée. De la paix armée défendue, pendant des dizaines d'années peut-être, jusqu'à votre mort et au-delà peut-être, par la supériorité matérielle et technique des États-Unis, que l'organisation de l'Europe viendrait encore renforcer. Le régime soviétique, de son côté, faisait tout ce qu'il fallait pour obliger ses adversaires à la fermeté, à la vigilance. On le sentait aux aguets, comme un adversaire plein de cruauté et de ruse, comme un terrible monstre froid, dont il ne fallait attendre aucune générosité, aucune pitié. *Quærens quem devoret.* A l'extérieur, les provocations, les infiltrations, les agressions, à l'intérieur, les bagnes politiques, les déportations, l'esclavage, ces procès où tous les accusés avouaient, de façon inexplicable et abominable, cette discipline du travail qui créait, sans doute, des usines et des barrages grandioses, mais qui punissait la moindre négligence comme une trahison et un sabotage, la délation obligatoire, la police partout présente : la Terreur. Jamais les peuples civilisés d'Occident n'accepteraient de payer une « libération » sociale peut-être

menteuse, peut-être illusoire, d'un prix à ce point exorbitant. Jamais, à moins d'une crise économique, d'une guerre, d'une vague de désespoir et de misère qu'une politique raisonnable permettrait d'éviter. D'ailleurs, le communisme en Occident avait fait son plein. Partout, il était stagnant, ou en recul. Il avait réalisé contre lui, par l'usage démesuré qu'il avait fait, qu'il continuait de faire, de la cruauté politique, le front commun de ceux qui, jusque parmi les pauvres, jusque parmi les « exploités », avaient décidé une fois pour toutes : « Tout plutôt que cela. » De ce point de vue, il faut bien le dire, chaque nouvelle « purge », chaque nouvelle pendaison dans les démocraties populaires, chaque nouvelle information sur les bagnes sibériens, chaque nouveau procès Slansky — et hier encore la campagne antisémite, l'arrestation des médecins — tout cela vous rassurait. C'est le mot. La terreur communiste vous rassurait. La terreur communiste protégeait du communisme le monde non communiste, tout autant que la force américaine — cette force que la terreur communiste avait elle-même mobilisée. La terreur créait le rempart qui tenait la terreur en respect. Il en résultait une sorte d'équilibre, une sorte de stabilité. Les choses pouvaient rester en état assez longtemps. Après tout, on verrait bien. Des changements pouvaient survenir, qui ne seraient pas nécessairement défavorables. Staline pouvait mourir.

Staline est mort.

Staline est mort : et presque aussitôt, avec une rapidité presque inquiétante, les changements que vous attendiez de sa mort semblent se produire. Une amnistie. Bien sûr, ce n'est qu'une amnistie partielle. Elle ne touche pas les condamnés politiques, elle ne vide pas les bagnes. Mais enfin elle prive la police d'État d'une partie de sa main-d'œuvre gratuite, elle affaiblit sa puissance. Des journalistes américains sont bien reçus à Moscou. Les diplomates russes reparaissent avec leurs décorations et leurs femmes aux réceptions occidentales. Des marins russes sont autorisés à visiter Paris. On rouvre les négociations en Corée. On parle de paix, de coexistence, d'accord sur l'Allemagne, de désarmement. Bien sûr, on n'avait jamais cessé d'en parler. Mais il semble cette fois qu'il y ait un petit quelque chose derrière les mots. On

relâche les accusés du complot des médecins en avouant qu'on avait eu tort en les accusant, en avouant qu'on avait eu tort en les faisant avouer. On donne à entendre que tout n'était pas pour le mieux dans les méthodes en usage sous le règne du nouvel Ivan le Terrible. On donne à entendre qu'on était peut-être un peu trop méchant. Qu'on était peut-être un peu trop belliqueux. Qu'on était peut-être un peu trop policier. L'air de ce printemps devient d'une étrange douceur.

Bien sûr, il se peut que tout cela ne veuille pas dire grand-chose. Il y a déjà eu, dans la politique soviétique, plus d'un louvoiement et plus d'un revirement. Il y a eu la N. E. P. et puis il y a eu la dékoulakisation. Il y a eu la politique des fronts populaires et de la sécurité collective et puis il y a eu le pacte avec Hitler, il y a eu le pacte avec Hitler, et puis il y a eu l'alliance avec les démocraties, il y a eu l'alliance avec les démocraties et puis il y a eu le blocus de Berlin et la guerre en Corée. Il est probable, non, il est certain que le changement dont il s'agit n'est qu'un changement tactique. On déplace le point de l'attaque, on la conduit avec d'autres armes, voilà tout. Une souplesse infinie dans les méthodes, appliquées à un objet qui reste le même, qui ne peut pas ne pas rester le même. Le communisme ne peut pas cesser de vouloir sa propre réalisation, et cette réalisation implique la destruction de ce qui lui résiste, partout dans le monde, aujourd'hui, demain ou après-demain. Peut-être même ne s'agit-il pas d'un grand tournant, mais seulement d'une opération à objectif limité. Peut-être ne s'agit-il par exemple que d'empêcher, dans l'immédiat, le réarmement allemand, d'inciter l'Europe un peu trop en alerte à s'assoupir de nouveau. Peut-être cette bénignité inattendue ne durera-t-elle que quelques mois. Peut-être ceux qui en sont les inspirateurs ne détiennent-ils le pouvoir que de façon précaire et en seront-ils évincés brutalement par des rivaux qui ne sont pas d'accord. Ne faisons pas de prévisions. Il n'est pas dit que les événements surprenants qui ont suivi la mort de Staline constituent le commencement d'une nouvelle politique soviétique. Mais ils en indiquent du moins la possibilité. Vous êtes maintenant, vous, bourgeois d'Occident à qui je m'adresse,

obligé de considérer en face cette possibilité comme une possibilité de demain, sinon d'aujourd'hui. Vous êtes obligé de le faire, et l'hypothèse dont je parle (admettons que ce ne soit qu'une hypothèse) vous laisse déconcerté.

Vous avez vécu, depuis quelques années, dans l'espérance de l'adoucissement communiste, que vous attendiez de la mort de Staline. Cet adoucissement est peut-être là, non pas sûrement, mais peut-être. Même s'il n'est qu'illusoire, il nous invite à considérer l'hypothèse où il ne le serait pas. Alors, il se passe ceci. Il se passe ceci que vous vous apercevez soudain qu'il était assez commode d'avoir peur du communisme, que la peur inspirée par le communisme était, paradoxalement, l'arme la meilleure de ceux qui se défendaient contre lui, que le jour (il n'est pas encore là, c'est entendu, mais *admettons* qu'il vienne) où la propagande anticommuniste ne pourrait plus invoquer la duplicité de la politique communiste, la férocité du communisme, l'extermination des opposants par le communisme, le règne du mensonge et de la peur imposé par le communisme, cette propagande perdrait ses meilleurs arguments — en fait, les seuls arguments qu'elle utilise, ou peu s'en faut. Vous vous apercevez que la défense contre le communisme devient singulièrement plus difficile si le communisme perd son visage de guerre. Que c'était la peur inspirée par le communisme qui vous fortifiait contre lui : et vous commencez à avoir un peu peur à l'idée de n'avoir plus peur.

Encore une fois, il n'est pas certain, il n'est pas certain du tout qu'il y ait chez M. Malenkov, et chez les autres héritiers de Staline qui partagent ou disputent avec lui la responsabilité décisive de l'avenir du monde l'audace, la générosité d'esprit, la grandeur de vues indispensables pour faire perdre au communisme le visage de terreur qui a été le sien depuis le jour de sa victoire en Russie, et pour lui donner un autre visage. Mais à supposer qu'ils aient dès maintenant décidé de le faire, que l'énergie, le pouvoir et le temps leur soient donnés pour le faire, vous, bourgeois d'Occident à qui je parle, êtes-vous prêt?

Je crois bien que vous ne l'êtes pas. Vous vous êtes installé, vous avez installé avec vous les pays de la « civilisation

chrétienne », les pays qui reconnaissent en gros, les valeurs chrétiennes ou les valeurs que le christianisme a recueillies de civilisations antérieures, reconnues et incorporées, dans le confort relatif du refus de la terreur communiste. Mais si cette terreur se dérobe à votre résistance, si elle cesse d'entrer en ligne de compte dans la grande confrontation qui se poursuit et se poursuivra, si vous ne pouvez plus vous servir des armes que votre adversaire lui-même vous a données contre lui, que ferez-vous? Si, par impossible, le communisme devient humain? S'il reprend à son compte vos propres valeurs? La civilisation dont vous êtes l'un des bénéficiaires n'a certes pas donné aux valeurs dont elle se réclame leur parfaite incarnation terrestre, loin de là. Mais elle en a toujours affirmé, au moins idéalement, la prééminence, elle ne les a démenties dans les actes de l'histoire qu'avec certaines hésitations, certains scrupules, une certaine mauvaise conscience. Elle les a vécues incomplètement, impurement, mais du moins elle leur a permis de vivre. Là a été, là est encore, jusqu'à preuve du contraire, sa supériorité sur la civilisation antagoniste, qui les nie, ou les bafoue par un cynique camouflage démagogique, en mentant au nom de la vérité, en opprimant au nom de la liberté, en tuant au nom de l'humanité. Là a été, là est encore sa force. Mais, prenez-y bien garde. Le communisme peut vous prendre les valeurs au nom desquelles vous le combattez : il suffit qu'il trouve des chefs assez humains, ou assez habiles pour le faire. Vous ne pouvez pas, vous, prendre au communisme les siennes. Si le communisme abandonne le langage de la terreur pour le langage contraire, vous ne pouvez pas riposter en abandonnant le langage de la liberté, de la confiance entre les hommes, du respect de l'adversaire et de la pitié pour le langage de la terreur. Vous ne le pouvez pas, et vous savez que vous ne le pouvez pas. Il serait temps de penser au langage que vous parlerez en face du communisme, si le communisme change de langage. A cet égard, les événements qui se sont produits à l'Est ces derniers temps sont au moins un avertissement. Il serait bon de l'entendre.

La terreur communiste vous a, jusqu'à présent, donné la partie belle. Attention. La terreur communiste ne durera

peut-être pas toujours. Si le communisme renonce à la terreur, s'il peut, s'il *ose* renoncer à la terreur, il faudra bien que vous renonciez, vous, à trouver dans le communisme lui-même les armes pour le combattre. Il faudra bien que vous les trouviez en vous.

Le communisme a été arrêté tant bien que mal, jusqu'à présent, et plutôt mal que bien en beaucoup de points du monde, parce qu'il apportait avec lui une peur plus grande que son espérance. Cela pourrait changer. Alors ?

Alors, s'il n'est pas proposé aux peuples d'Occident une autre espérance, une espérance plus grande et plus sûre que l'espérance communiste, pourquoi résisteraient-ils au communisme? Pour vous sauver, *vous*, bourgeois d'Occident à qui j'écris? Soit dit sans vous vexer, ce n'est pas très vraisemblable.

La défense de l'Occident a été, jusqu'à ce jour, négative. L'Occident ne veut pas du communisme. Bien. Mais cela ne saurait tenir lieu, indéfiniment, d'un avenir proposé aux hommes, d'un sens donné à cet avenir. Je le répète. C'est dans la peur que vous êtes fort. C'est dans la peur que vous êtes tranquille. Mais cette arme que l'adversaire a mise lui-même entre vos mains, il dépend de lui de faire qu'elle en tombe. Il ne le fera peut-être pas, bien sûr. Mais s'il le fait?

Pensez-y.

THIERRY MAULNIER.

BLOC-NOTES

2 AVRIL. — Je me réjouis de lire dans *la Table Ronde* de ce mois une note très élogieuse consacrée au *Journal d'un inconnu :* Cocteau m'y traite fort mal comme on sait. Tout ce qui pourra détruire la légende que cette revue est *ma* revue, doit être encouragé. Que nos jeunes collaborateurs n'aient aucune arrière-pensée à ce sujet lorsqu'ils jugent un ouvrage et qu'ils ne se sentent jamais gênés aux entournures. C'est sur un autre plan que ma présence risque de susciter de grands embarras. Il est fort rare que j'aie parcouru un seul texte du sommaire avant qu'il ne paraisse. Où trouverais-je le temps? Et cela est grave. Car, comme certains lecteurs chrétiens lisent la revue et la font lire sur la foi de mon nom, ils y trouvent presque toujours matière à scandale (et par exemple, dans ce numéro, la nouvelle de Maurice Pons). Claudel toute sa vie a souffert de ce malentendu dans ses rapports avec la *N. R. F.* Cela pourrait s'intituler : *les scrupules du pavillon quand il découvre sa marchandise.* Impossible de faire entendre à des non-chrétiens les réflexes d'une conscience chrétienne devant des appels directs à la sexualité, surtout lorsque l'enfance, la première adolescence y sont utilisées. Il fut un temps où les libertins eux-mêmes savaient ce que signifie « état de grâce » et à quoi correspond, dans le mystère du salut, cette meule de moulin qu'il vaudrait mieux, selon le Seigneur, attacher à son cou, plutôt que de scandaliser un de ces petits. Je n'espère plus que personne ici me comprenne à ce sujet.

Pour en revenir à Cocteau, je ne crois pas, comme l'assure M. Michel Déon, dans sa note excellente, que le Larousse de l'avenir mentionnera Cocteau (Jean) parmi les moralistes

français. Moraliste? oui, bien sûr! Mais pourquoi pas poète, romancier, cinéaste, peintre, dessinateur, metteur en scène, maître de danse? Car n'est-il pas un peu tout cela, et même beaucoup mieux qu'un peu? Et quel acteur il eût été! Si ce Larousse est fait avec soin, nos petits-enfants y liront : *Cocteau (Jean), né en 1899, ubiquiste français.* L'ubiquité, voilà son don authentique et admirable : il est partout chez lui, dans tous les genres, et simultanément, sans même avoir besoin comme Frégoli de passer quelques secondes derrière le décor. Dans le *Journal d'un inconnu* il va même jusqu'à *penser.* C'est extrêmement fort. Voilà le moment où la musique s'arrête, où il ne faut pas applaudir, où nous retenons notre respiration... Heureusement, il y a le filet.

4 AVRIL. — Qu'il existe au moins une joie que la vieillesse seule peut donner, je ne l'aurais pas cru. Cette journée passée tout entière avec *Hommes et idées d'aujourd'hui*, de C... Ce jugement si net et toujours étayé de textes, cet amour de ce qui est l'objet de sa critique, cette liberté à l'égard de tous les tabous d'une génération incroyablement soumise et docile, tout m'enchante, — et d'abord le plaisir d'apprendre de lui ce que je n'aurais pas su voir sans lui. Bien loin d'être peiné de son admiration pour d'autres ou jaloux des influences subies, je m'en serais réjoui au contraire (comme de tout ce qui atténue mon inquiétude d'avoir gêné son développement) n'était le problème religieux. Mais qu'aurait valu une foi « de famille », une attitude conventionnelle de fils de son père à l'égard de ce qu'il y a de plus individuel, de plus secret : nos rapports avec Dieu? Sur ce plan non plus, il n'aura pas été à ma remorque. De ce côté-là aussi j'ai confiance qu'il fraiera sa voie, non certes, tout seul : nous ne sommes jamais seuls, même quand nous croyons l'être.

5 AVRIL. — De l'oubli des ordures. Absurdes écrivains qui aspirent à survivre dans la mémoire des hommes! S'ils pouvaient prévoir ce que le zèle de leurs amis déterrera! Il faudrait enseigner aux fidèles d'un grand mort l'oubli des ordures. Ceux de Georges Bernanos ont-ils cru servir sa mémoire en tirant du miséricordieux oubli, pour le publier

dans leur *bulletin*, le discours aux étudiants d'Action française où je relève ceci : « On ne me fera pas prendre pour la face d'un honnête homme la trogne livide d'un (ici le nom d'un catholique qu'on peut ne pas aimer, mais fort digne d'estime et de respect), cette espèce de tumeur barbue, brûlée en dedans par toutes les aigreurs et toutes les écumes d'un sang vénéneux, même si un cardinal passe autour de cette pièce anatomique une cravate de commandeur... » Cette ordure date de 1928 : Bernanos avait donc franchi le cap de la quarantaine. Si l'auteur du *Journal d'un curé de campagne* et du *Dialogue des carmélites* avait commis un ouvrage pornographique, l'eussiez-vous publié? Mais il y a pire ici : il y a le crachat public d'un chrétien à un chrétien, pour le plaisir de désopiler la rate de jeunes forcenés.

6 AVRIL. — Seul à Malagar, dans un silence surnaturel, j'affronte enfin le courrier accumulé. Que de timbres du Maroc ! Beaucoup plus d'approbations que je n'imaginais (même les Marocains mis à part). La flatteuse opinion du général Catroux publiée par *le Figaro*, je la retrouve dans plusieurs lettres. Quelle sensation donne la lecture alternée des épîtres arabes et de celle des Français de Casablanca !

LE MAROCAIN : « Je ne sais comment commencer ma lettre ni trouver les mots nécessaires pour vous remercier de l'article que vous avez fait sur le Maroc et surtout sur l'Islam. Car beaucoup de Français ignorent qu'on les aime plus qu'ils ne le croient. J'ai donné quatorze ans de ma vie pour la cause française et je reviens d'Extrême-Orient gravement blessé. Je ne regrette pas ce que j'ai fait pourvu que les vrais Français comme vous continuent de nous aimer. » (25 mars 1953.)

LE FRANÇAIS DE CASABLANCA : « Il faut vraiment que vous n'ayez aucune idée du problème marocain (...) Heureusement les 99 pour 100 du peuple marocain étant parfaitement illetré *(sic)* et d'un niveau intellectuel qui ne dépasse que de peu celui des animaux *(sic)* est incapable de comprendre ce que ces fomenteurs de troubles tentent de leur expliquer, mais en revanche ils ont des instincts de bêtes sauvages. » (N. V., Casablanca.)

Le Marocain : « Je vous écris comme à un père qui a su découvrir quels sont ses véritables enfants, les enfants de la spiritualité française, ceux qui connaissent la France, son histoire, ses révolutions... » (Rabat, 26 mars.)

Le Français de Casablanca : « Vieux crabe, le jour où tu as « fait » dans la Résistance, les Français (je parle des vrais) t'ont jugé. Lorsque j'écris que tu as « fait » dans la Résistance, j'entends par là qu'on peut faire dans la Résistance comme on chie dans un pot de chambre. Ce jour-là les Français (je parle toujours des vrais) ont compris que tu n'étais qu'un vieux c... » (*Signé :* X. Y. Z..., Casablanca.)

Le Marocain : « Cher Mauriac, c'est encore un Marocain qui n'a pu résister à la tentation de vous écrire pour vous remercier tout simplement. Je voudrais vous assurer combien profond a été le retentissement de vos articles dans nos cœurs meurtris. Alors que nous avons pu en douter dans les jours sombres, maintenant nous savons grâce à vous que les traditions humaines et libérales de la vraie France sont intactes. » (Der X..., Fès, 31 mars.)

Le Français de Casablanca : « La seule thérapeutique qui vous convienne est celle de la douche froide suivie de coups de (un mot illisible) sur l'échine. Je vous informe que je vais passer cet été mes vacances en France. L'apothéose de ce congé sera le coup de pied au cul que je vous flanquerai de préférence en plein jour et dans un lieu fréquenté. A cet été, chère future victime de mon 44 ! » (*Signé :* ... (qu'il se rassure ! je ne donnerai ni son nom ni son adresse.)

Pour me débarbouiller de toute cette boue, voici des extraits de lettres de Français du Maroc qui appartiennent à un autre milieu : « Cher Maître, je suis un tout petit homme de lettres, mais je suis un très vieux Marocain venu dans ce pays en 1911 comme officier des Affaires indigènes. Je vous écris pour vous dire que je suis heureux d'entendre enfin une grande voix française s'élever contre les abus et l'arbitraire que la France tolère en ce pays. Si on lui donnait une justice saine, il n'y aurait pas de problème marocain... »

Pour l'honneur des Français du Maroc, j'en ai reçu beaucoup de ce style, Dieu merci ! La plus riche d'expérience est

celle d'un ingénieur civil des Mines : « Le Marocain n'est pas « géomètre », ne craint-il pas d'écrire, mais son esprit de finesse est tellement supérieur à celui des Européens qu'en fin de compte je le juge plus intelligent que nous. Tel qu'il est, il n'a en tout cas rien à nous envier. La vie marocaine authentique est exclusivement basée sur la religion : l'éducation, formule de politesse, rapports sociaux, exercice d'un métier, préoccupations majeures, rien n'est entièrement profane chez eux. C'est un fait difficile à admettre et à comprendre pour un Européen. Cependant c'est le nœud du problème. »

Mon correspondant croit que ce n'est pas assez dire qu'ils sont hostiles au stalinisme et que la démocratie n'a pas de sens pour eux parce qu'à leurs yeux : « Le pouvoir ne peut procéder que d'en haut, de Celui seul qui détient tout, de Dieu. » L'Istiqual? « Pour ces jeunes gens, le drame est double : ils sont occidentalisés et ils sont mal occidentalisés ; d'où complexe d'infériorité, d'où violence. » Nous nous ferions une idée trop exagérée de ce que nous avons apporté au Maroc : « De toutes manières, les Marocains estiment payer ces bienfaits illusoires d'un prix trop élevé : la perte de ce qu'un peuple possède de plus précieux, sa civilisation, sa tradition. C'est la présence des Européens au Maroc qui fabrique à allure accélérée cet effroyable prolétariat des villes. »

Je souhaiterais que les colons qui m'ont écrit ces ignobles lettres avalent enfin et digèrent la suprême pilule que me sert l'ingénieur des Mines : « Conséquence de notre manque d'éducation (l'éducation marocaine même chez les plus humbles est extraordinairement raffinée), de notre irréligion, de notre tenue (l'été, les femmes se croient à Cannes ou à Juan-les-Pins), de nos publications illustrées, du cinéma (film en projection cette semaine : *l'Ile aux femmes nues*, avec toute la publicité que cela comporte), il y a longtemps que nous avons perdu la face. Le Marocain nous considère comme un barbare. Le niveau intellectuel des Européens au Maroc est assez bas. Chacun pense à son avancement ou à ses affaires, mais aucun n'est tracassé par des problèmes métaphysiques. Le climat d'ici n'est d'ailleurs pas favorable à l'Européen, c'est manifeste dans les jeunes générations... » Ici j'arrête le réquisitoire de ce Français trop lucide.

Que conclure? Dans une lettre courtoise et où rien de vil ne s'exprime, mais violemment hostile à mon action depuis trois mois, un autre de mes correspondants de Casablanca laisse échapper cet aveu : « *Bien sûr, cela ne me cache pas qu'un P. de Foucauld voyageant en djellaba au Maroc, aujourd'hui, serait souvent victime de vexations de la part des Européens d'ici.* » Alors, monsieur, comment supportez-vous cette infamie? Et en tout cas, pourquoi les huit millions de Marocains qui la subissent la supporteraient-ils?

8 AVRIL. — J... craint qu'il n'y ait de l'artifice dans ce dialogue entre l'Arabe et le Français de Casablanca puisque le découpage est de moi. Mais si, au lieu de quelques extraits, je publiais toute cette correspondance, une vérité se dégagerait que je vérifie depuis des années : l'ordure, anonyme ou non, est *toujours* d'extrême-droite. Je ne me souviens pas d'avoir reçu d'un communiste une seule lettre ordurière : injurieuse, oui, mais c'est d'un autre ordre. Il arrive souvent que l'auteur d'une lettre anonyme feigne d'être un ouvrier, mais je reconnais la supercherie à l'ordure. Je me souviens d'avoir reconnu dans une lettre du ton le plus grossier signée « un ouvrier de chez Renault » l'écriture du comte de X..., qui sans doute avait oublié qu'il m'avait déjà adressé des lettres signées de son nom où il s'en était tenu à l'insolence. Les lettres venues de la classe ouvrière sont presque toujours sérieuses, prêcheuses, appliquées, recherchées dans l'expression.

Ce qui ne signifie pas que ces correspondants d'extrême-droite soient forcément des êtres vils. Même une grande âme, un écrivain de génie comme Bernanos, et presque un saint, nous savons de quoi il était capable, hélas ! la plume à la main, et qu'il n'a jamais éliminé cet affreux poison de sa jeunesse et que jusqu'à la fin il lui est arrivé de redevenir cette princesse du vieux conte qui ne pouvait ouvrir la bouche sans qu'il en sortît des crapauds.

9 AVRIL. — Que signifie en ce qui me concerne toute cette agitation? Comment n'y verrais-je pas la réponse à cette prière en moi incessante sous les projecteurs du Prix Nobel comme dans la petite chapelle des dominicains de Stockholm :

que j'échappe enfin à la futilité du journalisme brillant, durant la traversée de cette dernière frange de clarté avant que je m'endorme, que je témoigne en faveur de ce qui me tient à cœur plus que tout au monde ! La réponse est venue immédiate et presque brutale, puisque je me suis réveillé tout à coup en pleine bagarre, entraîné par de jeunes chrétiens que je connaissais à peine. Ce n'est pas assez de dire que je n'ai trouvé du côté de P. B... aucune résistance : dès les premiers mots, au contraire, un accord total. Il avait été lui-même convaincu en même temps que moi mais en dehors de moi — persuadé lui aussi par une jeune voix chrétienne.

11 AVRIL. — Lu d'un trait *Deux Cœurs simples*. Je crains qu'il ne se trouve guère de critiques, surtout parmi les plus jeunes, pour découvrir que ce récit de Lacretelle, sur son plan et dans son ordre, est parfait. Ils ont beau dire : cette perfection n'est pas le fait d'une « manière » qu'ils ont dépassée, mais d'un secret qu'ils ont perdu. Pas un mot plus haut que l'autre, comme disent les bonnes gens, et pourtant deux caractères, ou plutôt deux tempéraments de femmes sont miraculeusement exprimés là, deux destinées de la bourgeoisie moyenne, eaux qui courent à peine mais, entre les rives rapprochées se reflète une époque, eaux qui semblent stagner, dormir... Mais au secret des profondeurs, quels grouillements obscurs ! Dans un garçon, dans une jeune fille, le mal de la jeunesse, d'une certaine jeunesse, est non certes étudié, il est *montré* sans qu'à aucun moment la voix du moraliste ne gronde. La vie, telle que Lacretelle l'a vue... Au fait, je me demande où il l'a vue, tant ses personnages appartiennent à un milieu différent du sien. Mais quoi ! les gens du monde, en se retrouvant, composent un milieu artificiel : le monde. Il n'empêche que la plupart ont un autre, plusieurs autres milieux : ils en ont connu beaucoup, d'année en année... Je songe à cette gravure de Gustave Doré qui représentait l'Enfer du Dante : depuis notre enfance, que de *cercles* traversés ! Nous n'aurons presque rien livré de ce que nous savons.

François Mauriac.

(A suivre.)

MARCEL PROUST

CORRESPONDANCE AVEC SA MÈRE (1)

Dimanche (2)
[Mercredi 5 septembre 1888?]

A toi ma chère petite Maman
ma dernière feuille de chic papier.

C'est la vérité qui va sortir de ma bouche.

Très bonne promenade hier soir. Conduit Georges au tramway (3). Je l'ai pendant 10 minutes entraîné au loin pour qu'il laisse partir le tramway. Ça n'a pas raté. Malheureusement, les dernières minutes, quand je l'épie, qui va partir, je suis si content, que je me trahis un peu. Il s'est mis à courir après ! C'est si chic de le voir.

Accidents le soir. Nuit longue mais *plutôt* désagréable. Puis jusque-là toujours pas les yeux très secs. Encore sous le coup de votre départ je me suis même attiré un sermon de mon oncle qui m'a dit que ce chagrin c'était de l' « égoïsme » (4).

(1) Cette correspondance est extraite des *Lettres de Marcel Proust et de sa mère*, volume, à paraître à la Librairie Plon, où est recueilli tout ce qui nous est parvenu de la correspondance échangée par Marcel Proust et sa mère. Celles que nous publions s'échelonnent des années 1888 à 1904, c'est-à-dire de la dix-septième à la trente-troisième année de Marcel Proust (sa mère devait mourir en 1905). Les annotations sont de Philip Kolb.

(2) Gravé en caractères dorés ; le jour ne correspond pas à celui où la lettre fut écrite. C'est apparemment ici la « lettre d'hier » dont il s'agit dans celle de Mme Proust que nous datons du Jeudi [6 septembre 1888] : cf. les allusions au chagrin de Marcel, à ses promenades matinales, à Robert en villégiature avec Mme Proust. La date de la lettre se trouve vérifiée par l'allusion à « ma dernière feuille de chic papier », le même papier dont Proust s'est servi pour sa lettre I à Robert Dreyfus, écrite en août 1888.

(3) *Georges*-Baruch-Denis Weil (1848? - 1906), frère de Mme Proust, conseiller à la Cour d'Appel de Paris, juge, puis vice-président au tribunal de la Seine.

(4) Ici c'est l'oncle de Mme Proust, Louis Weil, propriétaire de la maison d'Auteuil au 96, rue de La Fontaine, décédé en 1896. C'est le principal modèle, paraît-il, de l'oncle Adolphe dans *Du côté de chez Swann*.

Cette petite découverte psychologique lui a procuré de si pures joies d'orgueil et de satisfaction qu'il m'a moralisé, devenu impitoyable. Grand'père beaucoup plus doux a seulement dit que j'étais idiot, avec beaucoup de calme, et grand-mère a hoché la tête en riant, en disant que ça ne prouvait nullement que j'aimais « ma mère (1) ». Je crois qu'il n'y a guère qu'Auguste, Marguerite et Madame Gaillard qui soient sensibles à mon malheur. Quant à Victoire et à Angélique elles croient évidemment que j'ai une « petite connaissance » qui va sécher mes larmes ! Mais ce matin m'étant levé de bonne heure j'ai été au bois, avec Loti (2). Oh ! Ma petite Maman, que j'ai eu tort de ne pas le faire encore ; et comme je le ferai souvent. Dès l'entrée il faisait beau ; soleil, frais, enfin j'en riais de joie tout seul ; j'avais du plaisir à respirer ; à sentir, à remuer mes membres, comme jadis au Tréport, ou à Illiers l'année d'Augustin Thierry — et mille fois mieux que mes promenades avec Robert. Et puis *le Mariage de Loti* a encore accru ce bien-être — bien-être comme si j'avais bu du thé — lu sur l'herbe au petit lac, violet dans une demie ombre, puis par endroits, du soleil qui se précipitait faisant étinceler l'eau et les arbres.

« Dans l'étincellement et le charme de l'heure. »

J'ai alors compris ou plutôt senti, combien de sensations exprimait ce vers charmant de Leconte de Lisle (3) ! Toujours lui !

Grand-père a entièrement renoncé au thé. Fleur d'oranger. Ballet est passé grand homme parce qu'il a dit que grand-père avait bien raison de ne jamais moucher (4). Même par une rencontre surnaturelle — ô combien surnaturelle ! — : vous ne feriez qu'*exciter!* Je me suis très bien tenu à table et n'ai pas une fois croisé un regard furibond de grand-père. A peine une observation parce que je me *frottais* les yeux avec mon mouchoir (5). Reste de chagrin.

Dis à Robert que les ouvriers de Sa Majesté ont terminé l'instrument destiné à des affaires d'État si graves mais qu'eux

(1) Il s'agit des grands-parents maternels de Marcel : Nathé Weil (1816? - 1896), agent de change, et Mme Weil, née Adèle Berncastel (1825 - 1890).

(2) *Le Mariage de Loti (Rarahu), par l'auteur d'Aziyadé*, parut chez Calmann-Lévy en 1880.

(3) « Épiphanie ». *Poèmes tragiques* (1884).

(4) Il s'agit sans doute du Dr Gilbert Ballet (1853-1916), neurologue, professeur à la Faculté de médecine, où il collabora avec le Professeur Proust. Voir le *Qui êtes-vous?* de 1909-1910, et le Dr R. Le Masle, *le Professeur Adrien Proust*, Paris, Lipschutz, 1935, p. 58.

(5) Tout ce passage est à rapprocher du chapitre sur Combray dans *Du côté de chez Swann.*

— comme il convient : (voir les romans de Dumas) — ne se doutent pas de l'importance ni même du caractère de ce qu'ils ont fait. Ça m'a paru mille fois trop grand et comme une trompette de Jugement dernier. Victoire m'a dit que c'était très drôle et qu'elle ne sait pas du tout à quoi ça peut servir ! Embrasse mille fois Robert et toi pour moi. J'ai des remords des plus légères contrariétés que j'ai pu te causer ! Pardon. Je t'embrasse infiniment.

MARCEL.

P.-S. — On vient d'apporter le pantalon Palais de Crystal. Trop étroit. On le rapportera sans faute ce soir, arrangé. On a rendu ceux de Robert.

[Salies-de-Béarn]

Samedi matin [7 septembre 1889] (1)

Cher petit pauvre loup

On t'écrira tous les jours maintenant qu'on est prévenu — mais remarque mon vieux qu'ayant reçu en tout les quelques lignes qui m'ont été retournées d'Auteuil (et auxquelles j'ai répondu à l'instant) — je ne soupçonnais pas de ton côté la solitude morale. Me voici mon grand en possession de ta seconde lettre désolée de te voir *sens* dessus dessous et aussi que tu l'écrives *sans* dessous, etc...

Il faut absolument mon chéri tirer parti de tes vacances pour ta santé si tu crois que ta tournée de villes y réussisse fais-le *quand même*. Je crois cependant que la sagesse serait de correspondre de suite avec

l'Isle Adam
Chantilly
le Plessis Picard – –

(1) Cette lettre, datée seulement de « Samedi matin », doit être du samedi 7 septembre 1889. L'allusion « le gouverneur » nous permet de placer cette lettre avant le 16 avril 1891, date à laquelle Tirman fut remplacé par Jules Cambon comme gouverneur général d'Algérie. D'autre part, comme Mme Proust écrit sur papier de deuil, elle doit écrire après la mort soit de sa belle-mère, Mme François Valentin Proust, décédée le 19 mars 1889, soit de sa propre mère, Mme Nathé Weil, décédée le 2 janvier 1890. Mais la bande noire du papier est moins large que celle du papier dont elle s'est servie après la mort de sa mère. Il s'agit donc apparemment du deuil pour sa belle-mère. Du reste, en 1890, Proust faisait son service militaire ; le 22 septembre, il rentrait d'une permission passée à Cabourg « surtout au lit ». D'autre part, en 1889, les journaux signalèrent l'arrivée de M. Tirman en France au début de septembre : reçu le 3 à Fontainebleau, il rentrait le 10 à Alger (*Journal des Débats* du 5 septembre 1889 ; le *Figaro* du 11.). La lettre de Mme Proust ne pourrait donc dater que du samedi 7 septembre 1889.

pour y trouver au vert un refuge contre l'excitation sans doute trop forte? de la mer (1).

Es-tu *sûr* aussi que tu *t'arranges* bien? Et les dîners?

Donne-moi donc le menu de ton temps et de tes repas.

Je ne regrette pas Salies pour toi. La chaleur y est telle qu'on ne peut se risquer dehors avant 5 hs.

Les Tirman arrivent ce soir (2). Mme Biraben est aussi heureuse pour ses rivaux que pour elle-même de recevoir le gouverneur et va signaler sa présence à tous, par un feu d'artifices (de mets — et de fusées). Robert toujours persuadé que Gazier a imprimé en lettres de feu « recalé » sur son front redoute de revoir M. Tirman. Brunsw. lui a donné : comparer les 2 révolutions du *Cid* et d'*Andromaque* (moi je ne connaissais que 89 et 48) (3).

Je ne puis rien te dire de mes lectures mon grand parce que je suis toute à Mme du Deffand et que tu dédaignes je crois le XVIIIe s.

Nous avons retrouvé (cela se retrouve toujours !) le décadent Belge de l'an dernier, qui décade toujours plus bas, et ne s'enflamme que pour Joséphine Péladan.

Il y a aussi un Brésilien qui broie du piano de 8 hs du matin à minuit et ne s'interrompt que pour laisser la place à une jeune fille de Libourne qui chante des morceaux et vocalise. La pauvre petite lance de toute la vitesse et l'énergie de son gosier

oui – i i i i i i i
le désespoi – oi – oi – oi – oi – r
abrégera – a – mes jours !

La mère accompagne avec un lorgnon — puis son menton heurte sa poitrine par l'effet de la secousse du rythme qu'elle cherche à marquer. Il faut que les 24 doubles croches sentimentales de la pauvre petite rentrent dans le temps de la mesure.

(1) Marcel Proust, qui venait d'achever son année de philosophie au lycée Condorcet, passait ses vacances à Ostende chez les Finaly. Il allait se présenter en novembre au volontariat.

(2) Louis Tirman (1837-1899), président de la Compagnie P.-L.-M., ancien conseiller d'État et ancien député, fut gouverneur général d'Algérie de 1881 à 1891. Il fut élu sénateur des Ardennes en 1892. Cf. la note 1 ci-dessus.

(3) Robert Proust venait d'achever son année de rhétorique à Condorcet. Il a dû se présenter sans succès au baccalauréat devant Augustin Gazier, maître de conférences à la Sorbonne. Nous pouvons supposer qu'après ce premier échec, Robert aura pris des leçons pendant l'été en vue d'une nouvelle tentative au bachot, faisant appel à cet effet à Léon Brunschwicg, alors élève à l'École normale supérieure (1888-1891). Les diplômes de Robert Proust pour le baccalauréat ès lettres et ès sciences datent d'octobre 1890.

Après la mère se lève en contenant son triomphe, range la musique etc.

Ce sont de courtes distractions — et notre séjour n'a d'ailleurs rien de gai — Je pense fort à *tous* mes absents — seulement je voudrais au moins me représenter ton *vaillant content*, etc. — mon grand.

Je comprends combien tu peux être peiné du chagrin de cette pauvre Madame Finaly mais quel âge a donc sa mère? Est-ce une situation seulement pénible par la souffrance présente, mais guérissable?

J'attends ta lettre mon chéri mais t'écrirai *chaque jour. Mille* baisers.

J. P.

[Septembre 1889] (1).

Les quatre premières pages manquent

Je ne sais où j'ai lu un récit touchant d'une mère paralysée et aveugle, qui s'aperçoit cependant que sa fille est amoureuse, suit les progrès, la met en garde etc. — Moi paralysée par la distance et recevant bien peu de clarté de tes lettres qui négligent trop les points essentiels, je sens très bien ton pouls et ton style battre trop vite, et je réclame absolument du *calme*, du régime, des heures de solitude, le refus de participer aux excursions, etc. — et au besoin je sollicite M. Horace (2) de veiller à l'exécution des présents décrets ayant toute confiance en sa raison — (n'en conclus pas mon loup que je me défie de la tienne).

Ne pourrais-tu aussi mon chéri dater chacune de tes lettres, je suivrais plus aisément les choses.

Puis me dire
levé à
couché à
heures d'air – –
heures de repos – – –
etc.
la statistique aurait pour moi son éloquence et en quelques lignes tu aurais achevé de remplir tes devoirs.

(1) Cf. les allusions, dans cette lettre et dans la précédente, à la maladie de la mère de Mme Hugo Finaly, Mme Ellenberger ; à la lecture de Mme du Deffand, et la demande du « menu de ton temps et de tes repas » répétée ici. Les deux lettres sont écrites sur papier de deuil à bande noire moins large que celle dont Mme Proust se servira après la mort de sa mère (cf. la note 1 à propos de la lettre précédente).

(2) Horace Finaly, fils d'Hugo Finaly, chez qui Proust se trouvait en villégiature.

Notre hôtel est comble mais néanmoins creux pour moi comme société. Mme du Deffand est la seule relation que je ne dédaigne pas et que je cultive. Elle m'amuse mais jamais nous ne nous lierons d'une intimité cordiale comme avec Mme de Rémusat. Ni la femme ni les correspondants ni le milieu ne sont assez sympathiques.

Mais quelles drôles d'allures. Elle tient le Président Henault au courant du nombre et de la qualité des garde robes que lui procurent ses médecines — et le charge de demander au docteur s'il faut les modifier etc.

Je ne t'ai pas envoyé mon chéri un *Ruy Blas* de Cabinet de lecture mais n'ayant trouvé que le *théâtre* du regretté V. H. — j'ai prié M. Delorme de m'acheter un *Ruy Blas* séparé (lui même n'a que le théâtre entier). Je l'ai également chargé d'acheter les « blanches Théories » — et d'expédier le colis postal. C'est pourquoi tout était si bien arrangé. Sans doute il aura apposé sa griffe pour que son nom passe la frontière. Adieu mon chéri. *Taüsend Kusse* (1) pour parler ta nouvelle langue.

J. P.

Présente à Madame Finaly l'expression constante de mes remerciements et de mes vœux les plus sincères pour la santé de sa mère.

Splendide Hôtel, Évian-les-Bains
[lundi 25? septembre 1899] (2)

Ma chère petite Maman

De nouveau nuit longue (ou plutôt qui l'eût été sans des coups de marteau). Mais enfin à peu près suffisante et bonne, encore pas de fumage le matin, pas d'oppression, couché encore pl. tôt. Enfin satisfaisant. Ce matin une ombre de pouls mais insignifiant. Encore pluie hier soir, aujourd'hui du soleil qui nous regarde à travers les nuages mais n'a pas l'air décidé. Hier un M[r] très bien s'approche de moi. Il paraît ô ironie qu'il s'appelle Havet. « Monsieur, je suis chargé

(1) *Mille baisers* en flamand. Marcel Proust était à Ostende.

(2) Lettre sur papier à lettres du Splendide Hôtel d'Évian; suit la lettre du Dimanche 24 septembre 1899 : cf. « De nouveau nuit longue... » etc., et le commencement de la lettre précédente; modification de la demande d'argent (« Si je ne pensais que tes fonds sont déjà en voyage... », et la demande d'ouate, de cigarettes et du livre de La Sizeranne, dont il sera de nouveau question dans les lettres suivantes; et l'allusion à la lettre « à montrer » (voir la note 3 ci-après). Cf. aussi les notes ci-après où il est question d'autres allusions portant sur la chronologie de cette lettre.

par mon cousin le c[el] Ménétrez de l'excuser auprès de vous, il ne vous avait pas reconnu quand vous l'avez salué etc (1). » Dans ta lettre « à montrer » tu me parles d'un P. S. sur l'automobile, mais n'est-ce pas tu ne m'en avais pas mis (2)? —. Si nos embrassades sur la terrasse avaient eu Papa en témoin ironique et sévère, devine au contraire qui elles nous ont acquis, et à qui elles ont vraiment plu. Au Président Goujon (3). Je vois que les Oulif n'ont ni la sympathie des Cottin, ni je ne veux pas dire l'estime, mais la considération des Goujon que pourtant je ne crois à aucun degré antisémites et qui sont m'a-t-on dit de la plus *étroite intimité* avec les Helbronner. — M. de Ferrière pousse la délicatesse jusqu'à commander des voitures pour les départs pour éviter qu'on ne tire les omnibus dans ma remise. Le jeune Galard m'a présenté à 2 MM. Langlois fort laids et se ressemblant à s'y méprendre qui, résolus à ne pas parler de l'Affaire, laissent bouillon[n]er à la surface de la conversation, venues d'un fond qu'on sent extrêmement vaseux ses : « Oh ! Forain en a fait de si admirables dans le *Psst.* » « Oh ! Félix Faure, celui-là était patriote. Ah ! s'il avait vécu (4) ! » « Ne parlons pas de sténographie ! Quand on a vu cet été celle du *Figaro* où il y avait des mensonges à chaque ligne. » Jonnart (5) sorte de Millevoye (pas le député, le poète *chute des feuilles* (6)) de l'opportunisme me console de ces turpitudes, en le voyant consacrer à des idées si justes (dans les 2 sens du mot juste) les restes d'une voix qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint. Si tu écris aux Tirman tâche de lui faire transmettre et expri-

(1) La répercussion de l'incident auquel Proust avait fait allusion dans la lettre LXXI, et que Mme Proust a dû répéter. Voir ci-dessus la lettre LXXI, note 1.

(2) Allusion au mot que Proust avait demandé à Mme Proust de lui écrire au sujet de l'effet de l'air vif sur son asthme, lettre qu'il voulait montrer à Brancovan ; voir ci-dessus, la lettre du vendredi 22 septembre 1899.

(3) François-Léon Gougeon (1839-19), premier président de la Cour d'appel de Besançon, fils de Jules Gougeon, conseiller à la Cour de Metz, et neveu du Général Baron Gougeon. — (Le *Qui êtes-vous?* de 1909-1910, p. 225.) — Cf. Marcel Proust, *Jean Santeuil*, I, p. 282 : « M. Santeuil admirait combien étaient bien exprimés ici des reproches qu'il avait souvent fait entendre à sa femme sur la puérilité de ses caresses avec Jean. »

(4) Le Président de la République mourut le 16 février 1899.

(5) *Charles*-Célestin-Auguste Jonnart (1857-1927), député du Pas-de-Calais depuis 1889, ancien ministre des Travaux publics dans le cabinet Casimir Périer, s'était rangé parmi le groupe républicain progressiste qui avait signé un manifeste protestant contre un projet de dessaisissement de la chambre criminelle dans l'affaire Dreyfus. Le *Qui êtes-vous?* de 1909-1910, et l'*Année politique*, t. XXVI, pp. 68-72. Cf. la note 1 page 126.

(6) Lucien Millevoye (1850-19), ancien magistrat, journaliste et député de Paris, était le petit-fils du poète Charles Hubert Millevoye (1782-1816), auteur d'élégies dont la plus connue est nommée par Proust.

mer mon admiration (1). Ne le connaissant pas je recule devant la carte de félicitations. Mais je l'approuve et l'admire.

Les Cottin sont partis hier. Je leur ai promis de leur écrire ce que tu saurais sur Metz et la peste ou choléra. Ils ont été fort tendres et je les ai conduits à la gare. Je préfère de beaucoup la femme au mari. Autant que je peux chercher dans les greniers de ma mémoire les pastels bien effacés de ces figures anciennes Madame Roussel me semble avoir eu en plus l'ampleur et le sourire. Mais la fille est bien tout de même (2). Je n'ai pas vu les Brancovan depuis plusieurs jours, ni personne n'ayant pas bougé. Les Biedermann m'avaient écrit pour me demander d'aller avec eux aux gorges du Trient et prenant leur désir pour la réalité m'annonçaient qu'ils m'y attendraient. 1re bêtise. La seconde est que ne datant pas leur lettre ils disaient nous serons *demain* ici, aujourd'hui là. Et comme le service postal entre Ouchy et Évian est d'une folle irrégularité, il m'était impossible de savoir si c'était hier, aujourd'hui, demain, que j'étais attendu aux gorges du Trient où j'aurais eu le plaisir d'attendre peut-être 24 heures. Enfin alors que j'aurais dû pour leur obéir prendre le bateau de midi 25 (car je reconstitue que c'était pour aujourd'hui) j'ai reçu à 1 heure 14, c'est-à-dire quand j'aurais dû être en voyage, une dépêche d'eux datée d'Aigle et me contremandant parce que le chemin de fer est supprimé. Comme aurait dit mon oncle, ce serait à leur cracher à la figure. Néanmoins cette 3e bêtise n'est pas la dernière car ils ont si mal écrit leur dépêche que le télégraphe a transcrit train Évian au lieu de train Trient. Heureusement que j'ai senti dès la 1re lettre que tout cela n'était pas sérieux et que je les ai laissés faire leurs plans sans avoir eu une seconde l'idée d'y conformer les miens sans cela j'aurais fait une jolie expédition. Je permets ces choses-là à France, à Darlu (dont ils sont les AMIS INTIMES ! !) mais pas aux Biedermann d'autant que plus que moi-même qui me classe résolument dans la 1re catégorie, je me considère toujours comme de la 2e quand j'ai à agir et n'ai pas à me reprocher envers qui que ce soit un rendez-vous manqué, une lettre où je ne redise pas dix fois : demain samedi, aujourd'hui quand vous recevrez ce mot, etc., etc. Tes lettres continuent à être ravissantes. Si je ne pensais que tes fonds sont déjà en vogue je te dirais de les adresser à M. de Ferrière

(1) Il s'agit de la famille de Louis Tirman, sénateur et ancien gouverneur général d'Algérie, qui venait de mourir le 2 août 1899. Jonnart avait été son chef de cabinet en Algérie (1885-1888) avant d'être nommé chef du service de l'Algérie au ministère de l'Intérieur, où il a dû rester en étroite liaison avec Tirman.

(2) Mme Genri Cottin, née Roussel, épouse du notaire honoraire.

pour ne pas être réveillé par une lettre chargée. Mais je préviendrai. Comme je dépense beaucoup d'argent en *ouate* peut-être pourrais-tu m'en envoyer un gros paquet ainsi que des cigarettes Espic et le livre de La Sizeranne sur Ruskin (1) (je demanderai d'abord à d'Oncieu si je ne le lui ai pas prêté).

Mille tendres baisers

Sans signature.

Je pense tant à Papa que je crois que je lui écrirai directement pour épancher mes sentiments. Du moins comme dit Mme de Beaumont « ma tête lui écrit ». France ne va pas si bien que cela. Envoie chez lui s. v. p.

Splendide Hôtel, Évian-les-Bains.

Couché à une heure.

[Vers le vendredi 29 ou samedi 30? septembre 1899] (2).

Ma chère petite Maman

Chaque minute depuis deux jours apporte de nouvelles choses à te dire (bien entendu rien de désagréable! je parle de projets, etc.) et cette lettre qui devrait avoir 25 pages se trouve bâclée parce que Cottet est venu de Féterne pour me prendre afin d'aller à Thonon voir Chevilly (3). Je vais donc me résumer de mon mieux. — Je viens d'apprendre que l'hôtel va fermer d'un jour à l'autre. J'ai donc besoin que dans ta *prochaine* lettre tu me dises ce que je dois faire, si je dois revenir directement, si je dois (au cas où je pourrais trouver un compagnon) revenir par les lacs italiens et Venise *(informe-toi auprès de Reynaldo où est Coco* (4)*)* si je dois (mais je n'approuverais pas) m'installer à l'hôtel de Thonon. Tu dois

(1) Robert de La Sizeranne, *Ruskin et la Religion de la Beauté*, Paris, Hachette, 1897.

(2) Lettre écrite sur papier du Splendide Hôtel d'Évian, vers les derniers jours de septembre 1899; cf. les allusions à Cottet (note 2 ci-après); aux dépenses, et notamment l'argent reçu « avant-hier », qu'il avait demandé dans sa lettre du dimanche 24 septembre; à la fermeture imminente de l'hôtel, qu'il croyait ne fermant « que le 15 » (cf. les lettres LXXVI, LXXVII et LXXIX); et aux 200 francs empruntés à Reynaldo Hahn « pour jusqu'au 1er octobre » et qu'il voudrait rembourser « avec précision ».

(3) Le Dr Cottet avait quitté Évian le 22 septembre pour Féterne. Voir les lettres LXXI et LXXII ci-dessus.

(4) Frédéric de Madrazo, dit « *Coco* », se trouvait à Rome. Cf. les deux lettres du lundi 2 octobre 1899 ci-dessous.

penser aux Brancovan, mais ils sont si au bord du lac que je crains l'asthme et il est moins facile d'en partir immédiatement si j'y suis mal que d'un hôtel. –

Tu m'as envoyé avant-hier matin 300 fr. Avant-hier je n'ai pas dépensé un centime ; hier j'ai dépensé l'aller et retour de Thonon (2 fr. 10) et le soir voiture pour les Brancovan (7 fr. pourboire compris). Mais j'ai payé sur ces 300 fr 1° une note de 167 fr. 2° une note de quarante francs pharmacie ouate, etc., qu'on avait portée sur le livre quoi que je paye les choses moi même, mais par suite de choses que je t'expliquerai. 3° 10 francs (chiffre indiqué par M. Cottin) au garçon qui me montait le matin mon café de la cuisine. 4° 10 francs au chasseur dit de l'ascenseur à cause des nombreuses choses qu'il me faisait — chiffre indiqué par le jeune Galard. J'oublie en ce moment de hâte quelque chose. Mais cela fait déjà si je ne me trompe

167
40
10
10
9,10
―――
236,10

236 francs dix, d'où il devrait donc me rester seulement

300,00
236,10
―――
63,90, si j'ai bien compté 63 francs, 90. –

Quand je t'ai dit que je ferais ainsi le calcul chaque jour, je croyais que l'hôtel ne fermait que le 15 de sorte que c'était simplement pour te montrer ce que je dépensais et pour avoir ton approbation ou tes critiques. Mais depuis que je sais que la fermeture est imminente, cela a également pour objet de te dire de m'envoyer de l'argent. Beaucoup trop n'aura aucun inconvénient, n'ayant pas l'intention d'employer à toute force ce qui sera en surplus, tandis que je serais très ennuyé d'être obligé de rester en compte, etc. — Pour ne pas perdre notre temps en choses inutiles, ne me dis pas, tâche de voir si l'on pourrait te garder, même sans prendre tes repas, etc. Car c'est pour des raisons, dont l'une m'est assez précieuse, mon désir et si j'avais voulu comprendre leur désir, je partirais dimanche ou lundi. Il se peut que de toute façon je sois obligé de déguerpir mardi. Ils y mettent la plus extrême complaisance. Tu aurais donc tort de leur écrire pour qu'ils tâchent de me garder. Tu sais que je n'aime pas les départs et que je

mettrai toute l'ingéniosité du monde à garder mon lit le plus tard que je pourrai. Mais j'aime mieux envisager la chose dans sa probabilité même si elle peut être écartée.

[Vers la fin novembre — début décembre 1902] (1)

Ma petite Maman

Puisque je ne peux pas te parler je t'écris pour te dire que je te trouve bien incompréhensible. Tu sais ou devines que je passe toutes mes nuits dès que je suis rentré à pleurer, et non sans cause et tu me dis toute la journée des choses comme : « Je n'ai pas pu dormir la nuit dernière parce que les domestiques se sont couchés à onze heures. » Je voudrais bien que cela soit ça qui m'empêche de dormir ! Aujourd'hui j'ai eu le tort, étouffant, de sonner (pour avoir à fumer) Marie qui venait de me dire qu'elle avait fini de déjeuner et tu m'en as instantanément puni en faisant, dès que j'ai eu pris mon trional, clouer et crier toute la journée. J'étais par ta faute dans un tel état d'énervement que quand le pauvre Fénelon est venu avec Lauris, à un mot, fort désagréable je dois le dire qu'il m'a dit, je suis tombé sur lui à coups de poing (sur Fénelon, pas sur Lauris) et ne sachant plus ce que je faisais j'ai pris le chapeau neuf qu'il venait d'acheter, je l'ai piétiné, mis en pièces et j'ai ensuite arraché l'intérieur. Comme tu pourrais croire que j'exagère je joins à cette lettre un morceau de la coiffe pour que tu vois [sic] que c'est vrai. Mais tu ne le jetteras pas parce que je te demanderai de me le rendre pour si cela peut encore lui servir. Bien entendu si tu le voyais pas un mot de ceci. Je suis du reste bien content que cela soit tombé sur un ami. Car si sans doute à ce moment-là Papa ou toi m'aviez dit quelque chose de désagréable, certainement je n'aurais rien fait, mais je ne sais pas ce que j'aurais dit. C'est à la suite de ça que j'ai eu si chaud

(1) Lettre écrite avant la mort du Dr Proust (26 novembre 1903), et après la première rencontre avec Georges de Lauris (vers l'été de 1902? cf. le premier document de Proust à Lauris : carte postale inédite, datée d'Anvers, 9 octobre 1902). Comme Proust écrit que Fénelon et Lauris, pendant la visite qu'ils venaient de faire chez Proust, portaient leur paletot, il doit écrire vers l'hiver de 1902-1903. Or, Fénelon quitta Paris le 8 décembre 1902 pour son nouveau poste comme attaché d'ambassade à Constantinople. Du reste, l'allusion à Vallette (voir la note 2 ci-après) nous permet de placer cette lettre vers la fin de novembre ou les premiers jours de décembre 1902, date indiquée par une allusion aux événements dont il est question ici comme étant arrivés « vers le 1er décembre », dans la lettre C ci-dessous. Cf. aussi l'allusion à ces « heures vraiment désespérées » etc. ; et les lettres XCI, XCIV, XCV et XCVII ci-dessus.

que je n'ai plus pu m'habiller et que je t'ai fait demander si je devais dîner ou non ici. A ce propos tu crois faire plaisir aux domestiques et me punir à la fois en me faisant mettre en interdit et en disant qu'on ne vienne pas quand je sonne, qu'on ne me serve pas à table, etc. Tu te trompes beaucoup. Tu ne sais pas comme ton valet de chambre était gêné ce soir de ne pouvoir me servir. Il a tout mis près de moi et s'est excusé en me disant : « Madame me commande de faire ainsi. Je ne peux pas faire autrement. » — Quant au « meuble » que tu m'as retiré comme un dessert, je ne peux m'en passer. Si tu en as besoin, donne-m'en un autre ou alors j'en achèterai un. J'aimerais mieux me passer de chaises. — Pour ce qui est des domestiques, tu sais que je suis psychologue et que j'ai du flair et je t'assure que tu te trompes du tout au tout. Mais cela ne me regarde pas et je serai toujours content de seconder tes vues à cet égard quand tu m'en auras prévenu car je ne peux deviner que quand Marie a fini de déjeuner je m'expose à la faire renvoyer en lui demandant du feu dans une chambre où Fénelon et Lauris n'ont pu rester malgré leur paletot, et à fumer. Mais je suis affligé — si dans la détresse où je suis, toutes ces petites querelles me laissent bien indifférent — de ne pas trouver dans ces heures vraiment désespérées le réconfort moral sur lequel j'aurais cru pouvoir compter de ta part. La vérité c'est que dès que je vais bien, la vie qui me fait aller bien t'exaspérant, tu démolis tout jusqu'à ce que j'aille de nouveau mal. Ce n'est pas la 1re fois. J'ai pris froid ce soir; si cela se tourne en asthme qui ne saurait tarder à revenir, dans l'état actuel des choses, je ne doute pas que tu ne seras de nouveau gentille pour moi, quand je serai dans l'état où j'étais l'année dernière à pareille époque. Mais il est triste de ne pouvoir avoir à la fois affection et santé. Si j'avais les deux en ce moment ce ne serait pas de trop pour m'aider à lutter contre un chagrin qui surtout depuis hier soir (mais je ne t'ai pas vue depuis) devient trop fort pour que je puisse continuer à lutter contre lui. Aussi j'ai voulu mais trop tard ravoir ma lettre pour M. Vallette. D'ailleurs je pourrai lui écrire en sens contraire (1). Nous en reparlerons.

Mille tendres baisers.

MARCEL

(1) Ici Marcel menace de rompre les pourparlers avec Alfred Vallette, directeur de la maison d'éditions du *Mercure de France*, lesquels aboutirent, en décembre 1902, à la signature d'un contrat pour la traduction de la *Bible d'Amiens* et *Sésame et les lys* de Ruskin. Sans doute Proust venait-il d'écrire à Vallette pour accepter de faire cette traduction des deux volumes. Cf. la lettre C ci-dessous à propos des événements amenant la décision d'entreprendre ce travail; et une lettre à Antoine Bibesco, que nous datons du

[Paris] Lundi soir [15 août 1904] (1)

Ma chère petite Maman

Je ne t'écrirai pas longuement et surtout pas bien parce que je viens d'écrire une longue lettre à M. Mirabaud, qui sans cela ne lui serait plus arrivée et je suis fatigué (2). Je suis arrivé ce matin à Paris à 7 heures. J'ai eu l'ennui de trouver ma chambre ouverte en grand, qui à cause de la pluie qui n'avait cessé de tomber à flots toute la nuit était d'une humidité terrible, il m'aurait été impossible d'y rester. J'ai dû faire faire du feu pour sécher et n'ai pu m'y coucher qu'à onze heures. Je te développerai de vive voix pourquoi et combien tout cela m'a contrarié. Devant la fenêtre mon meuble ouvert prenait l'air et en réalité infectait la chambre. La maison sentait très mauvais surtout la salle à manger dont la porte était restée ouverte en permanence « pour donner du jour au couloir » (je te dis tout cela entre nous (3)). Je te raconterai de vive voix mes dernières journées qui par la santé n'ont pas été tout à fait à la hauteur des autres, sans que la mer d'ailleurs en soit le moins du monde cause. En réalité me couchant très tard comme je dînais et me levant tôt comme je déjeunais (vendredi je n'ai pas déjeuné parce que j'avais un peu mal au cœur, mais je n'en étais pas moins sur le pont à dix heures du matin). (le seul jour où je ne me sois pas levé (qu'à 3 heures) est hier, je t'expliquerai pourquoi, je n'avais à beaucoup près, ni assez de lit ni assez de sommeil et cela m'oppresse toujours un peu. Tant que je suis resté à l'air pur cela est resté à l'état de gêne insensible. Mais étant allé dans la campagne, dans les feuillages, dans la poussière samedi, j'ai eu une crise en elle-même plus que supportable

samedi [20 décembre 1902], où Proust écrit : « je dois livrer le 1er février, sans un jour de retard possible, mon « Ruskin » au Mercure, en commencer d'ici-là un deuxième pour le même Mercure... « *Lettres de Marcel Proust à Bibesco*, Paris-Lausanne, Éditions de Clairfontaine, 1949, p. 71.

(1) Lettre écrite le soir du jour où Proust rentra de son excursion à bord du yacht Hélène l'enveloppe, bordée de noir, porte le cachet postal de départ : « Paris Av. Friedland 10* 16 - 8 04 », ayant été mise à la poste le lendemain mardi matin 16 août 1904. Elle porte l'adresse : « Madame Proust/Hôtel des Roches Blanches ! Étretat ! Seine-Inférieure. » — La lettre VIII à G. de Lauris nous fournit une vérification de la date du retour à Paris (*Lettres à un Ami*, p. 74) : « Je suis revenu par hasard à Paris la veille du jour où il a paru, » faisant allusion à l'article « La mort des cathédrales » paru dans le *Figaro* du 16 août 1904.

(2) Cf. la lettre précédente, note 2.

(3) La parenthèse n'est pas fermée.

mais que le fait d'avoir fumé sur place à Dinan a prolongée (1). On est rentré tard, je n'ai pas voulu faire trop attendre pour le dîner en fumant par trop longtemps. Ma crise s'est continuée en dînant ; un orage naissant à ce moment-là s'y est joint et je n'ai pu me coucher qu'à 7 heures du matin. Aussi je suis resté couché jusqu'à 3 heures. Dans ces dispositions je craignais fort ses huit heures de train. Grâce aux dispositions les plus savanres et surtout grâce à une forte pluie (la nature est plus habile que le plus habile homme du monde) il s'est admirablement passé sans une seconde d'oppression. J'étais ravi, car je m'attendais à toute autre chose et je me voyais déjà obligé de descendre du train à trois heures du matin. Naturellement m'étant couché ce matin à onze heures, ce n'est pas encore aujourd'hui que je me suis reposé. Et n'ayant plus l'air pur, je sens mieux mes fatigues accumulées sous les espèces d'un peu de sifflement. Je ne peux guère faire de projets ni voir clair en moi avant de m'être un peu reposé. Même à bord le peu de sommeil faisait que je ne savais trop ce que je faisais. Je n'ai voulu que t'envoyer un bulletin où selon mon habitude je ne te dis jamais que le plus mal pour que tu saches au-dessous de quelle courbe cela n'a jamais descendu. Quant à tous les beaux spectacles, choses de la nature ou de l'humanité ce sera pour la causerie épanchée, coupée de baisers. Quelque impatience que j'aie à pouvoir t'en donner d'effectifs je crois que la raison serait que tu prolonges encore un peu, même pour moi. Sans être aussi mobile au retour que je pensais, un peu échaudé par ces fatigues, deux jours de repos me mettront peut-être dans des dispositions différentes, et si tu reviens c'est fini de partir. Embrasse bien Robert et Marthe et Adrienne pour moi. Tiens-moi au courant de tes projets, je t'écrirai demain. Je suis si fatigué que je ne sais pas si tu peux sentir à travers ces lignes incohérentes la joie que j'ai de te sentir plus près de moi et de penser que bientôt nous ne ferons plus qu'une personne comme nous ne faisons qu'un cœur.

Mille tendres baisers.

MARCEL

J'ai fait rétablir l'électricité.

(1) De Dinan, Proust avait envoyé à Mlle Nordlinger une carte postale inédite avec une vue de la Porte du Pélican, portant ces mots : « Amitié et souvenir de Marcel. Voyage prolongé. »

Mercredi 6 h[eures] de l'après-midi, « du soir » comme dit le vulgaire.
[21 septembre 1904] (1)

Ma chère Maman

Lettre aussi jeunette que possible je te préviens. Mais enfin il faut être véridique. Après t'avoir écrit cette nuit j'ai été tellement bien que c'était un véritable délice. Quand m'a retraversé la pensée d'aller voir Dubois (2). Couché dans grande agitation et je crois conséquence de cette agitation crise d'asthme. Je me suis tout de même endormi mais avec rêves d'oppression et finalement réveil. Jusque-là ce n'était rien et j'aurais été parfaitement après m'être rendormi. Mais je me suis dit du moment que je ne pars pas, je réforme. Et j'ai demandé à dîner (goûter si tu veux, le temps ayant passé il était trois heures 1/2, dans mon lit). A ce moment Marie vient me dire que trop souffrante elle va se coucher (elle avait été hier en voiture découverte chez sa sœur, enfin la pure folie). Comme tu n'aimes pas que Félicie reste et que si je restais couché j'y étais obligé, j'y renonce et comme mon dîner était prêt je me lève, mais cette fois n'ayant ni beaucoup ni peu « fait tomber » (3) puisque je ne croyais pas me lever, je cours dans la salle à manger pour me chauffer. Pas de feu, je ne savais où aller. Le temps que Félicie en allume qui n'a pas pris, enfin je te passe tout cela. Est-ce ce refroidissement, la fatigue de ne pas avoir reposé, enfin a commencé un malaise inexprimable, mal de gorge, désespoir, pas pouvoir faire un mouvement, pouls invraisemblable, etc., etc. François que j'avais fait venir a dû repartir car je n'aurais pas pu et il l'a très bien vu (4). Peut-être vais-je me remettre, dans ce cas je sortirai demain. Mais si comme je le crois je suis souffrant, je renoncerai momentanément à mes heures pour cette raison : si je dois rester à la maison souffrant, la nuit cela m'est encore relativement égal, j'ai l'habitude d'être là, mais en plein jour

(1) Lettre sur papier de grand deuil « Waterford » ; datée par l'allusion au *Journal des Débats* (voir la note 4 ci-dessous.)

(2) Le Dr Charles-*Paul* Dubois (1848-19 ?), professeur de neuropathologie à l'Université de Berne, auteur de l'*Influence de l'esprit sur le corps* (1900) des *Psychonévroses et leur traitement moral* (1904), etc. Proust l'appelait « le Sollier bernois », faisant allusion à un neurologiste éminent, le Dr Paul Sollier.

(3) Pour éviter de se refroidir en sortant de son lit, Marcel avait l'habitude, avant de se lever, de « faire tomber sa chaleur », expression dont il se servait dans la circonstance. Proust fait parler ainsi un neurasthénique dans une maison de santé, dans *le Côté de Guermantes*, tome I, p. 272.

(4) François était le coiffeur ; Proust veut dire : je n'aurais pas pu *me laisser coiffer*.

en voyant le soleil dehors, tout seul ce serait trop nostalgique. Et alors j'aurai fait cet effort énorme pour rien. Car je vais être couché ce soir à minuit. Rien ne me serait donc si facile que d'être levé demain à midi. Mais si je vois que je suis souffrant, même si je peux me lever sans sortir, je m'arrangerai à rester couché jusqu'à 7 heures (destruction volontaire de ce que j'ai acheté si cher) pour ne pas avoir à être dans la salle à manger de midi à 7 heures, seul, avec la vue du soleil. « Tu me comprends? ». –. Ma chère petite Maman je sens comme cela doit être assommant d'entendre ainsi parler de ma santé. Je t'assure que quand tu seras là je n'en parlerai jamais plus. Mais il faut bien que je t'explique ce que je fais, ce que je ne fais pas, pourquoi je ne le fais pas.

« La consolation des martyrs est que Dieu pour qui ils souffrent voit leurs plaies. »

Naturellement pas l'ombre d'asthme dans un état si grippé. As-tu lu les *Débats* d'hier soir tout y est à lire, l'article de Filon sur la Nouvelle-Zélande, de Welshinger sur H. de Bismark, de Beaunier sur le pôle (1). C'est tout ce à quoi je pense pour le moment mais il doit y avoir encore des petites choses. Si dans une heure je suis bien, je serai bien ennuyé d'avoir gémi. Dis-toi que cette lettre est l'expression d'une réalité fugitive qui ne sera plus quand tu la liras. Je ne sais si tu achètes le *Figaro*. Il dépasse ce matin les bornes de l'insanité et de l'insipidité (2). Comme je compte que tu brûleras cette lettre (et que tu es censée ne savoir aucune des nouvelles domestiques que je te donne, de Marie, etc.) je te confie un secret que PERSONNE ne doit savoir mais tu entends qui que ce soit au monde. C'est pour Gabriel de la Rochef[d] que Mme des Garets s'est tuée. J'ai eu ton petit mot ce matin. J'aurai voulu que tu me visses cette nuit, alerte et allègre dans ma

(1) Le *Journal des Débats* du mercredi 21 septembre 1904 (paru la veille du jour dont il porte la date), contient les articles suivants : « La démocratie en Nouvelle-Zélande, » par Augustin Filon ; « Le prince Herbert de Bismarck, » par Henri Welschinger ; et « On l'a vu ! », sous la rubrique « Au Jour le Jour », d'André Beaunier.

(2) Du côté politique, le *Figaro* du 21 septembre 1904 se préoccupait surtout de l'anticléricalisme du ministère Combes. En première page, un article intitulé « Pas de découragement », signé par « Un Catholique » ; ailleurs se trouve une liste, par départements, des Francs-maçons, « à suivre ; » un compte rendu sur *les Catholiques français et leurs difficultés actuelles*, de Léon Chaine, par Ph.-Emm. Glaser ; et l'extrait d'une lettre adressée par Berthelot au Congrès de la Libre pensée. Du côté littéraire, peu de chose : Robert Dieudonné, « Fantaisies parisiennes : l'Auteur dramatique, » badinerie sur la confection des pièces de théâtre pendant les vacances ; et, sous la rubrique « Notre enquête sur les Ouvrages de Dames », de prétendues réponses telles que la lettre d'une Suédoise énumérant la liste de ses « ouvrages », c'est-à-dire des dentelles variées.

chambre de 14 degrés, prêt à tous les départs. Je ne peux pas croire que c'est le même homme. Je le redeviendrai sous peu. Mais cette préoccupation de sortir va bien me gêner. Plusieurs fois encore cette nuit j'ai évité le bruit en passant devant ta porte, ne me rappelant qu'après que le « nid était abandonné » (1). J'aurai ce soir Albu (2) et Bibesco

Mille tendres baisers

MARCEL

(1) Ici une ligne barrée.
(2) Albuféra.

LA RUBRIQUE DU MOIS

LES ESSAIS

FONCTION DE LA CRITIQUE

Ce qui ressort notamment des débats que l'on mène, ici et ailleurs, autour du malaise présent de la littérature, c'est qu'il se traduit (entre autres) par la dislocation des frontières, réelles ou conventionnelles, qui, jadis et naguère, délimitaient en principe les « genres » littéraires. Les œuvres se multiplient qui, ressortissant à plusieurs de ces genres à la fois, ne ressortissent plus, en fait, à aucun : romans qui sont des essais, essais qui sont des confidences, témoignages qui sont des pamphlets, etc.

Disons tout de suite que cette hybridation n'a pas que des inconvénients. Elle donne naissance, parfois, à d'excellents produits — qui s'intitulent par exemple Sylvia, la Consolation du Voyageur, Vivre à Madère *ou* Absent de Paris. *Il arrive même que si d'assez discutables ouvrages, comme* l'Enclume et le marteau, *méchant roman de Marc Soriano, ou* Géographie universelle, *essai brillant et amorphe de Bernard Frank, retiennent un moment notre attention, c'est justement que leurs auteurs, se moquant des règles et des genres et cédant à leur humeur, y ont glissé ici une ébauche de pamphlet, là un premier jet d'essai critique, là encore quelques « vues » sur la littérature ou les écrivains d'aujourd'hui.*

Je sais bien ce qu'objecteront les puristes : que le lecteur d'un roman n'attend pas d'y trouver le procès d'André Gide, la caricature d'André Malraux, le récit d'une rencontre avec François Mauriac; que le lecteur d'un essai n'attend pas davantage de son auteur qu'il relate ses expériences amoureuses; qu'il y a temps pour tout et que le mélange des genres aboutit facilement à celui des torchons et des serviettes... Mais si torchons et serviettes il y a, encore faudrait-il, pour ne pas les mélanger, qu'on les distinguât d'abord entre eux. C'est-à-dire que fût établie une discrimination, tentée une délimitation précise entre les « valeurs » spirituelles ou esthétiques, entre les formes et les genres qui les expriment, qui les incarnent.

En vérité, il fut un temps où c'étaient là la préoccupation et la fonction essentielles de la critique — et où elle s'y employait. Je ne crois pas exagérer beaucoup en disant que, pour une bonne part, elle y a renoncé, prise à son tour dans la confusion des esprits et des valeurs, des méthodes et des sentiments. Qu'elle est devenue trop volontiers une forme de journalisme à la petite semaine. Que trop de critiques se soucient moins d'analyser, de juger, de situer les œuvres à leur place et sur leur plan que de suivre et de se soumettre à l' « actualité » (leur rôle ne serait-il pas plutôt de la faire?*), de sacrifier à ses exigences dérisoires (informations, modes, joutes littéraires, chasse au best-seller), de faire leur part à l'esprit « partisan », aux ukases ridicules de l' « engagement » à tout prix, aux tabous politiques, et autres fariboles. Que lesdits critiques se croient un peu trop tenus de faire un sort à tout ce qui se publie, à tout ce qui se vend (et Dieu sait...), au moindre bouquin « dont on parle », pourvu qu'il se vende à dix mille exemplaires ou que le plus vague jury de Prisunic l'ait distingué. C'est un fait : depuis que le sort d'un livre dépend moins des jugements desdits critiques que de l'importance du budget publicitaire de son éditeur ou du coquetèle organisé pour son « lancement », le moins qu'on puisse dire est que l' « honnête homme » (lecteur ou écrivain) est un peu bien livré à lui-même, que les repères, les bornes, les balises sur lesquels il pourrait fixer son regard pour orienter sa marche sont plutôt incertains... Il fut tout de même un temps, pas si lointain, où un feuilleton d'Edmond Jaloux comptait davantage, pour un auteur comme pour son éventuel lecteur, que la présence, à un raout, d'une vedette de cinéma, ou que le prix de la Fraternelle des Amateurs de blanc-de-blanc.*

Influence mise à part, la critique (la vraie) a une autre fonction et une autre nécessité, *qui ne se manifestent pas seulement dans l'ordre de l' « actualité » immédiate. Ce n'est pas en tant que « guides de lecture » que nous lisons des ouvrages tels que — pour citer les derniers venus qui le méritent —* Hommes et idées d'aujourd'hui, *de Claude Mauriac* (1) *ou* l'Espoir des désespérés, *d'Emmanuel Mounier* (2), *mais parce qu'ils nous sont la promesse et l'occasion d'un fécond dialogue avec les écrivains et les œuvres dont ils traitent. Poussant plus loin encore son enquête, le critique entreprendra une recherche, une analyse, voire une psychanalyse non plus des œuvres et des écrivains, mais des conditions et des formes de leur existence, de la littérature, de la création littéraire elles-mêmes : c'est ce que font, par exemple, un Maurice Blanchot, un Georges Poulet — ou un Roland Barthes, dont on vient de lire un attachant essai sur* le Degré zéro de l'écriture (3).

Tels sont, me semble-t-il, les divers aspects de la fonction de critique, trop souvent et trop volontiers négligée au profit de je (ne) sais trop quel papillonnage journalistique. Je ne dis pas que l'actuel malaise de la littérature, dont il était question plus haut, vienne

(1) Éd. Albin Michel.
(2) Éd. du Seuil.
(3) Éd. du Seuil.

uniquement *de là. Ce n'en est peut-être, après tout, qu'une expression, qu'une manifestation* entre autres. *Mais il me paraît incontestable que, dans ce malaise, la critique a sa part de responsabilité, et que cette part est grande. Tout de même que, lorsqu'un pianiste joue faux, c'est parfois* aussi *la faute de l'accordeur de pianos...*

CLAUDE ELSEN.

PAULE RÉGNIER

JOURNAL

L'intérêt des « Journaux » de grands écrivains a été suffisamment démontré pour qu'on y insiste. Paule Régnier n'est pas un grand écrivain. Elle a reçu dans sa vie un certain nombre de prix littéraires. On sait que cela n'a plus grand sens. Au reste, j'affirme sans savoir : je n'ai jamais ouvert un roman de Paule Régnier. Ce qui ne m'a pas empêché de lire son *Journal* avec étonnement et respect. Au contraire. La valeur de son œuvre importe peu. Ce qui compte c'est la place que cette œuvre tenait dans sa vie — et qu'elle fut la cause, accessoire peut-être, mais certaine de son suicide. Ce mot « suicide » apparaît très tôt, dans le *Journal* de Paule Régnier. Il y fait une entrée discrète, mais terrible. Et l'on tremble de le rencontrer à nouveau. C'est comme une note brusquement discordante dans une partition — et l'oreille aux aguets n'a plus qu'une inquiétude : cette note reviendra-t-elle bouleverser la symphonie, finira-t-elle par tout recouvrir? On lit ainsi ce *Journal* de Paule Régnier. Avec une angoisse croissante. L'idée du suicide réapparaît sous des formes différentes, ne cesse d'affleurer, on sent peu à peu que la détermination s'affermit en elle. Ou plutôt que sa volonté cède peu à peu, qu'elle s'abandonne à l'idée du suicide. Cette graine de chiendent, il aurait fallu l'arracher plus tôt. Paule Régnier ne l'a pas fait. Elle s'aperçoit un jour que la graine a poussé de longues racines, que la mauvaise herbe a tout envahi. Il est trop tard. Elle est trop vieille, trop seule, trop malade, trop désespérée pour se défendre. Elle se laisse étouffer. Écrit sans recherches littéraires, très éloigné de toute préoccupation esthétique, ce long monologue est, en définitive, bouleversant. On ne peut pas l'entendre avec l'impassibilité du critique. On est, malgré soi, atteint au cœur. Et l'on en garde une étrange impression de culpabilité. Il aurait suffi de bien peu de choses — d'une main tendue. Comment savoir si l'occasion ne s'est pas présentée?

(Éd. Plon.)

JACQUES TOURNIER.

ROMAIN ROLLAND

JOURNAL DES ANNÉES DE GUERRE

1914 - 1919

Dix-huit cents pages sur papier bible; des lettres d'inconnus, innombrables. Des articles français, italiens, allemands, danois. Le grand bruit de la sottise et de la haine. Les voix généreuses de Stefan Zweig, Bernard Shaw, Bertrand Russel. Les voix plus humbles mais non moins

émouvantes de ceux qui souffrent dans les tranchées, dans les villages de France et d'Europe. La grande peur des élites, le courage du peuple qui se tait. Déchirée et seule dans ce monde frémissant et fou, l'intelligence de Romain Rolland.

Romain Rolland voulait dans ces pages de Journal n'être qu'un témoin : il réunissait *notes et documents pour servir à l'Histoire morale de l'Europe de ce temps*, et du même coup les pièces du dossier qui répondrait un jour au procès d'*Au-dessus de la Mêlée*. Par bonheur, Romain Rolland est mieux qu'un témoin : il est l'historien du présent. Avec *Au-dessus de la Mêlée*, Romain Rolland était un nouveau moment de la conscience humaine. Le *Journal* témoigne pour l'intelligence. Devant l'attitude unique de Romain Rolland en 1914, personne ne doute plus aujourd'hui de son idéalisme, de sa fidélité à ce qui fut toujours sa foi : l'Esprit. Ceux-là même qui virent en lui un traître lui reconnurent par la suite le privilège de l'innocence. Mais c'était, c'est encore, pour lui refuser le réalisme politique, sinon le bon sens et le bon goût. De ces derniers griefs, le *Journal* fait justice.

Les internationalistes, envoyés au front, abandonnés par leurs chefs, seuls avec un idéal devenu dérisoire, combattaient, mais leurs voix s'étaient tues. Ils mouraient et c'est Barrès qui chantait leur sacrifice. H. G. Wells, France « trahissaient ». Ils étaient seuls avec leur courage. Tout à coup, les paroles de Romain Rolland les atteignent. Resté fidèle, c'est pour eux qu'il parle, pour cette minorité qui se fait tuer dans l'absurde. Romain Rolland redonne même à leur lutte, sa vérité. Des lettres de tous les points du front témoignent de leur reconnaissance. Romain Rolland rompait la solitude.

C'était déjà du réalisme. L'attitude de Romain Rolland n'est jamais négative. S'il ne joue pas les politiques, il n'est pas non plus pacifiste : il ne veut pas d'une paix à tout prix. La Belgique, l'Alsace-Lorraine ne sauraient être passées sous silence. Mais il demande aux gouvernements de ne pas négliger, aveuglés par la haine et les fausses nouvelles, les rares chances de paix. Quant à lui, il joue simplement son rôle. Intellectuel, il refuse d'ajouter aux passions, aux mensonges. Il ne renie pas l'universalité de l'esprit et de l'art, il se refuse à rompre tous liens avec les intellectuels allemands, autrichiens et tente d'opposer l'internationalisme de l'intelligence à la guerre des nations. Il est favorable au *Bund Neues Vaterland* (1) ligue de libéraux allemands qui essaient de freiner l'impérialisme germanique, mais jamais il n'en fait partie, à aucun titre. Il reproche à ces intellectuels de ne pas être liés avec l'opinion, avec le peuple dont Romain Rolland attend les seules chances de paix, la révolution politique étant le prélude nécessaire à l'entente de la France et de l'Allemagne. Incompris, dès la fin de 1915, Romain Rolland retourne au silence. Il poursuit le dialogue de l'amitié avec Stefan Zweig et n'élève la voix qu'à de rares moments.

Jamais n'a été aussi vrai, même pour lui, ce mot qu'il aimait : l'utopie d'aujourd'hui est la vérité de demain. Il avoue que son tols-

(1) Voir l'excellente mise au point de P. Grappin, le *Bund Neues Vaterland I. A. C. 1952.*

toïsme n'est qu'une façade « ...je porte en mon esprit des pensées brûlantes que je ne laisse point échapper car elles trouveraient trop d'aliment dans les âmes dévastées » (lettre à Jean-Richard Bloch, 1er septembre 1917). Malgré ses sympathies, il n'est pas non plus révolutionnaire. Il a simplement si bien compris son temps qu'il vit déjà dans l'avenir. Il sait que dans cette guerre l'idée de patrie meurt et n'est plus qu'une utopie. L'idéaliste, c'est Barrès, mais à rebours. Dès 1915, Romain Rolland se méfie du principe des nationalités et prévoit la toute-puissance des États-Unis aux dépens d'une Europe mutilée et appauvrie. Il reprend vie et le Journal avec lui au moment de la révolution russe. Il a deviné l'importance de Lénine, de Trotsky. Et, l'espace d'un instant, la guerre prend, pour Romain Rolland, un sens avec les idées neuves qu'ils apportent. Il suit jour par jour les événements, grâce à Guilbeaux correspondant en Suisse de la *Pravda*, nuançant ses jugements sur Kerensky, s'indignant de la peur du bolchevisme qui secoue l'Europe capitaliste. Il marque bien ce qui l'éloigne de Lénine et de sa révolution. Mais toujours informé, il attend de leur œuvre le renouveau d'un monde. Lui qui avait prédit dès 1915 la révolution allemande n'est pas déçu par l'issue malheureuse du bouleversement qui suit l'armistice. Romain Rolland n'espérait rien. Il devine en Allemagne la survie des forces militaires et impérialistes et souligne, au moment de l'assassinat de Liebknecht et de Rosa Luxembourg, que pour la première fois, les socialistes au pouvoir ont écrasé le vrai socialisme. Les temps sont venus pour Romain Rolland d'une paix précaire où cette grande lueur à l'Est mobilise contre elle toute la bourgeoisie européenne. L'indépendance de Romain Rolland, souvent menacée par ses ennemis comme par ses amis, surprend particulièrement en face des problèmes que soulève le régime de Lénine. Et l'on attend avec curiosité le *Journal* des dernières années.

Dans ce livre, où passent les silhouettes de J. R. Bloch, Châteaubriant, A.-F. Poncet, Igor Stravinsky, Charles Vildrac, Pierre Jean Jouve, où les idées de patrie et de révolution meurent et naissent sous leur vrai jour, où Romain Rolland avec le jugement le plus droit reste parfois seul même contre ses amis, l'auteur de *Jean-Christophe*, sérieux au point de ne pas saisir l'humour de Bernard Shaw, montre son vrai visage : celui de l'historien et du témoin, plutôt que celui de l'artiste, en homme qui devine les grands courants de l'histoire et des âmes pour en écrire la symphonie, toute d'intelligence et de foi en l'humanité.

(Éd. Albin Michel.) JEAN-BERNARD RAIMOND

HENRY DE MONTHERLANT

TEXTES SOUS UNE OCCUPATION

Je ne suis pas sûr qu'il soit de très bonne guerre d'opposer un livre de ce genre (et de cette classe) aux avocats du roman — mais il faut avouer que c'est bien tentant... On sait que lesdits avocats — fort bien représentés naguère, à cette place, par Félicien Marceau — déplorent volontiers que le roman proprement dit tende de plus

en plus à céder la place à la littérature « de confidence », qui va de l'autobiographie à l' « essai romancé », en passant par le « témoignage », le journal intime, etc., lesquels réduisent à peu de chose l'imagination créatrice, de plus en plus laissée en partage aux fabricants de best-selleurs ou de romans policiers.

Il est de fait pourtant qu'un livre comme les *Textes sous une occupation* de Montherlant (faisant suite, à sa manière, à d'autres livres comme *Aux Fontaines du désir*, *le Solstice de juin*, *Service inutile* ou *le Fichier parisien*) apparaît infiniment plus dense, plus attachant, plus riche de substance que la plupart des romans publiés depuis plusieurs années. Pour ma part, je n'en ai lu aucun (de ces romans) que, l'ayant ouvert, je ne l'aie achevé surtout par acquit de conscience bien plus que poussé par ce sentiment de *nécessité* et de délectation intellectuelle qui déjà m'a fait lire deux fois les *Textes sous une occupation*. (C'est peut-être un « test » tout subjectif : je le donne pour ce qu'il vaut. Mais je tiens qu'un livre qui ne suscite pas ce sentiment-là n'est pas un livre important — et à tant que lire des livres sans importance, autant qu'il s'agisse de romans policiers, me semble-t-il...)

Au demeurant, on voit fort bien qu'il y aurait, dans ces *Textes*, la matière d'un roman, et même de plusieurs. Prenez par exemple *le Rêve des guerriers*, ou *l'Assomption du Roi des rois*, ou *la Déesse Cypris*. A un traité de morale aussi bien. Mais le roman n'aurait pas cette netteté de lignes, cette acuité de ton, cette précision des contours dans l'expression d'une pensée. Et le traité manquerait de cette chaleur vivante, de cet « accent » personnel. Il y faudrait des pages et d'ennuyeux discours pour développer une idée comme celle-ci qu'en la formulant « en situation » (comme dirait M. Sartre), Montherlant éclaire d'une éclatante : « *Tout le mal qui est fait sur la terre est fait par les convaincus et par les ambitieux. Le sceptique sans ambition est le seul être innocent.* » Et il faudrait plus d'un roman pour illustrer une évidence de ce genre : « *Liseur de journaux, piètre sire : le signe ne trompe pas. C'est un véritable nettoyage de l'esprit et de l'âme que de ne pas lire les journaux pendant plusieurs mois* (1). *Tout dans leur lecture — les faits, la place qu'on leur donne, leurs commentaires — me bouleverse tant la raison que la conscience morale. Et ce désordre malsain est un désordre inutile, car si on lit un journal par hasard, après n'en avoir lu pas un pendant un mois, on voit combien ce mois peut être sauté, annulé facilement : il semble que le journal lu aujourd'hui et le dernier, lu il y a un mois, se suivent dans les vingt-quatre heures. On réalise alors que sur un certain plan il ne se passe rien.* »

L'admirable encore, chez notre Montherlant chroniqueur, moraliste, mémorialiste (comment dire ?), c'est que, s'il s'inspire — d'aventure — de l' « actualité », c'est sans s'y soumettre, c'est en la soumettant à lui, pour en faire son miel et en tirer des enseignements

(1) Pourquoi cette clause restrictive : « Pendant plusieurs mois »? Une fois perdu le mauvais pli de lire les journaux, il me semble y avoir grand avantage à ne jamais le reprendre. Ne *jamais* lire un journal est beaucoup plus facile qu'on ne le soupçonne, et c'est une inappréciable mesure d'hygiène... (C. E.)

qui de très haut la dépassent : d'où l'actualité *permanente*, si je puis dire, de pages inspirées, par exemple, par un fait, une rencontre, un événement, une mort ou un « fait-divers » de 1942... ou du VIIe siècle avant Jésus-Christ. Je ne sais pas de livre plus « acutel » que celui-ci, dont aucune page n'a moins de neuf ans.

Bref, ces *Textes sous une occupation* apparaissent comme la plus sûre réponse que l'on puisse opposer aux inquiétudes des médecins de nos lettres : il se peut que le roman se porte mal, ait atteint l'âge critique (avec ou sans jeu de mots), soit frappé, même, de caducité. Ce n'est pas tellement grave, en regard de la santé, de la vigueur et de l'alacrité dont est appelée à témoigner une autre forme de littérature, même si, dans la double acception du terme, elle doit être plus « confidentielle ». Il me semble peu douteux que si Stendhal écrivait en 1953, ses ouvrages se rapprocheraient davantage des *Textes* de Montherlant que de ceux couronnés par les « Goncourt ». Et un seul desdits *Textes* suffit aisément à nous faire tenir pour négligeables les histoires d'épiciers, de soudards ou de curés également synthétiques, auxquelles nos romanciers « à succès » consacrent leurs soins laborieux. La *forme* romanesque, après tout, n'est qu'une convention comme une autre. On peut fort bien imaginer d'autres moules à la pensée et à la sensibilité de l'écrivain : c'est de main de maître qu'Henry de Montherlant vient nous le rappeler — fort opportunément.

(Éd. Gallimard.) C. E.

MICHELINE SAUVAGE

LE CAS DON JUAN

Comme il existe à ce jour trois mille deux cent cinquante et une, je crois, interprétations différentes du visage de Don Juan, et que Micheline Sauvage nous en offre une nouvelle, les hommes qui ont cru posséder dans leur vie deux femmes et demie, et qui pour cela se croient plus Don Juan que nature, vont se sentir demoins en moins à leur aise. Il se trouve, en effet, que *le Cas Don Juan* met beaucoup de santé dans ce mythe et ôte aux séducteurs beaucoup de leur délicieuse mauvaise conscience. Mme Sauvage a choisi de jongler avec toutes les interprétations, qu'elles soient œuvres de création, drames, comédies, opéras et romans, ou œuvres d'élucidation, thèses, etc... Je dis *interprétations* car Mme Sauvage se comporte en mythologue et ne doute pas qu'il y ait un mythe Don Juan, comme il y a un mythe Tristan. On finit par douter de la célèbre théorie d'Otto Rank sur les *doubles* de Don Juan (le valet, Anna, l'image paternelle traduite par le commandeur ou par le frère de Don Juan), on finit par ne plus croire qu'Albert Camus ait voulu faire de Don Juan un héros de l'absurde et on pencherait plutôt pour une irraison atteinte à force de lucidité, on salue au passage le Don Juan romantique, le Don Juan timoré, le Don Juan jumelé à Faust... On s'arrête chaque fois que Mme Sauvage revient aux concepts chrétiens : il est très normal qu'on soit obligé, à notre époque, de définir le mythe Don Juan « à l'intérieur du mythe de Prométhée » : mais pourquoi vouloir essayer de préciser s'il s'agit d'un Prométhée

païen ou chrétien pour trancher finalement que Don Juan est « un Prométhée chrétien »?

A vrai dire, l'ouvrage fourmille de vues arbitraires, fort excitantes, du même genre : la dialectique mène le bal. Pourquoi, par exemple, Don Juan serait-il « l'antithèse absolue » d'Hamlet? Je ne sais pas dans quelle mesure Don Juan n'est pas né aussi vaincu que Hamlet; il se pourrait que ses triomphes ne fussent victoires qu'à nos yeux; point toujours aux siens. Il ne diffère radicalement d'Hamlet que dans la conception du temps, point dans les replis de l'âme. Il semble beaucoup plus vrai de dire, avec Denis de Rougemont, que Don Juan est « l'antithèse absolue de Tristan ».

Quoi qu'il en soit, étant posé qu'il n'y a pas de grande blessure en Don Juan, et qu'il n'est ni triste, ni déçu, ni amer, ni impuissant, Don Juan apparaît comme une victime du temps. C'est ici l'apport le plus original de l'étude de Mme Sauvage, qui déclare : « Don Juan ne supporte pas de ne pas être éternel » (ce qui devrait nous ramener à la peur, à l'amertume, à l'impuissance, etc..., mais enfin...). Ayant dénoncé tant de complexes-traquenards sous les pieds de son héros, Mme Sauvage est naturellement obligée d'inventer un nouveau petit complexe, *le complexe de Biorn*. Biorn est « l'obsédé type du temps irreversible » qui invite ses ancêtres à souper et ne croit pas se souvenir de ses hôtes : mieux, il refuse le temps. Don Juan se définit à partir de ce complexe qui engendre trois attitudes possibles, Biorn (Hamlet), l'anti-Biorn (Don Juan), et « choisir de ne pas choisir », ou attitude de la mauvaise foi (Elvire).

Il est à noter que Mme Sauvage s'intéresse beaucoup à Elvire, ce qu'on lui pardonne bien volontiers : *le Cas Don Juan* est aussi un ouvrage de dame. On le relira sans se lasser, on se gorgera de toutes ces interprétations inhabituelles d'un même drame, dont voici la première synthèse, on les reprendra en songeant, séparément, à Constant, Stendhal, Gobineau et Larbaud, dont les masques nous sont plus familiers... S'il est vrai que Miguel Manara est le seul *véritable* Don Juan, il y a un peu de Don Juan en chacun de nous, à cause de Constant, Stendhal, etc...

(Éd. du Seuil.) FRANÇOIS-RÉGIS BASTIDE.

MARCEL JOUHANDEAU

CARNET DU PROFESSEUR

Au jeune homme parti à la *Recherche du Temps perdu* M. de Charlus fit un jour cette confidence : « Pour les meilleurs d'entre nous, l'étude des arts, le goût de la brocante, les collections, les jardins ne sont que des ersatz, des succédanés, des alibis. Dans le fond de notre tonneau, comme Diogène, nous demandons un homme. Nous cultivons les bégonias, nous taillons les ifs, par pis aller, parce que les ifs et les bégonias se laissent faire. Mais nous aimerions donner notre temps à un arbuste humain... » Voilà la chance de Marcel Jouhandeau : il n'a que faire des ifs et des bégonias, il dispose de toute une pépinière d'arbustes humains — « autant de mystérieuses floraisons invisibles et différentes dont (il est) le jardinier » (p. 17).

Deux hommes cohabitent l'enveloppe charnelle de Jouhandeau : le mari d'Élise, le chroniqueur intarissable de sa famille, de ses concitoyens, des familles de ses concitoyens et des concitoyens de sa famille, le spéléologue des cavernes intimes — bref, M. Godeau —; et M. Jouhandeau. En attendant Godeau, M. Jouhandeau fait la classe. *Rosa* la Rose, les participes passés, les fantasmagories mythologiques. Il est chargé d'une classe de sixième dans une institution libre. Devant cet « arbre de frimousses » qu'est son jeune public, Jouhandeau se prend en « flagrant délit d'humain ». Il se penche passionnément sur chaque petit d'homme, il l'interroge, le devine, parfois se trompe ou se heurte à une résistance (ni ifs ni bégonias), il note les répliques, les scènes, recopie les rédactions (*Portrait de votre meilleur camarade, l'Épicerie ou le Langage des choses*) et peu à peu la classe vit. Mieux : c'est l'univers tout entier du professeur — élèves, parents d'élèves, collègues — qui s'anime. C'est enfin Jouhandeau lui-même que nous *voyons* dans l'exercice de son métier. Un Jouhandeau neuf, tout de tendresse attentive, fait de mille précautions, de mille scrupules. « Chaque fois que j'entrais au pensionnat, je laissais dehors mes mauvaises pensées et il ne m'est jamais arrivé de sacrifier mes devoirs de professeur à mes préoccupations d'écrivain, comme si en moi l'écrivain et le professeur n'avaient eu rien de commun, aucun rapport. » (p. 161).

Soyons francs : ce professeur-là — qui, Dieu merci, écrit aussi bien que M. Godeau — nous repose un peu du mari d'Élise.

(Éd. Pierre Horay-Flore.) JEAN-LOUIS BORY.

JEAN GUÉHENNO

JEAN-JACQUES

« C'est un ancêtre en tout », a-t-on dit de Jean-Jacques Rousseau. Ce mot me revenait sans cesse à l'esprit, pendant que je lisais le beau livre si généreux et si lucide que vient de lui consacrer Jean Guéhenno. Au terme de son entreprise, l'auteur semble avoir accompli le programme qu'il annonçait lorsqu'il disait de Jean-Jacques « qu'il ne peut mourir et qu'il est de toutes nos batailles »...

Jean Guéhenno s'amuse de voir les efforts touchants de certaine critique contemporaine pour retrouver en Rousseau un garant de la pensée chrétienne et presque un prophète. Sans doute celui-ci, tout au long de ces années orageuses qui vont de 1758 à sa mort, s'oppose-t-il à ses anciens amis les philosophes athées, Diderot et les Encyclopédistes. Il écrit en 1762 dans une lettre à l'archevêque de Paris, Christophe de Beaumont : « Je suis chrétien... Je sens mon âme... » Mais qu'est-ce qu'un chrétien qui ne croit ni à la Révélation ni à la Rédemption? En réalité, la profession de foi du vicaire savoyard est comme un nouvel évangile que Jean-Jacques se croit sûr d'avoir reçu, et qui le rend « semblable à Dieu ». La grâce devient inutile. Le dogme du péché originel est nié formellement : Jean-Jacques croit bien plus à l'homme qu'à Dieu. Ce vague christianisme humanitaire débarrassé des entraves gênantes du dogme et du péché, cette molle religiosité sans obligation ni sanction, — bien des hommes de notre temps la reconnaîtront au fond d'eux-mêmes, s'ils sont

sincères. Nous sommes les fils de ce Jean-Jacques qui « n'a pas détruit la conscience humaine », mais qui « l'a corrompue ».

Jean-Jacques est aussi le premier de nos écrivains qui s'affirme et se veut plébéien. Jean Guéhenno montre admirablement comment la littérature était alors un jeu, un divertissement. Voltaire, Diderot, les Encyclopédistes étaient, au milieu même de leur combat, des heureux du siècle. Ils ne faisaient la révolution que « dans leur cervelle ». Avec Jean-Jacques, au contraire, un livre devient un engagement de tout l'être. Il suppose un accord profond de l'écrivain avec sa destinée : plus qu'aucun de nos contemporains qui se réclament de ce programme, l'auteur de *la Nouvelle Héloïse*, de *l'Émile*, des *Rêveries*, a bouleversé la vie d'hommes et de femmes innombrables. Par le témoignage de sa vie et de son œuvre religieusement accordées, il a rappris à vivre à une société usée et moribonde. Il est, de façon éclatante, le premier de nos écrivains engagés.

Mais la raison la plus forte de l'emprise de Jean-Jacques sur son siècle et sur ceux qui ont suivi tient dans ce mot : il a inauguré la littérature de confession. Jean Guéhenno éclaire d'une lumière parfois cruelle le charme étrange et trouble des aveux de Jean-Jacques. Georges Duhamel les avait appelés jadis les confessions sans pénitence, et là peut-être réside leur attrait. Contrairement à son prédécesseur Saint Augustin, Rousseau raconte ses péchés non en s'accusant, mais en se justifiant. Il ne parle pas « contre lui-même » et contre l'homme en général, mais pour la défense de lui-même et de l'homme. Ne voilà-t-il pas de quoi plaire aux âmes révoltées du XX^{e} siècle? Et Jean-Jacques a des charmes plus secrets. Il crée entre son lecteur et lui cette complicité dont parlera Baudelaire.

Hypocrite lecteur, mon semblable, mon frère...

Ces retours délicieusement douloureux sur soi-même, cette pénombre de confessionnal, où l'auteur et le lecteur mêlent leurs âmes, dans la connivence, autour des plus troubles secrets, c'est à Jean-Jacques que nous les devons... Ce n'est pas un hasard si André Gide aimait tellement les *Confessions*. Le goût étrange pour la « fessée », les « exhibitions », les « mauvaises habitudes », les vols de ruban ou de ciseaux, tout cela est devenu très cher à la littérature contemporaine. Entre ces bassesses de vaurien et les élans mystiques, il semble à l'homme moderne qu'il saisit mieux la complexité d'un être, son étrangeté, son mystère. Et il est bien vrai que Jean-Jacques a fait éclater les cadres de la psychologie et de la morale traditionnelles. Un certain goût théâtral de la confession publique nous a été donné, où auteurs et lecteurs manifestent une sincérité avilie, et par là-même bouleversante.

On dira peut-être que la vie et l'œuvre de Jean-Jacques doivent être considérées en elles-mêmes. Que d'artifices pour découvrir à travers les siècles des messages de sympathie à notre intéressante époque... Il est vrai. On lira donc avec profit les pages où Jean Guéhenno révèle un Rousseau curieusement inactuel. Il est de ces êtres qui ont voulu changer le monde, la société et les hommes, et qui, néanmoins, ont cru que les grands bouleversements ne pouvaient se faire que dans la dignité humaine, dans ce qu'il appelait la « vertu ».

Nous avons bien changé cela. La vertu de Jean-Jacques est devenue ridicule. Nous ne croyons plus qu'au cynisme, seul moteur des révolutions. Jean-Jacques a pu s'égarer, se tromper, se leurrer parfois même inconsciemment. Du moins a-t-il toujours voulu être l'homme de la vérité. Dans le tumulte de nos mensonges, sachons écouter sa voix.

(Éd. Gallimard.) ANDRÉ SEAILLES.

MARCEL ADÉMA
GUILLAUME APOLLINAIRE LE MAL-AIMÉ

L'essentiel de ce livre, notre numéro de septembre l'a donné, et l'on gardait donc déjà présent à l'esprit tout ce que M. Adéma a recueilli et rassemblé de Guillaume Apollinaire. Le livre nous confirme dans l'idée que rien de ce qui a pu lui échapper d'important ne sera sans doute jamais retrouvé. Mais qu'a-t-il pu lui échapper d'important? On lit *Guillaume Apollinaire le mal-aimé* avec l'impression de posséder complètement une vie et une œuvre dans leurs rigoureux contours.

Un autre spécialiste viendra plus tard qui entrera davantage dans les pensées du poète, distinguera plus profondément entre l'esprit et le cœur, discriminera avec plus de critique entre les valeurs proposées comme entre les qualités de poèmes, composera un ouvrage plus littéraire. Tel n'était pas l'objet que s'était fixé M. Adéma. Il voulait égrener les faits, depuis les origines exactes enfin découvertes jusqu'à la mort navrante. Il ne lui fallait pas laisser la moindre lacune. Nous devions suivre le mal-aimé dans tous ses comportements, dans toutes ses démarches. C'est fait. La réussite est là. Il faudra toujours passer par M. Adéma désormais.

J'ajoute que le livre est riche de lettres inédites, de vers inédits, et qu'il s'achève sur une bienfaisante bibliographie.

(Éd. Plon.) H. C.

ÉMILE HENRIOT
LES ROMANTIQUES

Sous ce titre, Émile Henriot a groupé les articles de critique qu'il a publiés sur les principales figures du romantisme.

L'érudition, si souvent austère, devient sous la plume d'Émile Henriot une discipline dont on ne saurait trop dire le charme. Il mène le lecteur à travers l'époque romantique avec une sûreté prodigieuse. Il arbitre avec sagesse, relève les erreurs sans vanité, applaudit aux efforts de ceux qui le méritent, encourage, blâme, approuve, soutient, corrige, défend, avec une équité sans défaillance.

Il dit lui-même : « La véritable érudition est sans parti. » En effet il n'en a pas. Il se tient au-dessus des passions contraires des érudits pour servir la cause de la vérité de l'histoire littéraire.

En cherchant « l'homme sous l'écrivain » il établit un équilibre harmonieux entre l'un et l'autre, il éclaire l'un par l'autre ce qui nous vaut l'agrément de nombreuses anecdotes qu'il nous remet

plaisamment en mémoire. Lorsqu'il ne nous en apprend pas d'autres que nous nous promettons de retenir.

(Éd. Albin Michel.) JACQUES EHRMANN.

JEAN WAHL
LA PENSÉE DE L'EXISTENCE

Les philosophies de l'existence n'ont pas un corps de doctrines commun, mais une atmosphère qui permet de les caractériser; ce climat commun est le sentiment de l'angoisse. Pour la première fois, le philosophe arrive à la connaissance non par la pensée, mais en gémissant. Le philosophe classique, un Platon ou un Descartes, ne daignait jamais sortir de la sphère de la connaissance en général; cela lui aurait semblé une déchéance. Le philosophe de l'existence ne considère nullement comme une déchéance le fait de se réclamer de Job « le penseur privé qui conversait avec Dieu » (Chestov), le premier des philosophes qui ait pensé qu'on peut connaître en gémissant.

Nous ne pouvons donner ici qu'une idée extrêmement succincte de la richesse exceptionnelle de ce livre où fourmillent mille problèmes dont nous allons indiquer quelques-uns : « Il n'y a en philosophie, a dit Aristote, qu'un problème toujours discuté, c'est le problème de l'être. » Les philosophes positivistes et idéalistes échouent également, les uns parce qu'ils n'admettent que les faits, les autres que les idées; ni les uns ni les autres ne tiennent compte de l'individu subjectif. Qu'est-ce, alors, que l'individu? L'existence n'est pas, pour Jaspers, une idée impersonnelle, comme pour Descartes ou pour Hegel. « Je ne peux savoir ce qui est moi, » s'écrie-t-il. Nous ne pouvons définir le moi, nous ne pouvons que l'éclaircir, par instants, grâce aux « situations limites », situations de souffrance, de mort, où l'âme atteint au point extrême, et où nous prenons conscience des limites qui sont devant nous.

« L'être-là, » le *Dasein* de Jaspers, l'être conditionnel, l'être empirique dans le temps et l'espace, qui est naissance et mort, désir, vouloir, inquiétude, doit être dépassé pour atteindre le *Sein*, c'est-à-dire l'être inconditionnel. Mais Jaspers voudra aller plus loin, et la pensée qui tient une place primordiale dans sa philosophie, est la pensée de l'*Umgreifend*, que le mot français « d'englobant » traduit assez heureusement (Jean Wahl propose de le traduire par « l'infini compréhensif » et James Collins par « l'inclusif »), qui est un horizon autour des idées, des sentiments, des perceptions, englobé à son tour par un horizon plus vaste encore. Nous en arrivons ainsi au problème proprement dit de l'existence « qui est quelque chose sur quoi je ne peux m'expliquer » (Jaspers). Par quel mode de connaissance peut-on, alors, la saisir? Par la subjectivité. « Le subjectif, dit Kierkegaard, voilà la vérité, c'est ce qui ne se démontre pas... L'existence est ce que je suis et non ce que je puis voir ou savoir. » Il ne s'agit plus d'intelligibilité mais d'inintelligibilité. Les preuves de l'existence de Dieu ne sont pas valables comme preuves rationnelles. Affirmer Dieu est un acte et non une pensée. Objectivement, tout est relatif; existentiellement nous sommes dans l'absolu.

« Je suis la vérité et la vie, » a dit le Christ; il affirme et ne démontre pas. — Quelle place la liberté tient-elle dans la philosophie de l'existence? Nous vivons dans l'antinomie. La liberté n'existe que parce qu'il y a non-liberté. Nous vivons en état de lutte contre les déterminations naturelles et sociales. S'il n'y avait pas de lutte il n'y aurait pas de liberté. Il y a lutte en nous-même; ce sera ou bien un échec, c'est-à-dire une chute dans l'inauthentique, d'où, perte de la liberté, ou bien une victoire c'est-à-dire conquête de la liberté, d'où entrée dans le *Sein*, dans l'être, dans l'authentique; on devient un être existant c'est-à-dire un être en état de passion. La liberté consiste à se choisir authentique. Ces idées ne sont pas sans analogie avec ce que Bergson appelle le registre du spontané, du souple, du mouvant, d'une part, et le registre du rigide et du mécanique, d'autre part; c'est ce que Jaspers nomme *l'authentique* et *l'inauthentique*. — L'homme est le moyen terme où les extrêmes se rencontrent, il est la limite entre le monde et la transcendance, et il indique la transcendance, cet inconnu qui nous domine et ne se révèle que par fulgurations, se réfléchit dans les mythologies et dans ce que Jaspers appelle le « chiffre » c'est-à-dire le langage de l'infini, de l'ineffable, de ce qui ne peut s'exprimer.

(Éd. Flammarion.) RENÉ MASSAT.

DARIUS MILHAUD
ENTRETIENS
avec CLAUDE ROSTAND

Voici un livre excellent qui, dans la bibliothèque de tous ceux qui s'intéressent à la musique, prendra place à côté des Mémoires de Darius Milhaud parus en 1949 sous le titre *Notes sans musique :* c'en est la suite, le complément et l'illustration sous la forme d'entretiens avec Claude Rostand. Ces confessions dialoguées ont été demandées au compositeur par la Radiodiffusion française à l'occasion de son soixantième anniversaire, en 1952. Claude Rostand pose les questions : il les pose jusqu'à ce que Darius Milhaud, qui essaie parfois de s'y dérober, y réponde. Quand nous n'obtenons pas de réponse satisfaisante, nous ne saurions vraiment le reprocher à l'interviewer : c'est que nous nous trouvons devant un des « mystères » de la personne humaine. Par exemple, Milhaud juge Wagner « ennuyeux à mourir » et Brahms « d'une opacité obséquieuse »; en revanche il aime les symphonies colossales de Bruckner et de Mahler. « Pourquoi tant de sévérité d'un côté, tant d'indulgence de l'autre? » demande Claude Rostand. Milhaud se défend comme il peut, biaise, ergote et finalement ne dit rien qui vaille. On ne l'en aime pas moins pour autant, tellement on sent que chez lui c'est l'impulsion, et non l'esprit de système, qui lui dicte ses goûts et ses dégoûts, ses contradictions, ses fureurs et ses attendrissements. On lui pardonne tout parce qu'il est la bonté faite homme et parce que sa puissance créatrice tient du prodige. Il a tant d'idées qu'il ne se donne pas la peine de les développer; loin de choisir, il entraîne tout impétueusement avec lui, le meilleur et le pire. C'est un fleuve torrentiel, une force de la nature : comme on comprend qu'il ait

été naguère le musicien préféré de Claudel! Leurs deux génies sont fraternels. Ils se retrouvent jusque dans la foi et dans la piété : rien de plus grand, de plus naïf et solennel, de plus véridique que les œuvres religieuses de Darius Milhaud comme les *Liturgies comtadines* et le *Service sacré*. Son *David* sera créé à Jérusalem cette année pour fêter le 3 000e anniversaire de la ville.

S'il est profondément attaché à la religion israélite, il ne l'est pas moins à la tradition musicale française. Il se sent tributaire de Couperin et de Rameau en raison des proportions de leurs œuvres; il aime Berlioz pour son romantisme, Bizet et Chabrier pour leur sobriété, pour l'extrême simplicité de leur instrumentation. La Provence lui a donné le goût de la lumière, de l'hellénisme et de la joie : il revendique le titre de « musicien méditerranéen », mais ne cache pas les suggestions qu'il a pu tirer du jazz américain, du folklore brésilien et, tout à l'opposé, du cérébral Schönberg. Il prend son bien où il le trouve : ses « réformes » ont été faites par instinct, sans système préconçu. Toujours docile à ce qu'il y avait de plus secret et de plus exigeant en lui, Darius Milhaud a poursuivi sa route, fidèle à son génie, sourd aux critiques, indifférent aux sarcasmes, heureux en dépit de ses souffrances physiques parce qu'il vit d'accord avec lui-même, avec sa conscience et avec son cœur.

Il fait confiance aux jeunes, confiance à l'avenir, même à la « musique concrète ». Tout dépend de la personne qui s'en sert. Si c'est un musicien de grand talent... « Il est inutile de désespérer du temps présent, dit-il. Comme Satie, je fais à la jeunesse un crédit illimité. »

C'est par ces mots réconfortants que s'achèvent ces dix-huit entretiens radiophoniques que l'on a édités tels quels afin que la fraîcheur de leur premier état fût conservée et qui nous restituent vivante l'image d'un grand musicien.

(Éd. Julliard.) MARCEL SCHNEIDER

LES ROMANS

LE ROMAN, C'EST BEAUCOUP PLUS QUE LE ROMAN

Les romanciers qui nous occupent, depuis vingt ans, mettent plutôt leur coquetterie dans l'humeur forte. Les uns avec application, c'est le style professoral, les autres avec fièvre, c'est le style apocalyptique. L'intérêt que tous portent à l'homme est éclatant. On ne parle que de lui. L'homme-dans-l'histoire, l'homme-social, — ou l'homme-dans-l'amour, qu'on a fini par ne plus très bien distinguer des deux autres. Au reste l'époque le voulait, et si la relation des professeurs à l'héroïsme appelle souvent une gentille moquerie, nous n'aurions cependant pas donné cher d'une littérature qui se fût refusée à prendre sa part de notre temps.

Aujourd'hui, une réaction se dessine. Dans les revues, dans les livres. Des quelques romans réussis de l'année passée, deux parlaient de l'amour, un des crémiers, un des clochards, un du Bon Dieu, — le plus impertinent faisait joujou avec le traité de Westphalie. Le public a envie qu'on le divertisse : il assure le succès de cette diversion. A l'autre extrémité de l'éventail littéraire, avec les romans de Vailland, de Courtade, de Daix, on essaie au contraire de donner un contenu plus réel à la tarte à la crème de l'engagement. De ces deux réactions qui écartèlent les « jeunes romans », l'avenir dira laquelle, qualitativement, était plus importante.

Et puis, voici qu'un écrivain illustre nous donne son premier roman depuis 15 ans, qui s'intitule Vivre à Madère (1), *ce qui est tout un programme. J'ai lu le dernier Chardonne avec stupeur, avec passion, sans y rien comprendre, en comprenant trop bien, je ne sais plus. Comme nous sommes loin des pieds de nez à l'histoire! Voici l'œuvre la plus inactuelle, la plus solitaire, la plus intransigeante sur ses règles, dont la première est de refuser l'entraînement des passions. Bien sûr, Chardonne n'est pas le seul à professer ce refus un peu craintif, à tirer parti de ce désabusement, mais je ne connais aucun roman qui donne comme* Vivre à Madère *pareille impression de naturel dans la tristesse, de légèreté dans l'amertume.*

... « ces fantaisies brûlantes et brèves (...) je n'aurais rien connu d'autre dans ma vie, sinon le soupçon qu'il existe des sentiments d'une autre sorte, qui ont vraiment des racines dans le cœur, mais qui comportent de grands risques et veulent tout leur homme... »

Malgré moi je m'insurge. Le roman n'est-il pas comme les passions, ne veut-il pas tout son homme?

*« Shade avait cinquante ans, » dit Malraux d'un personnage de l'*Espoir. *« Revenu de pas mal de voyages (...) il n'attachait plus d'importance qu'à ce qu'il appelait idiotie ou animalité, c'est-à-dire à la vie fondamentale : douleur, amour, humiliation, innocence. »*

Cinquante ans, revenu de pas mal de voyages. On pourrait écrire cela du narrateur de Vivre à Madère. *Mais quelles années? Quels voyages? Et j'imagine Chardonne méfiant, un peu dégoûté peut-être, devant cette* idiotie, *cette* animalité, *ce qu'il y a toujours d'un peu hagard dans les vies brûlantes.*

*Si je cite l'*Espoir, *c'est pour jalonner ce long chemin qui sépare le roman total (le roman de l'homme total), celui qui en appelle à la vie fondamentale, du romanesque d'un Chardonne, de cet art d'écrire et de vivre fait de répugnances, de flammes brèves, de silence et de méfiance.*

Pour moi, si je fais ce long chemin, je préfère le roman de Chardonne aux jeux un peu provocants des romanciers « dégagés », des littérateurs littéraires. Il est écrit comme il a été vécu, avec beaucoup de tendresse pour les bonheurs fragiles, dans la familiarité de quelques jeunes femmes et des jardins, sur un air démodé, discret et sûr, par un homme qui tient ferme sur ce qu'il aime.

Certains ont fait les étonnés. Quelle est cette composition pares-

(1) Éd. Grasset.

seuse, disloquée, fuyante? Cet art achevé au contenu insaisissable? Madère? Quel est ce continent inconnu des lettres?

Madère est une île, seulement une île. Nos aînés y prirent bien du plaisir, qui dérivèrent longtemps au large de ses plages. Pour nous, sans doute le bateau (ou le vent, les courants, la sollicitation pressée de notre temps?) nous emporte-t-il loin du rivage? Je referme le livre de Chardonne, et c'est bien un départ. Sur la rive un homme amer et moqueur nous fait un geste de la main, sans tristesse. Il n'a pas de leçons à donner. Et saurions-nous les entendre? Les vagues commencent à remuer beaucoup, les plus fragiles d'entre nous s'inquiètent du mal de mer.

Le roman, décidément, c'est beaucoup plus que le roman. Et c'est bien autre chose. Nous retournons à nos tempêtes avec dans la mémoire cette division, cette incertitude qu'y introduit un voyage trop rapide en pays inconnu, et le souvenir de ces paroles légères et graves. La brume estompe le profil de l'île heureuse. Bientôt elle se perdra dans notre nuit. De l'Épithalame *à* Vivre à Madère, *une œuvre chimérique et obstinée s'inscrit, s'achève. Pas de vide : Chardonne a occupé toute la place qu'il s'était accordée. Cette intuition des limites d'un art — et des limites des hommes — m'émerveille. Mais je m'émerveille surtout qu'une telle prudence aille sans méchanceté. Les sceptiques aiment rarement l'objet de leur doute. Cet unique objet, surtout, le bonheur. Une œuvre donne à l'écrivain le droit de dire comme il l'entend son dernier mot. S'il faut en croire Chardonne, voici le point final. J'aime qu'il le trace avec cette liberté qui dépayse les professeurs. Il n'y a pas d'art du roman. Il n'y a que des arts de vivre, différents à n'y pas croire.*

FRANÇOIS NOURISSIER.

HERBERT LE PORRIER
LE PARADIS TERRESTRE

Ce roman aurait pu être pathétique. Le thème en était humain. Et pathétique et humain s'entendent quand il s'agit de décrire un cas de solitude presque indescriptible. Jaja — un petit agrégé de grammaire — atteint sa trentième année sans avoir jamais quitté sa chambre, sans avoir connu aucune femme. La seule femme avec laquelle il vit est sa mère. Il décide de prendre sa liberté. Il décide de vivre. Et, dans le même temps qu'il découvre le sens de la vie et de la liberté, de le faire découvrir aux autres. Il transporte avec lui son « Paradis terrestre ». Mais ses tentatives pour le transmettre restent vaines. Les uniques femmes qu'il rencontre sont des filles publiques. Quand il veut se mêler de syndicalisme, les ouvriers prennent, contre lui, parti pour le patron. Quand il tente d'expliquer son nouvel humanisme à un fugitif juif, celui-ci ne parle pas sa langue. Bref, il n'arrive à rien. Il découvre bien le sens de la première cigarette, du premier café noir, de la première nuit de liberté dans un Paris inhabituel. Mais ce sens n'existe que pour lui. Il restera, lui et son humanisme, incompris parmi des hommes incompréhensibles. Et finira dans un asile psychiatrique. Oui, il y avait là un livre pathétique à écrire... Seulement le prix

Populiste 1952 n'est pas le prix Populiste 1940. Herbert le Porrier n'est pas Sartre. Et le *Paradis terrestre* n'est pas *la Nausée*. L'influence de Sartre se fait souvent sentir ici. Pas dans le style, dans l'idée. Mais là où, chez Sartre, tout est intelligence, ironie remplie de tristesse, anarchie, chez Herbert le Porrier tout est d'un esprit primaire qui n'exprime que la bouffonnerie, un humanisme indigent et un sentimentalisme qui s'imagine poétique.

(Éd. du Seuil.) JEAN-LUC TERREX.

CHRISTIAN DEDEYAN

LE VIOLON ET LA CROIX

Dans cette chevalerie du songe qui est la descendance d'Alain-Fournier, Christian Dedeyan reste, à travers les années, le fidèle du Graal. Sans doute Julien Gracq pourrait revendiquer ce titre, mais pour ce Parsifal ténébreux, le Graal est lié à la mystérieuse blessure d'Amfortas et les envoûtements du rivage des Syrtes sont ceux de Wagner, faits d'érotisme et de cruauté.

Christian Dedeyan, lui, ignore les philtres impurs et les maléfices trop humains. Il suffit de nommer au hasard de la mémoire quelques-uns de ses livres : *le Vivier d'étoiles*, *la Main de cristal*..., sa Quête du Graal ne comprend que de lumineuses étapes et, sans cesse revient, lié au thème de l'eau, celui du baptême et de la rédemption. « Il y a entre toutes les créatures comme un lien liquide, » chantait dans ses grandes Odes Paul Claudel; et le Poète confondait l'eau lustrale qui délivre la créature du péché originel, et les larmes qui la purifient des souffrances et des erreurs d'une vie.

Ce fleuve souterrain affleure à la surface du dernier livre de Christian Dedeyan. Sans doute, bien des lecteurs se laisseront prendre au charme de l'anecdote, à la discrétion du ton, à ce style qui, pour évoquer une héroïne du temps de Charles X retrouve parfois les couleurs des opalines, le raffinement de ces marqueteries de bois clair dont raffolent les collectionneurs. Mais la transparence de ce livre est trompeuse : elle est toute animée de secrets courants. Un sentiment intense de la communion des vivants nourrit cette intimité que l'on devine entre l'auteur et son héroïne, cette pécheresse pour laquelle les beaux violons romantiques jouent dans toutes les auberges et sur toutes les routes de l'Europe. Ce lien indéfinissable qui existe entre le romancier et ses personnages, Christian Dedeyan le rend sensible et l'impose, sans même qu'il s'en rende compte, à travers ces épisodes, ces tentations, ces détours qui mènent Corinne vers d'étranges expériences puis vers le salut. Cette sympathie, cette complicité constituent l'élément transparent qui enveloppe l'action; nous croyons surprendre à travers une vitre la vie de quelques êtres. Ce même lien existe entre le coupable et la victime; rien ne peut le rompre; Frederigo revient mourir auprès de la femme qu'il n'a pas réussi à perdre; il est encore plus émouvant et plus révélateur qu'elle ne reconnaisse pas son séducteur. Cette scène du roman fait songer au *Pauvre sous l'escalier*.

Des romantiques allemands, Christian Dedeyan possède, sans les

avoir lus, le secret : cette déchirante pureté qui fait du récit de Brentano, publié dans « les Cahiers du Sud », *Du triste naufrage de l'Amour terrestre* une parabole païenne et chrétienne, une féerie du cœur où la douleur et la joie, le péché et le pardon sont réconciliés dans une sorte de merveilleux chrétien.

CHRISTIAN MURCIAUX.

ROGER RABINIAUX
MONSIEUR LE MINISTÈRE

Malgré son titre et le bariolage de sa couverture, *Monsieur le Ministère* n'est pas exactement ce qu'on peut appeler un livre comique. Cela tiendrait plutôt du conte de fées. Du conte de fées à rebours, s'entend. Du conte de Carabosse. Où, au lieu du potiron transformé en carrosse, c'est le carrosse qui se fait potiron. Où, au lieu de disposer d'un tapis magique, l'homme se voit même dépouillé de tout ce qui, comme on dit, le différencie de la bête. Nous voici dans les caves mentales de l'homme, dans sa caricature, dans le dessin de Dubout. Les bureaucrates de Courteline n'étaient déjà plus tout à fait des hommes. Au moins, s'exprimaient-ils encore en langage humain. Ici, le père Soupe — car c'est bien lui que nous retrouvons — le père Soupe s'exprime en soupe, s'exprime dans ce langage torturé, vasouillard et exaspéré qui est celui de la bêtise arrivée à sa frénésie. D'où ce curieux style où Rabelais, Céline et Queneau ont chacun leur part de responsabilités.

(Éd. Pierre Horay - Flore.) FÉLICIEN MARCEAU.

NICOLE VEDRÈS
LES CORDES ROUGES

L'univers concentrationnaire était jusqu'ici matière à reportages à témoignages, à réflexions philosophiques ou à pamphlets. Le sujet, trop grave semblait intimider les romanciers. Nicole Vedrès, la première, en a tenté une transposition romanesque. A-t-elle vraiment connu l'Univers dont elle parle? Je ne le pense pas. Je pense même qu'elle n'a pas cherché à se documenter auprès de ceux qui l'ont connu. Elle a laissé son imagination le réinventer. Tournant résolument le dos à la réalité historique, elle a choisi sans équivoque le symbolisme. Le lecteur n'est pas pris en traître. Dès les premières pages, le parti pris est évident. Mingo, le héros, vit en marge du village dont il fut autrefois le maire. Il découvre l'entrée d'un souterrain, et pendant la première moitié du livre y restera caché. Il sera invisible et présent comme l'amitié, comme la fraternité en période d'occupation ennemie. Cette vie souterraine n'est pas inutile. Mingo rend service. Sans qu'on le sache il tisse autour des habitants du village et du château un filet de protection et d'entraide. Cette amitié vigilante va jusqu'à l'assassinat, car en temps de guerre c'est parfois le plus grand service que l'on puisse rendre à un être condamné. C'est aussi l'amitié qui le fera un jour sortir de sa cachette. Arrêté, déporté, il saute du train en pays ennemi, et ses aventures fantastiques vont se poursuivrent

au grand jour. Mais il reste aussi caché, aussi invisible dans ce pays étranger que dans son souterrain. Le symbole qu'il représente reste le même. Il témoigne toujours pour la fraternité humaine, en se déguisant, en mentant, en parlant une langue qui n'est pas la sienne, en rendant l'espoir et le goût de vivre à ceux que le hasard met sur sa route. Car l'espoir est une force obscure et terrible. Seul, il permet au monde le plus bouleversé de rétrouver sa cohérence et sa signification. Mingo revient chez lui pour y être tué par méprise par ses amis. Mais sa mort n'est pas vaine. Au contraire. Cette corde fraternelle qu'il s'est efforcé de nouer autour du monde doit être rouge, teinte du sang du sacrifice, pour que se dessine enfin le mot paix, qui termine le livre.

On ne peut qu'admirer la force d'imagination, le pouvoir de transfiguration de Nicole Vedrés, et le courage avec lequel elle s'avoue écrivain. Écrivain qui fait passer le souci et le plaisir de l'écriture avant tout. Écrivain qui aime passionnément la littérature. Ce qui est trop rare pour ne pas le signaler comme une qualité essentielle.

(Éd. Gallimard.) J. T.

L'HISTOIRE

LA RELIGION DE LA MORT

Le monde d'outre tombe n'a pas, dans toutes les religions, une importance, une réalité égale. Même le christianisme a, au cours de sa longue histoire, déplacé l'accent qu'il avait d'abord mis sur la vie dans l'au-delà. Dès les origines de la primitive Église, et pendant la première partie du moyen âge, la conscience chrétienne fut dominée par l'attente du dernier jour, qui ne désignait pas la fin de l'individu, mais la fin du monde. Après le millénarisme des premières générations, on commença, sans doute, à reculer dans un avenir moins proche le retour du Fils de l'Homme ; la conscience chrétienne n'en resta pas moins hantée par cette imagination eschatologique qui a inspiré, aux tympans des églises, la scène du Jugement dernier, l'image la plus classique, avec la vision de l'Apocalypse, de l'iconographie médiévale antérieure au XIVe siècle. Le sort de chaque individu particulier passait après celui de la création ; la mort et la survie de l'homme se confondaient avec la fin du monde et l'avènement du Royaume.

Dans ce climat spirituel, il n'y avait guère de place pour la mort, ni pour sa représentation. Longtemps les tombeaux ont gardé une simplicité qui confine à l'anonymat. Le cimetière ne ressemblait pas à ce qu'il est devenu depuis le XVIIIe siècle. C'était

moins un cimetière qu'un charnier. Dans l'enceinte exiguë de son cloître, les tombes étaient accumulées, périodiquement remaniées, et les plus anciens ossements, que le temps avait dépouillés, étaient exhumés, confondus, et empilés contre les murs : rien ne laisse prévoir l'idée moderne de la concession perpétuelle.

Au XIIIe siècle, on commença à accentuer l'individualité de certaines tombes en y représentant l'effigie du mort. Mais là encore, ce n'était pas l'idée de la mort qu'illustrait le sculpteur : le mort était au contraire représenté vivant, les yeux ouverts, et comme un corps glorieux à l'âge de la résurrection (trente-trois ans, l'âge du Christ de Pâques), dans l'attitude des bienheureux. La vie chrétienne était donc orientée dans le sens de la Résurrection, celle du Christ et celle de l'homme. L'eschatologie chrétienne semble se constituer définitivement au moyen âge, après l'époque patristique et avant le XIVe siècle. Toutefois, aussi tard qu'au XIVe siècle, il se trouva encore un pape, Jean XXII, pour contester que les élus puissent jouir de la vision béatifique avant le Jugement dernier : indice de la difficulté du passage d'une eschatologie collective à une eschatologie personnelle. Or, c'est à l'occasion de ce passage que s'introduisit le sens de la mort, inconnu du christianisme primitif et médiéval, peut-être même de l'Antiquité méditerranéenne où on ne remarque rien d'analogue aux images macabres qui obsèdent l'Amérique précolombienne.

Sur cette insertion de la mort dans notre civilisation, A. Tenanti apporte des éléments nouveaux de connaissance et de réflexion (1). Certes, cet essai ne satisfait pas complètement. Son auteur aurait dû distinguer à l'origine, en fonction de l'histoire antérieure à l'époque où il s'est placé, au XVe siècle, le souci de l'au-delà, et le sens de la mort. Au début de son étude, tout se passe comme s'ils étaient alors confondus : nous savons que ce n'est pas exact. Lui-même s'en aperçoit, au cours de ses premières analyses, mais incidemment et sans s'y arrêter. Il eut gagné à y insister : la réunion, aux XIVe-XVe siècles, de ces deux sentiments auparavant étrangers, souligne mieux la valeur de leur divorce aux XVe-XVIe siècles, divorce définitif, dont A. Tenanti a très bien montré la gravité pour l'intelligence de la mentalité moderne. Ainsi son étude s'articule-t-elle mal en arrière, sur le moyen âge, et c'est la cause d'une certaine incertitude qui disparaît d'ailleurs à mesure qu'on avance dans le temps. Mais cette critique laisse intact l'intérêt de ce petit livre, qui constitue un important essai d'histoire des sentiments, l'histoire la plus essentielle, et aussi la plus actuelle. On attendra avec impatience la grande étude sur les XVIe-XVIIe siècles, dont ce cahier est seulement la préface. Dès maintenant, toutefois, il importe de réfléchir sur ses analyses et ses conclusions.

(1) Alberto TENANTI, *la Vie et la mort à travers l'art du XVe siècle.* (Éd. Armand Colin.)

Le thème de la bonne mort.

L'émotion soulevée par le pape Jean XXII, quand il retardait jusqu'au Jugement dernier l'accès à la vision béatifique, indique bien que la fin personnelle commençait à se dégager de la fin du monde. Mais en s'appliquant à chaque individu en particulier, *hic et nunc*, le problème de la survie se chargeait d'un sens affectif nouveau : l'option entre la Béatitude et la Damnation se rapprochait et se personnalisait, et devenait d'autant plus inquiétante. Aussi le rappel des peines éternelles est désormais plus fréquent et plus obsédant. La liturgie s'assombrit, avec le *Dies iræ*, et, peut-être aussi, avec le noir qui ne doit pas remonter très haut, puisque le violet ou le blanc sont longtemps restés les couleurs de deuil de l'Église et des Rois.

Alors, naquit, dans la dévotion commune, le thème de la bonne mort. La mort avait cessé d'apparaître comme un simple passage entre les deux vies : elle devenait le moment où tout se décidait, où tout pouvait encore être sauvé. C'est le sujet de livres pieux, les *artes moriendi*, très répandus dès les débuts de l'imprimerie, dont A. Tenanti publie et commente la très intéressante illustration.

Cette dévotion indique en effet un changement, non seulement dans l'eschatologie, mais aussi dans la morale. A l'origine, on trouve l'idée ancienne et encore admise qu'on ne peut faire son salut en restant dans le monde. On ne connaissait pas alors d'idéal laïque. La conversion n'était pas un retour à la pratique, mais la rupture avec le monde, le renoncement aux richesses et aux honneurs, la retraite au monastère. Si, à l'époque des *artes moriendi*, cette conception sévère se relâcha, ce ne fut pas dans son principe, mais dans son application : un testament généreux pour l'Église, une bonne mort, rachetaient le pécheur resté dans le monde. Les gravures sur bois illustrent bien ce compromis du moyen âge à son déclin : le moribond, couché sur son lit, regarde au loin ; à son chevet se pressent les puissances du ciel et de l'enfer qui ont envahi sa chambre, les démons monstrueux, l'Église triomphante derrière la Trinité et la Vierge. Elles se disputent l'âme que la grâce, un signe intérieur du pécheur qui n'est pas figuré, dirige enfin vers les bienheureux.

L'invention de la Mort.

Tandis que la dévotion commune donnait une valeur nouvelle au moment précis du passage fatal, la mort, qui, sans doute, rôdait dans des traditions populaires refoulées, envahit la sensibilité ; ses représentations, auparavant inconnues, se multiplient et s'imposent jusqu'au décor familier de tous les jours. Deux chapitres

magnifiques d'Émile Mâle avaient déjà exposé cette irruption de la mort dans l'iconographie, à partir du XIVe siècle. A. Tenanti apporte des curieux compléments.

D'abord il reconstitue la naissance et le développement de l'iconographie de la mort en Italie. A l'origine, au début du XIVe siècle, la mort est ici un vampire, là un monstre tétracéphale. Vers le milieu du siècle, dans la fameuse fresque du Campo Santo de Pise, la mort a pris la forme humaine : sous les traits d'une femme aux cheveux flottants, aux ailes de chauve-souris, elle plane sur le monde, la faux à la main. Cette figure magnifique n'est encore que l'ange de la mort. A la fin du XIVe siècle, elle s'est dépouillée de sa chair, elle est devenue une carcasse, qui garde toutefois sa longue chevelure. Avec le squelette, l'iconographie de la mort est désormais fixée.

Cette représentation italienne de la mort sous les traits d'un squelette décharné prend seulement toute sa signification quand on la rapproche de l'image franco-allemande contemporaine. Au squelette abstrait, notre iconographie préfère la momie ou le cadavre en cours de décomposition. Il y a donc l'aire du squelette et l'aire de la momie. Ainsi, le long des Alpes, A. Tenanti a su dessiner une curieuse limite dans la géographie de la mort.

La mort, telle qu'elle apparaît alors, se situe hors du christianisme. L'histoire des *Vanités* est intéressante à cet égard. On sait que les *Vanités*, composition répandue en France et en Hollande jusqu'à la fin du XVIIe siècle, représentaient des attributs de la fragilité et de la brièveté de la vie. Parmi ces attributs figurait traditionnellement la tête de mort. Or les premières *Vanités* ne comportaient pas de symbolisme macabre. On a montré (1) que l'origine de cette iconographie remonte, en Italie, au premier tiers du XIVe siècle. Mais la *Vanité* de 1337, publiée par Ch. de Tolnay, représente un sablier, figure de l'écoulement du temps, et un livre, qui invite à la pitié. L'introduction postérieure d'un symbolisme macabre montre que le sens de la mort s'est substitué au lieu commun de l'illusion du monde, face à l'éternité.

De même, comme l'a souligné A. Tenanti, si les danses macabres semblent illustrer l'idée banale de l'égalité dans la mort, le thème de la *danse* donne à la scène un sens nouveau. La mort est donc étrangère aux sentiments sur lesquels elle s'est greffée. *La mort est représentée pour elle-même*, et cela est très important, car c'est le signe d'une conception naturaliste de l'existence qui se précise, quand on note l'étonnant synchronisme du sens de la mort et du sens de l'enfance. L'iconographie de la vie et de l'enfance apparaît au XIVe siècle, en même temps que celle de la mort. Alors, les anges abandonnent le type des clercs adolescents, ils deviennent des bambins, et bientôt le *putto* va commencer son invasion triomphale dans l'art et la décoration. Le *putto* est symétrique du squelette ou de la momie. De nouveaux mythes naturalistes naissent sur les ruines de l'eschatologie médiévale.

(1) Ch. Sterling dans le catalogue de l'Exposition de la Nature morte (Orangerie, 1952) et Charles de Tolnay dans la *Revue des Arts*, 1952, n° 3.

L'affaiblissement du sens eschatologique.

Le sentiment douloureux de la mortalité humaine s'impose à partir du XVe siècle : il devait donner à l'existence terrestre une saveur nouvelle, qui reste toujours, à peu de choses près, la nôtre aujourd'hui. Tout se passe comme si la représentation de la mort interceptait la vision de l'au-delà, qui devenait dès lors, ou bien une illusion, ou bien une croyance sans résonance vitale. Dans le premier cas, c'est, avec l'humanisme, le sens laïque de la mort : la mort qui n'ouvre plus sur le monde surnaturel, reste le seul adversaire digne de l'homme, mais celui-ci peut encore en triompher par la « vertu » qui assure à sa mémoire l'immortalité terrestre.

Dans le second cas, il s'agit d'une modification profonde du sentiment religieux. Les premiers *artes moriendi*, antérieurs à l'insertion de la mort dans la conscience chrétienne, tenaient encore de l'eschatologie traditionnelle : l'au-delà y jouait un rôle capital. Toutefois, ils témoignaient d'un relâchement moral, dont, aujourd'hui, nous trouvons la bonhomie savoureuse, mais qui répugnait aux réformateurs, catholiques et protestants : on s'habituait trop à l'idée de racheter par une bonne mort une vie facile. Aussi la nouvelle conscience de la mort physique s'accompagna, dans les milieux dévots, d'une réaction contre ce laxisme. A. Tenanti a bien analysé ce renversement de la spiritualité, d'après une série de livres de piété des XVe-XVIe siècles, les *artes bene vivendi beneque moriendi*. La crainte de la mort, qui était encore absente des premiers *artes moriendi* passa au premier plan. Elle remplaça la confiance naïve dans l'ultime rachat d'une vie pécheresse. Selon le mot de Savonarole, auteur de l'un de ces traités, le chrétien doit chausser les « lunettes de la mort ». Savonarole lui conseille : « Si tu es faible, tu devrais peindre la mort dans ta maison, et porter dans la main un petit squelette en os et le regarder souvent. » Ainsi le croyant « vit-il dans une crainte perpétuelle. » (Tenanti.) Il doit méditer toute sa vie sur sa fin dernière, parce que « on ne peut espérer une bonne mort, si elle n'a été précédée d'une bonne vie ». La mort n'est plus un instant privilégié, c'est l'inspiration continue de la vie. Par conséquent la mort, au lieu d'ouvrir sur l'au-delà, réfléchit vers l'en-deçà, vers la vie terrestre. Cette vie prend une valeur spirituelle que ne lui avait pas reconnue le moyen âge, trop subordonné à son eschatologie. Désormais, on ne sortira tout à fait du monde que par la mystique. Mais la mystique demeure un état exceptionnel. La coutume nouvelle oriente le sentiment religieux vers la conquête du monde temporel, vers une *Réforme*, d'ailleurs aussi exigeante que l'ascétisme médiéval qui retirait hors du monde. Elle requiert un engagement total dès l'enfance, aussi rigoureux pour le laïc que pour le clerc ou le religieux. L'action sur le monde et dans le monde est promue aux hauts degrés de la spiritualité, même de la sainteté. Les pratiques et les initiatives de la piété s'inspirent de cet état d'esprit

nouveau, tourné vers l'en-deçà. L'examen de conscience, cette comptabilité de la dévotion, étale sur la vie entière le repentir qu'une conception de la bonne mort avait restreint aux derniers moments. L'éducation, cette préparation à la vie, et, par conséquent à la mort (c'est l'époque des saints morts jeunes, protecteurs et modèles de l'enfance), préoccuppe les communautés nouvelles : Frères de la vie commune, Doctrinaires, Jésuites, Oratoriens, Frères des Écoles chrétiennes, et il en est de même dans les confessions protestantes. La vie d'en-deçà devient le siège d'une intense activité qui mobilise toutes les énergies. Le christianisme est devenu missionnaire. L'histoire postérieure accentuera ses aspects moraux, et on sait qu'aujourd'hui les préoccupations sociales dominent : le prêtre ouvrier continue le religieux éducateur des XVI^e^-XVII^e^ siècles.

Cette absorption par le siècle, mais un *siècle réformé*, ne signifie pas que le christianisme se soit détaché du surnaturel. Il s'en faut de tout. Certes, on ne peut nier que les confessions protestantes aient été assez naturalisées. Mais le catholicisme a conservé, au sein d'un monde rationaliste et technicien, les éléments miraculaires, hérités du passé sacral de l'humanité. Son aspect thaumaturge tend même à se développer depuis le XIX^e^ siècle à Lourdes, à Fatima, à Lisieux. Toutefois le souci eschatologique s'est affaibli. La vie dans l'au-delà est un article théorique du *Credo*, du catéchisme ; elle n'inspire plus guère ni les dévots, ni les penseurs, ni les artistes, ni les saints. C'est sans doute la grande différence avec le christianisme antique et médiéval. On peut se demander si ce recul du sens eschatologique dans les religions supérieures est étranger aux poussées actuelles de la voyance, de l'occultisme?

PHILIPPE ARIÈS

AUTOUR DE NAPOLÉON ET DES SIENS

Le roi Jérôme, à qui Marc-André Fabre a consacré un ouvrage (1), est le seul parmi les frères et sœurs de l'Empereur qui vécut à la fois le règne de Napoléon I^er^ et une partie de celui de Napoléon III, le seul dont on possède des photographies et qu'on puisse évoquer dans l'habit civil du milieu du dernier siècle.

Napoléon montra un attachement particulier pour le plus jeune de ses frères dont il s'efforça de dompter l'humeur indépendante. Jérôme n'en resta pas moins, sa vie durant, capricieux et frivole : il croyait facilement que tout lui était dû. N'était-il pas né trop tard, pour avoir vraiment connu la vie difficile de la famille Bonaparte? Intelligent, par ailleurs, et non sans qualités politiques, il était en outre brave et le montra bien à Waterloo.

(1) Marc André FABRE. *Jerôme Bonaparte, roi de Westphalie*. Éd. Hachette.

Élevé par les oratoriens de Juilly, il fut confié à Joseph pendant la campagne d'Italie, alors qu'il n'avait encore que treize ans. Quelques années plus tard, l'Empereur le fit naviguer : il avait voué Jérôme aux campagnes maritimes. Celui-ci participa à la guerre menée contre l'île de Saint-Domingue dont Napoléon ne voulait pas accepter l'émancipation. Jérôme ne devait échapper que de justesse à la poursuite des Anglais pour aborder, en 1803, en Virginie sur un bateau-pilote américain. C'est là que, malgré les représentations du consul de France Pichon, il épousa Mlle Elizabeth Paterson, fille d'un riche négociant de Baltimore, mariage que l'Empereur aura tôt fait de faire annuler.

Après Trafalgar, Jérôme abandonna la carrière de marin pour batailler en Allemagne où ses aventures galantes, autant que son goût du faste, le firent rabrouer par son grand frère. L'année du sacre, il atteignit sa majorité, et en 1807 Napoléon le fit roi de Westphalie. Au sujet de ce royaume tout artificiel un des ministres du jeune roi écrivait : « Dans un état comme le nôtre, fondé sur la victoire, il n'y a pas de passé ; c'est une création où, comme dans la création du monde, tout ce qui existe n'est qu'une matière première entre les mains du créateur. » Jérôme et sa jeune femme Catherine de Wurtemberg, qu'il venait d'épouser, furent pourtant reçus par les Westphaliens avec un enthousiasme ingénu. Si le jeune monarque ne tarda pas à manifester son goût des fêtes, de la galanterie et de l'uniforme, il ne fut jamais roi que de droit et dut en fait obéir aux injonctions de Napoléon qu'exaspéra sa prodigalité et qui l'obligea vite à surcharger d'impôts ses malheureux sujets. Aussi bien, Jérôme ne tarda pas à se trouver aux prises avec l'émeute pour voir finalement, en 1811, son royaume s'effondrer.

Après la chute de l'empire, Jérôme et sa femme, menèrent une vie errante à travers l'Italie. Catherine était morte lorsqu'en 1847 le seul frère survivant de Napoléon fut admis à rentrer en France. Il y fut nommé gouverneur des Invalides par la seconde République et se contenta alors de faire graver sur sescartes de visite : Le général Bonaparte.

Le coup d'État du 2 décembre accompli Jérôme et son neveu se montrèrent tous les deux à cheval sur les boulevards. Chargé d'honneurs, l'ancien roi de Westphalie devait mourir seulement en 1860, croyant sans doute bien consolidée la dynastie des Bonaparte. Sa fille, Mathilde, aborderait le XX^e^ siècle et mourrait assez tard pour voir les premières automobiles.

Si le livre fort documenté de Marc-André Fabre, est un apport à l'histoire de Napoléon, chef de famille, celui de Charles Terrasse (1) sur Fontainebleau est une contribution à l'étude de Napoléon architecte. Chacun sait que le château de Fontainebleau fut celui des splendeurs et des adieux en même temps que le séjour forcé du pape. Cette belle demeure fut l'objet de tous les soins de l'Empereur. Il en conçut en partie l'architecture et en surveilla la décoration et le choix des tapisseries. Il la choisit enfin pour

(1) Charles TERRASSE, *Napoléon à Fontainebleau*. Éd. Grasset.

y jouer son rôle de démiurge et pour tenter la soumission du vieux chef de l'Église.

On est loin d'en avoir fini de discuter sur Napoléon stratège. Le commandant Lachouque, dans son livre sur Waterloo (1), s'est efforcé de débarrasser l'histoire de cette bataille de tout un encombrement de légendes, de récits partiaux et d'appréciations erronées. Qui fut responsable de la défaite? Ce ne saurait être pour lui comme on l'a trop prétendu, ni Ney, ni Grouchy ni aucun des généraux en cause, mais bien Napoléon lui-même qui, en l'occurence, aurait manqué de son habituel esprit d'audace et de décision. Conclusion appuyée sur tout un arsenal de preuves et qui vient d'ailleurs concorder avec l'aveu même de l'Empereur à un de ses compagnons de captivité : « Je n'avais plus en moi, a-t-il affirmé, le sentiment du succès définitif. Ne pas oser, c'est ne rien faire au bon moment et l'on n'ose jamais sans être convaincu de sa bonne fortune. »

On ne saurait oublier que Napoléon Ier fut aussi un écrivain né. C'est en cette qualité que Mme Tomiche (2) a voulu nous le présenter. Celui que Sainte-Beuve n'hésitait pas à proclamer le plus grand écrivain du siècle méritait en effet d'être étudié comme romancier, conteur, nouvelliste, essayiste et mémorialiste, le tout sans préjudice de ses incomparables écrits militaires, proclamations, discours et rapports, et de sa correspondance, tant celle d'état que celle d'amour. On a bien pu reprocher au grand homme d'avoir parfois manqué de syntaxe et d'avoir fait des fautes de grammaire, il n'en reste pas moins qu'il a usé d'une langue directe, précise, adaptée au dynanisme de sa pensée et parfois même curieusement moderne. C'est ce que Mme Tomiche, a su faire valoir.

Napoléon prend place parmi grands les amoureux de l'histoire. Sa passion juvénile pour Joséphine ne l'a pas empêché d'avoir par la suite pour Marie-Louise une solide et touchante affection et même cette sorte d'adoration qu'un homme d'un certain âge peut montrer a une jeune femme. Si occupé qu'il fût, l'Empereur trouvait le temps d'assister aux leçons de harpe de l'impératrice, le temps aussi de lui servir d'écuyer. Marie-Louise a été vilipendée, taxée d'ingratitude et de bêtise. Jules Bertaut (3) a cherché à mettre les choses au point. Pour lui, Marie-Louise, cette « poupée allemande » avait seulement l'âme bourgeoise et enfantine. Il n'est d'ailleurs pas donné à tout le monde, affirme-t-il justement, d'être la compagne d'un génie héroïque, et cette princesse ne s'y trouvait nullement prédisposée. Elle a vraiment, nous dit-il encore, aimé Napoléon d'une certaine façon mais l'absence, pour elle, était vraiment la mort. Jules Bertaut veut bien que Marie-Louise ait manqué d'instinct maternel, qu'elle ait été légère, prompte à se consoler avec ses amants, mais il refuse de s'acharner contre une femme sans méchanceté.

On n'en a jamais fini de reviser l'histoire et celle de Napoléon

(1) Commandant LACHOUQUE, *le Secret de Waterloo*. Éd. Amiot-Dumont.
(2) N. TOMICHE, *Napoléon écrivain*. Éd. Colin.
(3) Jules BERTAUT. *Marie-Louise trois fois aimée*. Éd. Amiot-Dumont

et des siens peut bien encore réserver des découvertes, donner lieu à de nouvelles mises au point.

P.-S. — Cette chronique étant sous presse me parviennent deux nouveaux ouvrages.

Celui remarquable de Joseph Calmette (1) déroule la vie entière de Napoléon dans un éclairage neuf et très actuel. L'auteur dans ses conclusions écrit notamment : « L'empereur reste la plus grande figure de notre histoire depuis Charlemagne dont il n'a cessé de se réclamer. Tous deux ont dessiné une Europe. Elle a pu paraître se disloquer ou s'évanouir après eux, et néanmoins elle subsiste... »

L'ouvrage de Suzanne Normand (2) ressuscite avec une ferveur qui sait pourtant rester objective la vie de la fragile Pauline qui fut la sœur préférée de Napoléon. Inconstante en ses amours elle fut toujours la plus fidèle à son frère et si « la plus belle femme de son temps » au dire de l'Empereur se montra parfois calculatrice et frivole aussi bien fut-elle aux grandes heures de sa vie généreuse et souvent héroïque.

JEAN FOLLAIN.

LES LETTRES ETRANGÈRES

LES COMPLEXES DE L'ITALIE

Il est curieux de remarquer que si le roman a pu traverser l'Océan sans encombre et s'implanter facilement en Amérique, il ne s'acclimate guère sur les rivages sud de l'Europe. L'Atlantique est son lac, la Méditerranée ne l'a jamais été et ne semble pas aujourd'hui en passe de le devenir.

Tout d'abord, à en croire *les Barons* de Gian Paolo Calligari (3), il rencontre en Italie, particulièrement au-delà de Rome, un pays qui n'est pas fait pour lui. Terre péninsulaire, comme l'ont si bien fait sentir Pirandello, Vittorini ou Carlo Levi, isolée du monde, immobilisée dans son passé, elle nous paraît plus bizarre que d'autres régions neuves du globe, tant il est vrai que les formes de civilisations révolues nous étonnent davantage que la nature vierge. La sauvagerie que Mérimée allait chercher en Espagne, les passions dont Stendhal était si friand y règnent encore. Calligari ne nous transporte que de quelques centaines de kilomètres vers le Midi et ne nous fait régresser que d'environ un siècle dans le

(1) Joseph CALMETTE. *Napoléon*. Éd. de Paris.

(2) Suzanne NORMAND. *Le cœur fidèle et infidèle de Pauline Bonaparte*. Grasset, Édit.

(3) Éd. Albin Michel. Trad. Juliette Bertrand.

temps, puisque son roman se passe au moment de l'occupation du royaume de Naples par les bandes de Garibaldi. Pourtant nous nous sentons aussi exilés qu'au milieu de ce que les romantiques considéraient comme leur exotisme et déconcertés par d'extraordinaires anachronismes qui font revivre sous nos yeux aussi bien les bergers de Théocrite, les féodaux du haut moyen âge que les brigands de Léopold Robert.

Dans de telles conditions, le romancier ne peut songer à faire partager à ses lecteurs une existence si étrange. Il demeure hors de son histoire, la regarde se dérouler et, mettant plus d'art à la décrire qu'à la rendre vivante, ajoute simplement une province à notre univers, sans souci de l'annexer et de la coloniser. Son livre s'organise tout naturellement en un recueil d'imagerie naïve qui séduit la vue et excite l'imagination. Il a le charme d'une relation de voyage romancée.

Mais l'Italie n'offre pas seulement à ses écrivains la tentation de sujets inactuels, elle les contraint encore, par le poids de ses traditions, à une sorte d'inactualité de pensée. J'en donnerais pour preuve *le Livre Noir* (1) que vient de publier Papini, qui, bien qu'il ne soit pas un roman et peut-être aussi parce qu'il n'en est pas un, illustre cette fidélité intellectuelle au passé. Tandis que la plupart de nos essayistes français, quand bien même ils ne seraient pas acquis aux « idées modernes », flirtent avec elles et mettent leur point d'honneur, si ce n'est leur duplicité, à se montrer souples à leur égard, Papini se fige dans l'attitude du refus. Non pas tant, comme il voudrait nous le faire croire, parce que notre monde court à sa ruine que parce qu'il a gardé le souvenir de *son* monde et le respect des préjugés qui en légitimaient l'existence. Il y a en lui un disciple de Ptolémée qui ne se console pas de l'anarchie que les sciences ont introduite dans l'harmonie céleste, un législateur qui par amour de l'ordre ne découvre autour de lui que désordre, un inquisiteur qui hors de son dogmatisme ne voit partout que frénésies hérétiques. J'ajouterais même qu'il doit avoir hérité de casuistes moyenâgeux et de sophistes grecs certaines recettes de démonstrations par l'absurde et de paradoxes irréfutables qui lui permettent de condamner la réalité par simple raisonnement formel. C'est là, dira-t-on, faire preuve d'indépendance et militer en faveur de la liberté de l'esprit. Mais cette belle attitude a pour corollaire qu'à ne pas vouloir entrer dans le siècle et à ne l'appréhender que de l'extérieur, Papini n'en saisit que des instantanés monstrueux et des images apocalyptiques. Sa répulsion à l'égard de ce qu'il observe, ce qu'avec un peu de bonne volonté on pourrait appeler son objectivité, le conduisent au subjectivisme de l'hallucination. Son imagination le relaie sur le chemin que son intelligence n'a pas consenti à suivre. Nous construisant un avenir aussi inhabitable que l'était le passé de Calligari, il nous exile dans l'anticipation.

Je ne serais pas surpris que ce soit la même incapacité de participation qui se dissimule sous la fausse actualité du roman d'Aldo

(1) Éd. Flammarion. Trad. Julien Luchaire.

Palazzeschi, *les Frères Cuccoli* (1). Avec cette différence que tandis que Papini, au seuil de notre époque, jette sur elle l'anathème au nom de convictions qui ont le mérite de l'ancienneté et la beauté d'une ruine foudroyée par un cataclysme, Palazzeschi relèverait de l'éthique plus récente du sentimentalisme saint-sulpicien et niais que le XIX^e siècle a vu fleurir autour des églises et dont le roman italien fut si longtemps et reste encore encombré. Il n'y aurait peut-être là que demi-mal si notre auteur, conscient du caractère suranné de ses opinions, s'était cantonné dans la littérature édifiante au mépris de toute vraisemblance psychologique et sociale. Qui sait s'il n'aurait pas réussi alors une parabole ou, avec un peu de chance, un mythe évangélique qui, planant au-dessus des contingences de l'existence, n'aurait valu que par le symbole? Mais le malheur veut que, pour rendre son histoire plus convaincante, il ait jugé nécessaire de la situer dans le décor quotidien de notre vie et l'ait fardé de couleurs modernes au point d'étayer son optimiste chrétien de théories pédagogiques d'avant-garde et de mêler à ses personnages angéliques les caricatures épisodiques du pédéraste et de la lesbienne dont, hélas, notre littérature ne croit plus devoir se passer. Sa fade morale s'intègre dans une peinture de mœurs affadie par l'imitation servile. Ce qui n'aboutit qu'à nous prouver son incapacité à penser le monde d'aujourd'hui autrement que par procuration.

Cela nous amène à parler de Moravia. Péninsulaire, je dirais qu'il l'est tout d'abord et paradoxalement par sa conscience très nette de l'ostracisme culturel où vivent ses compatriotes et par son acharnement à en vouloir rompre le cercle. Aucune trace chez lui de provincialisme, aucun attendrissement sur le visage respectable ou désuet de son pays. Il se veut peintre de l'humain et non du particularisme national. Son rêve est d'aller au-delà du pittoresque de ses personnages, de percer leur enveloppe charnelle pour déboucher dans ce qu'il y a en eux de plus secret mais aussi de plus général, dans le mouvant et l'informe, somme toute universel, de l'inconscient. Leur perméabilité et leur instabilité lui font rejoindre l'Europe de Thomas Mann, de Freud et de Sartre. Car Moravia ne veut pas penser selon ses origines et son tempérament, mais selon son temps. Il s'entête à renier la clarté pour l'obscurité, le simple pour le complexe, l'évident pour le déconcertant. La vie ne doit pas être pour lui un spectacle, mais une aventure trébuchante et aveugle de tous avec tous. Non content d'être romancier dans un pays qui n'en a pas le génie, il veut l'être encore à la dernière mode de l'Occident.

Mais chassez le naturel, il revient au galop. Refoulé, l'insularisme de Moravia se trouve transposé dans son sujet préféré, le conflit de l'amour avec la société, dans l'attirance qu'il manifeste à l'égard des problèmes de la puberté, dans la prédilection dont il entoure les solitaires et les retranchés, qu'il s'agisse de l'adolescent, de l'artiste, de la prostituée ou du pédéraste. On remarquera également qu'à peine a-t-il choisi de développer un drame ambigu qu'il

(1) Éd. Flammarion. Trad. Jean Imbert.

n'a rien de plus pressé que de faire appel à l'existentialisme ou à la psychanalyse pour l'expliquer, que d'en schématiser les phases et de le fixer en un cas. L'atmosphère trouble où il espérait se complaire se dissipe pour faire place à une démonstration et Moravia, qui ne souhaitait sans doute rien tant que de s'abîmer dans ses personnages, se trouve malgré lui rejeté dans l'objectivité, spectateur et commentateur de l'anormal, incapable de sympathie. Mieux encore, aussitôt se met-il à écrire que le visuel qui l'habite, l'amoureux de la forme et de la ligne, du dessin et de la couleur, l'esthéticien impénitent se réveillent en lui. Quoi qu'il fasse pour rompre l'ordonnance de son plan, saccager ses personnages, les éventrer et les éparpiller, éprouver leurs angoisses et non point les peindre, l'artiste et le styliste l'emportent sur l'homme assoiffé de souffrir et de partager le sort des autres. Ses romans s'organisent en scènes, se scindent en morceaux de nouvelles, se rétrécissent en récits. Cernés d'un trait précis, ses héros nous apparaissent opaques, intangibles, doués d'une présence sensuelle et d'un pouvoir de rayonnement inoubliables. Leurs gestes ont plus d'éloquence que l'analyse des intentions qui les précèdent et des effets qui les suivent. De *la Romaine*, on retient la beauté impudique et saine d'une femme nue posant dans un atelier, de *l'Amour conjugal*, la danse érotique de l'épouse au clair de lune, et d'*Agostino* la vision de la mer et des corps qui la peuplent. La forme même du talent de Moravia exige que son œuvre se détache de lui, se dresse dans sa cohérence d'objet et brille de son éclat propre. On pourrait dire, en manière de boutade, qu'il est trop grand écrivain pour être grand romancier. Ou trop grand peintre.

Ainsi une curieuse analogie se dessine entre ce que contient *le Conformiste* (1) et le destin de son auteur. Le protagoniste de ce roman se découvre des penchants vicieux. Pour échapper à la solitude où l'enfermerait son anomalie, il se fabrique une personnalité d'emprunt et se rend compte en mourant que cette insincérité concertée, cette désobéissance têtue à soi ne l'ont mené qu'à l'échec. Moravia est prisonnier du même dilemne. La France est sa tentation conformiste, l'Italie sa vraie nature. Tantôt, par méfiance à l'égard de lui-même, il est tenté de s'affubler de la défroque d'écrivains étrangers et ne compose alors que des histoires ratées, comme celle dont justement nous sommes en train de parler. Tantôt il assume sa différence, au risque de rompre tout engagement avec les modes de son temps, de ne ressembler à personne et d'écrire des romans qui, comparés à ceux qu'il avait élus comme modèles, n'en seront pas.

Terre d'antique culture, mais restée en arrière du front d'expansion de la civilisation, l'Italie se débat contre un complexe d'infériorité, doublé comme toujours d'un complexe de supériorité. Repliée sur elle-même, elle se sent être un parc national de l'Europe, une « réserve » où nos dilettantes d'aujourd'hui, comme les artistes du siècle passé, vont jouir d'un heureux dépaysement.

(1) Éd. Flammarion. Trad. Claude Poncet.

Le tourisme fait sa renommée. Elle en est un peu honteuse. Qu'au contraire, elle ait gardé une haute idée de ses traditions, elle est portée à nous faire la leçon, sur le ton sarcastique de Papini, ou sur le mode « fleur bleue » de Palazzeschi. Et naturellement elle ne recueille qu'indifférence. Son drame est d'être persuadée qu'elle ne peut intéresser les autres à son destin ou de s'être imaginé, comme Moravia, qu'elle ne pouvait participer du destin des autres qu'en se conformant à leurs goûts. Sincère, elle souffre de délaissement, déguisée, elle se trahit elle-même

Cependant il faut noter que, par compensation, cette difficulté à s'agglomérer à l'Europe donne d'autre part à l'Italie une chance de liberté. Aussi bien il lui suffit, pour en prendre conscience, de renoncer au jeu des comparaisons. Dès lors, les autres ne l'obsédant plus, les étapes à brûler et les retards à combler se vident de toute signification. L'Italie se retrouve au-delà de tout choix, de toute querelle d'école, sans héritage à faire valoir, sans modèles à imiter, prête à renouer simplement le dialogue de l'homme avec la réalité — en définitive le seul qui compte. C'est ce que semble avoir compris, avec plusieurs de ses compatriotes, l'auteur des *Surplus Humains* (1), Dante Arfelli. Le monde qu'il peint, il le reçoit des mains de l'Histoire. Il n'a ni à le comprendre, ni à le modifier, mais à en rendre compte. C'est de l'actualité qui lui saute aux yeux, de la vie immédiate, de l'image qui se déroule devant lui, dont le montage seul est remis à ses soins. Une forme de roman nouvelle s'esquisse, qui ne doit rien à l'Europe mais revient peut-être d'Amérique, qui est moins issu de la littérature qu'influencé par le cinéma. Mais surtout, comme par miracle, dans son rôle d'initiateur, Arfelli retrouve à utiliser toutes les qualités du génie méditerranéen, inopérantes ou faussées chez les autres : le don d'acuité visuelle, le respect de ce qui est, le sens du détail symbolique et jusqu'à ce défaut de participation qui, appliqué cette fois à un système esthétique inédit, devient une règle du genre et sa vertu première. Si nous ne sommes pas encore en face d'un grand écrivain, il ne fait pas de doute que nous sommes en présence d'un artiste qui, par la grâce d'une sorte d'amnésie, retrouve jouissance de l'avenir en même temps qu'il s'abreuve aux sources les plus lointaines du génie de sa race. Qui sait si un tel exemple, suivi de beaucoup d'autres, n'est pas pour l'Italie la meilleure manière de se réconcilier avec le futur et le passé, de ne plus craindre d'être en retard, de ne plus se vouloir en avance, mais de se trouver enfin réinstallée dans son propre présent.

GEORGES PIROUÉ.

TRUMAN CAPOTE
LA HARPE D'HERBES

Je connais assez mal la nouvelle littérature américaine, mais la lecture de *La Harpe d'Herbes* me suffit pour penser que les jeunes écrivains d'outre-Atlantique sont aux prises avec les mêmes difficultés que leurs collègues français. Car il me semble

(1) Éd. Robert Laffont. Trad. André Cœuroy.

qu'on n'écrit plus aujourd'hui de vrais romans, mais des pastiches de tout ce qui a été fait depuis le début du siècle. Si celà permet de montrer beaucoup d'habileté et de talent je crois que c'est aussi une limite. Nous sommes en face d'une génération qui pense n'avoir plus rien à découvrir et qui se borne à utiliser les moyens d'expression mis à sa disposition par ses aînés. Mais n'est-ce pas là une attitude de paresse et de désespoir?

Les vingt premières pages de *la Harpe d'Herbes* semblent écrites par la comtesse de Ségur à l'usage des grandes personnes. Puis nous découvrons peu à peu que M. Truman Capote a une grande ferveur pour le style imagé de Virginia Woolf, les nouvelles de Saroyan et l'humour cruel que Cocteau tire de l'utilisation baroque d'accessoires. Ajoutons à cela des références moins constantes à Steinbeck, Faulkner et Tennessee Williams, qui peuvent paraître moins volontaires compte tenu du recul que nous donne l'Europe. L'utilisation systématique d'images somptueuses, à la manière de Virginia Woolf donne une très belle matière à la charpente du roman. Elle fait disparaître les heurts et les cassures que la volonté de faire baroque rendait inévitables en d'autres conditions. La référence à Saroyan nous vaut un très bel épisode. La référence à Cocteau est moins heureuse. Truman Capote ne sait pas faire vivre un décor et encore moins créer l'atmosphère d'un lieu privilégié; tous les accessoires dont il encombre les lieux de l'action ne font que rendre le décor un peu moins net et l'on ne sait jamais exactement où sont les personnages; d'où une impression de flottement et d'inconsistance assez pénible. On le regrette d'autant plus que l'action se déroule dans des décors qui sont naturellement poétiques (une cuisine et une cabane au cœur d'un arbre) mais dont la simplicité (et la référence à l'enfance qu'ils imposent) est détruite par la volonté d'en faire des lieux privilégiés.

Reste le sujet qui est beau. Sur un coup de tête, une vieille fille gentiment folle quitte la maison de sa sœur pour aller vivre dans un arbre. D'autres insatisfaits viennent lui tenir compagnie. La violence n'arrive pas à faire rentrer les choses dans l'ordre; c'est à la vue de la souffrance de sa sœur que Dolly rentre à la maison. Auparavant chacun a eu le temps de comprendre de quelle insatisfaction il souffrait. Personne ne se trouve à sa place sur la terre parce que personne ne peut avoir une idée nette de ce qu'il est; chacun révèle une partie de sa réalité à mille personnes différentes qu'on ne peut jamais réunir afin de recoller les fragments. Et finalement c'est le vent qui réunira les mille voix et les fera chanter dans *la Harpe d'Herbes*. Il y a là une curieuse notion de la solitude : on est seul non pas parce que les autres font défaut, mais parce qu'on est *dispersé* et qu'on n'est pas présent à soi-même. On comprend mieux, dès lors, l'affection qu'a toujours portée Truman Capote aux vieilles filles douces et sans histoire et aux adolescents sans personnalité (ou que leurs actes dépassent). On comprend mieux également que cet univers peuplé de personnages *liquides* impose si bien sa réalité au lecteur.

(Éd. Gallimard.) CLAUDE CICCIONE.

HERMAN WOUK

OURAGAN SUR D. M. S. « CAINE »

On lit moins ce livre qu'on ne le *voit* ou, plus exactement, qu'on ne se souvient, à l'occasion des scènes qu'on y trouve, de les avoir déjà vues au cinéma dans nombre de films « américains ». De sorte que ce roman, écrit du reste par un écrivain de cinéma, fait penser à un scénario très développé — trop même. Mais pourquoi le roman, auquel on accorde d'être le plus libre des genres, n'aurait-il pas aussi la liberté d'être plus ou moins cinématographique? Non, il n'y a pas d'empêchement à cela..., il convient seulement de noter comme une bizarrerie qu'un romancier inspiré par le cinéma comme l'est Herman Wouk se fasse un scrupule de décrire minutieusement toutes les images selon la suite desquelles il compose son récit, alors que le mérite essentiel du récit littéraire est de dire beaucoup de choses en peu de mots.

Cela dit, il n'empêche qu'*Ouragan sur D. M. S. « Caine »*, dont l'histoire originale est bien conduite, possède d'incontestables qualités épiques et burlesques typiquement américaines.

Le *Caine* est un dragueur de mines qui fait la guerre dans le Pacifique, sous l'autorité maladroite et tatillonne du commandant Queeg. Un des lieutenants, Keefer, écrivain dans la vie civile, pousse le second, le lieutenant Maryk, à se révolter contre le commandant en le persuadant que celui-ci est un malade mental — un paranoïaque. Maryk est très impressionné (surtout par le mot) et, lors d'une difficulté de manœuvre pendant un typhon, il prend le commandement du navire. « *Je vous ai relevé, commandant. Vous êtes sur la liste des malades. J'en prends la responsabilité. Je sais que je passerai en conseil de guerre...* » En effet, un conseil de guerre a lieu où Queeg est ridiculisé, cependant que Maryk, à moitié acquitté, est désormais « un type coulé ». C'est Keefer qui devient commandant du *Caine*. Mais il se comportera lâchement lors de l'attaque du navire par un avion-suicide japonais. Et le dernier commandant sera Willy Keith, le témoin constant de cette odyssée.

Une signification possible de cette histoire paraît être d'exprimer un conflit entre l'autorité et la culture. Le commandant Queeg est investi de l'autorité, mais sa culture est formaliste, abstraite, inhumaine. Le lieutenant Maryk possède naturellement de l'autorité, mais il croit manquer de culture, car il ne sait pas que la véritable culture c'est le bon sens bien plus que la quantité du savoir. Quant à Keefer, l'intellectuel, il oppose faussement l'autorité à la culture; il n'a pas d'autorité naturelle et sa culture est fondée sur l'envie. D'où ce drame et, pour en sortir, l'invention assez surprenante de cette mutinerie, car tout de même! la guerre n'est pas tellement loin dans le passé, et les Américains en ont bien été les vainqueurs... Mais la victoire n'a sans doute pas réglé ce conflit qui durera tant qu'on ne reconnaîtra pas que, si la culture est nécessaire à l'autorité, elle n'y suffit point.

(Éd. Calmann-Lévy.) JEAN-YVES CHEVALLIER.

ERNST VON SALOMON
LES CADETS

Les Cadets forment l'introduction à ces *Réprouvés* qui apportèrent à Ernst von Salomon gloire et célébrité : ce n'est pas en tant que roman qu'il faut lire ce livre — on le jugerait d'un réalisme bien monotone et bien minutieux — mais comme fragment de Mémoires, relation sur l'école des cadets prussiens et témoignage sur un certain esprit militariste. A défaut d'intrigue, de péripéties et d'un alerte mouvement de récit, nous y trouvons des documents de valeur historique et psychologique de premier ordre, une étonnante scène de bombardement et une parade finale, aussi vaine que symbolique et qui vaut à elle seule tout le livre. Après avoir lu les *Cadets*, on comprend pourquoi ces jeunes officiers, lors de la défaite de l'empire allemand en 1918 ne pouvaient que s'engager dans les corps francs qui se battirent sur la Baltique contre les troupes bolcheviks et aller grossir le nombre des premières phalanges hitlériennes. L'éducation qu'on recevait à l'École des Cadets de Potsdam où Salomon fit ses classes de 1912 à 1918 ne pouvait avoir d'autre résultat.

« Voilà, dit l'auteur, ce qui donnait à cet univers en uniforme sa forme coordonnée. La vie se manifestait avec cette incroyable dureté qui caractérise toute hiérarchie véritable. Sur un tel terrain, la tolérance était véritablement impossible. Tout libéralisme en pensée ou en action représentait un crime contre la loi supérieure. » (p. 49).

On pourrait conclure de ces affirmations qu'Ernst von Salomon condamne le militarisme : il nous faut nuancer notre opinion, car certaines notations que nous croyons d'abord exprimées avec humour, nous nous apercevons quelques lignes ou quelques pages plus loin que l'auteur les a faites avec le plus grand sérieux. Ernst von Salomon possède trop d'intelligence et de lucidité pour ne pas éprouver l'étroitesse, la rigidité et le fanatisme de l'éducation qu'il a reçue à l'École des Cadets, mais c'est là aussi qu'il a trouvé l'équilibre, la forme la plus valable de la morale chevaleresque et, si étrange que cela puisse paraître, du bonheur.

Dans son enfance, l'auteur demanda à son frère, de quelques années plus âgé et cadet lui aussi, ce qu'il trouvait de plus beau dans la vie; il reçut cette réponse : « Le plus beau pour moi, ce serait de crever comme jeune lieutenant de vingt ans dans une tranchée devant Paris. » (p. 37.) Cette perspective l'éblouit et il se met à compter les années qui le séparent d'une fin si glorieuse.

Je ne crois pas faire un sort à ce qu'on peut tenir pour simple boutade en disant que cette phrase résume la morale de l'auteur : héroïsme, philosophie stoïcienne, goût d'une discipline spartiate, exaltation de la jeunesse, de l'honneur féodal et du métier de soldat, fascination de la mort et croyance à la valeur mystique du sacrifice. Chez les cadets de Potsdam, il apprend peu à peu ce que signifient les paroles de l'officier qui lui avaient paru si mystérieuses le jour de son arrivée à l'école : « Messieurs, vous avez choisi le plus beau métier qui existe au monde. Vous avez devant vous le but le plus élevé qui soit sur la terre. Vous êtes ici pour apprendre une chose qui donne

à notre vie sa plus haute signification. Vous êtes ici pour apprendre à mourir. » (27.)

La vie comme apprentissage de la mort, de la mort glorieuse de préférence, voilà qui nous explique bien des choses. Nous aurions tort de négliger un livre comme *les Cadets* sous prétexte qu'il manque de piquant et de désinvolture : il a bien mieux que cela.

(Éd. Corrêa.) M. S.

IGNAZIO SILONE

UNE POIGNÉE DE MURES

Les livres de Silone placent le lecteur français en face d'une des images les plus réelles de l'Italie de toujours, celle de l'Italie des pauvres, en face du terrible paupérisme italien — ce vieux mot du XIX[e] siècle qui convient si bien à l'Italie moderne — contre lequel la Monarchie, le Fascisme, et aujourd'hui la Démocratie chrétienne ont vainement opposé leurs efforts. Le pays de Silone est un pays de misère paysanne dont les drames se déroulent sur un fonds chrétien très vieux et très solide, misère et fonds chrétien que l'on ne rencontre plus guère dans notre pays : la misère, la Religion, la Religion, la misère, la révolte des pauvres contre la misère l'ambiguïté de la Religion au regard de cette révolte, voilà tout ce qui fait le très grand intérêt du dernier roman de Silone. Qu'y voit-on? Un étonnant personnage, Zacharie, sorte de Roi de la montagne, héros de la lutte contre les fascistes et les Allemands, qui avait voulu faire de son petit fief à la Libération une minuscule république soviétique, un jeune intellectuel communiste qui a perdu la foi au cours d'un voyage dans les pays de démocratie populaire où il a rencontré une ancienne amie antifasciste, jeune juive de retour des bagnes de Kolyma, une très belle figure de prêtre, Don Nicola, et enfin le peuple italien, ce peuple si vivant et si sympathique, celui des films de *Deux sous d'espoir*, de *Dimanche d'août* ou du *Voleur de bicyclette*. Pour Silone, une seule question se pose : qui défendra les pauvres? Les bandits, comme Zacharie, le Parti, le seul parti sans qualificatif, c'est-à-dire le Parti communiste, ou, comme le souhaitent du fond de leur cœur sensible, Don Nicola, Rocco, le communiste dissident et Silone lui-même, les pauvres eux-mêmes. A cette question l'Histoire répond inexorablement : on n'a jamais vu les pauvres se défendre eux-mêmes. Et toujours apparaît dans ce beau livre le peuple italien, avec ses pauvres gens, ses vieilles femmes, ses enfants, ses révolutionnaires et ses prêtres, cherchant à secouer sa misère sans renoncer à sa croyance au Dieu sauveur. Quand on referme le livre de Silone, on comprend que l'Italie reste un pays où le catholicisme, le socialisme, et même le nationalisme — on l'a vu avec le fascisme — n'ont pas encore dit leur dernier mot.

(Éd. Grasset.) PIERRE ANDREU.

JOYCE CARY

MISSIÉ JOHNSON

Traduit de l'anglais par Yvonne Davet

Plus qu'un héros de roman, le nouveau personnage de Joyce Cary nous apparaît comme un de ces êtres merveilleux et déconcertant échappé de quelque conte féerique. Au cours de ses multiples aventures, jamais nous ne verrons le noir Johnson, « Missié Johnson, » se départir de ce fol orgueil, de cette gaîté inébranlable, de cette émouvante naïveté qui le rend si irréel et si attachant. Il nous est précieux aussi dans la mesure où, par son extraordinaire caractère, il demeure un défi au monde civilisé, au monde hiérarchisé et codifié.

Ce personnage *gratuit*, insouciant et rieur jusque devant la potence où l'a conduit sa légèreté, l'auteur le campe dans un petit village de la brousse africaine dont il peint les multiples visages, us et coutumes, avec la couleur, la précision et la chaleur que nous avions aimé déjà dans son précédent roman, *Climats de lune*. L'affectueuse malice avec laquelle il décrit la rigide administration anglaise des colonies n'est pas non plus sans amuser.

Un roman sans *longueurs*, sans fausses notes, constant dans son humour et dans son charme. Applaudissons; c'est un rare délassement.

(Éd. Plon.) ERIC HELTIER.

EDWIN CORLE

LA VILLE FANTOME

La Ville fantôme est le cadre dans lequel Edwin Corle fait vivre (j'allais dire : fait penser) un sage, style XX^e^ siècle, qui habite seul cette ville abandonnée depuis cinquante ans par les chercheurs d'or.

Extasions-nous sur les connaissances de ce vieux solitaire; l'auteur nous en saura gré. Le sage régale son chien d'os de premier choix : Apparence, Réalité, Vérité sont l'ordinaire de ses repas. L'animal en reste coi. L'auteur est tout autant versé dans la science. Un jeune géologue arrivé dans la ville pour y chercher du tungstène nous apprendra tout sur la physique nucléaire, la théorie des quanta, Einstein, la Relativité et que sais-je encore? C'est clair mais on oublie aussitôt. L'essentiel est que l'auteur ait ainsi pu se convaincre de ses hautes connaissances.

Enfantin comme je le suis, je me sens beaucoup plus à l'aise dans la philosophie par l'image — je veux dire le récit — que l'auteur a consenti à insérer dans son manuel de vulgarisation. Il y a des pages très bien tracées et vivantes sur la ville dans son développement, son apogée, sa décadence.

Cependant, la dernière partie du livre est parfaitement inutile. Le goût du public américain pour la psychanalyse, le modernisme, la gloire, le mariage, sans doute l'exigeait-elle.

(Éd. du Seuil.) J. E.

C. W. CERAM

DES DIEUX, DES TOMBEAUX, DES SAVANTS

Le parti est piquant et sympathique : tirer de l'archéologie la matière d'un roman d'aventure! Les héros sont les premiers pionniers qui, avec des moyens de fortune, ont exhumé des villes, des tombeaux, des palais, disparus depuis des millénaires — comme on découvrait une mine d'or en Californie. C'est donc le récit de la période héroïque de l'archéologie; une chasse aux trésors qui, en Égypte, à Troyes, à Babylone, au Mexique... révéla les traces matérielles de civilisations oubliées, ou connues seulement par des traditions littéraires.

Le livre doit son succès — mérité — à une double astuce : dégager les caractères hauts en couleur des premiers archéologues, amateurs ou savants, véritables personnages de Jules Verne; puis présenter les anciennes civilisations comme une énigme qu'on déchiffre par morceaux. Ainsi, a-t-il pu conserver le ton de l'ouvrage facile, puisqu'il n'était pas obligé de tout dire et se réservait le choix du trait piquant — sans néanmoins se dérober à l'Histoire, et éviter le détail précis. A ce titre, d'ailleurs, cet essai donne peut-être une indication sur la tendance de ce genre sans doute commercial, mais qui avait son public : l'histoire facile. Il est traité comme un reportage, avec toutes les ressources du style journalistique, mais aussi, avec l'information d'un enquêteur curieux. La manière du grand journalisme sauvera-t-elle la vulgarisation historique du juste discrédit où elle est tombée?

(Éd. Plon.) PHILIPPE ARIÈS.

LE THÉATRE

MISE EN SCÈNE ET TRADUCTIONS

Mise en scène : art de donner à une pièce son allure, son style. Elle concerne tout : depuis le choix des acteurs, jusqu'à la façon de les faire parler, bouger. Les décors et les éclairages. Elle consiste à obéir aux indications, aux intentions de l'auteur et à les magnifier. Certaines pièces relèvent d'une mise en scène très discrète, parce que son auteur a voulu que le texte soit à lui seul tout le spectacle. Exemple : Racine. D'autres sont susceptibles de différentes interprétations, comme il arrive pour le théâtre baroque dont notre époque a su bien souvent retrouver le sens. Mais quand je vois, à la Comédie-Française représenter Racine, Marivaux (dernièrement : *les Jeux de l'amour et du hasard*) de façon expressionniste, dans des décors et des costumes imaginés par des

décorateurs de second plan, avec des inflexions de voix qui brisent le vers ou la prose afin de retrouver une sensibilité que l'auteur avait justement voulue voilée, je pense que le sens de ce théâtre (et de ce langage) s'est perdu, depuis très longtemps peut-être — et je m'étonne que personne ne s'efforce de le retrouver.

La Comédie-Française est un mauvais exemple. Sur elle, pèse l'horrible tradition de la fin du siècle dernier (analogue à la peinture des « Artistes français ») qui l'écarte également de la rigueur classique, de la démesure baroque et du théâtre moderne. Les quatre ou cinq très grands acteurs qu'elle possède n'arrivent pas à détruire une conception du théâtre que Copeau avait rendue caduque. Ce n'est pas que le « rajeunissement » des classiques ne soit ailleurs l'objet de profondes hésitations, et, pour rester dans l'actualité, il y a loin de la représentation du *Cid* au Théâtre National Populaire à celle de *Lorenzaccio*. Si l'on passe, comme cela m'est arrivé, du jour au lendemain, de la Comédie-Française au Théâtre National Populaire, on voit bien tout ce que l'on gagne en fraîcheur, en vérité, mais si Gérard Philipe est un Lorenzaccio d'une rare perfection — et son interprétation dépasse à mon sens la qualité un peu mièvre de la pièce de Musset — on ne peut dire que sa mise en scène vaille cette interprétation, toute de sensibilité contenue, d'élégance morbide et de fraîcheur désespérée. Élève de Vilar pour la mise en scène, et son admirateur surtout, Gérard Philipe obtient des résultats inverses en utilisant les mêmes procédés. Il pèche par excès de richesses et tout à coup, par trop de pauvreté. Par exemple, au moment de la mort d'Alexandre : là où il faudrait un lit, Gérard Philipe croit suffisant d'étendre sur des marches un morceau de tissu. Peut-être ce symbolisme, du genre sino-japonais, ainsi que d'autres détails de mise en scène, suffisaient-ils à Avignon où la grandeur du décor naturel suffit à tout, mais à Chaillot, Philipe et Vilar doivent faire oublier la laideur de ce théâtre (à laquelle il est décidément impossible de s'habituer), le trop grand espace de la scène par une rigueur dont la mise en scène de *Meurtre dans la cathédrale* donnait le meilleur exemple. Espérons, pour *la Mort de Danton* que j'ai vue au moins trois fois à Avignon, que Vilar trouvera encore les moyens de cette belle sévérité.

★

C'est comme pour la pièce de Julien Green. Il me semble que je reprocherais, comme tout le monde, les scènes qui ne font pas partie de l'action principale (dans un roman, elles seraient tout aussi inutiles), mais je serais le dernier à reprocher que le drame du lieutenant Wicziewsky ait été traité en demi-teinte. Pourtant, je crois avoir compris ce qui pouvait gêner le public de la générale (à coup sûr, le public le moins averti, bien que le plus prétentieux, des choses du théâtre) : tout provenait de la mauvaise interprétation du rôle principal. C'est par sa « présence », par la qualité de ses silences, par son regard que l'acteur chargé de ce rôle doit imposer le drame du lieutenant. Toutes choses

dont se révèle incapable Pierre Vaneck que l'on a vraisemblablement choisi à cause de son physique, alors que ce n'était pas du côté de la beauté qu'il fallait chercher, mais du côté de la fatalité. En Angleterre, il y aurait eu Laurence Olivier. En France, un Michel Vitold peut-être, un acteur de cette espèce, grâce auquel la tragédie de Green aurait enfin trouvé son centre, son point d'appui.

Les autres acteurs sont bons, un ou deux excellents, mais chacun d'eux joue pour son propre compte, dans son propre style. Dans ce théâtre qui fut celui de Jouvet (le seul metteur en scène qui fut capable d'imposer à ses acteurs son style, de donner à un spectacle son unité), j'en ai voulu à Jean Mercure de se montrer si incertain dans ses intentions, comme j'en ai voulu d'ailleurs à Georges Walchévitch (qui a un monopole sur les décors) de si mal imiter Bérard, de n'avoir ni le sens des proportions (les meubles trop petits par rapport à la hauteur du décor, les espaces vides mal calculés), ni celui des couleurs (son opposition des deux rouges, couleur redoutable au théâtre, est ratée). Non, la mise en scène de *Sud* est du travail d'amateur. J'ai préféré de loin la pièce àla lecture.

★

Reste à savoir maintenant ce qui n'allait pas lors de la première représentation de la *Médée* de Jean Anouilh. On se rappelle que devant « l'accueil glacial » du public (toujours ce public de « générale », dont, si j'étais directeur de théâtre, je réviserai soigneusement la liste), Anouilh avait voulu retirer sa pièce. Il aurait eu tort. Le lendemain, la critique fut dithyrambique. On sentait que tous se souvenaient d'avoir lu la pièce, qu'ils avaient oublié Michèle Alfa et Jean Servais, acteurs de bonne volonté, mais bizarrement étrangers au texte. N'avait-on pas annoncé d'ailleurs que Monelle Valentin devait jouer Médée? D'elle à Michèle Alfa, la distance est grande. Sans parler des dons de tragédienne propres à Monelle Valentin, il est évident qu'elle aurait fait triompher une forme d'expressionnisme — qui fut celui de Ludmilla Pitoëff, qui est celui de Marguerite Jamois — bien en accord avec le texte d'Anouilh. Sa *Médée*, c'est un peu la fille de Sénèque et d'Édith Piaf. Au *Medea superest* (« Médée demeure : en elle, c'est la terre et la mer que tu vois, et le fer et le feu, et les dieux et la foudre »), Anouilh a substitué un : Je suis Médée, existentialiste. Médée n'a plus besoin des dieux pour crier sa douleur et sa haine, et elle ne disparaît pas dans le ciel à la fin de la tragédie. Pourtant, Anouilh a conservé — comme nos classiques auxquels il se réfère — les circonstances, l'armature de la mythologie, de la tragédie antiques. Mais, à la différence des classiques et de Giraudoux, il a préféré l'exactitude psychologique à la beauté du langage. C'est pour cette raison que la mise en scène de Barsacq aurait dû être moins froide. Puisqu'on « costumait » les héros en gitans et en paysans espagnols, il ne fallait pas s'arrêter en chemin et tourner résolument le dos à la tragédie antique. Peut-être alors,

le public se serait-il montré moins « délicat » et aurait reconnu ce qu'il aimait aussi bien dans *Antigone* que dans *Colombe.*

Ce qui manque peut-être le plus aux acteurs, aux metteurs en scène français, c'est la souplesse, et ce mélange de liberté et de rigueur qui existait chez Jouvet, Pitoëff, Dullin... Ne pouvait-on, pour ce *Zamore* de Georges Neveux trouver un ton moins réaliste? On a, me semble-t-il, trop oublié sur la scène de l'Atelier qu'il s'agissait d'une féerie — sauf Yves Robert, merveilleux acteur décidément, d'un nouveau type (comme l'est au cinéma Jacques Tati et, hier, Lucien Raimbourg dans la pièce de Beckett).

★

A l'opposé du réalisme féerique de Georges Neveux, il nous a été donné de voir deux pièces de Tenesee Williams : *The Glass Menagerie* et *la Rose tatouée.* Rien n'est plus étranger au théâtre français que ce théâtre — si ce n'est le roman américain par rapport au roman français. Cette description positive du malheur, ce sens du pittoresque, ne serions-nous pas tentés d'en contester l'exactitude, puisqu'il est le même pour une pléiade d'écrivains américains? S'agirait-il d'une forme de classicisme et, à la limite, d'une rhétorique habilement camouflée? On a l'impression que les thèmes des différentes pièces de Tenesee Williams sont interchangeables, et que d'une réalité bien observée, mais stéréotypée, il peut construire autant de pièces que le public (américain) voudra en voir. Son cas n'est pas différent de celui de William Saroyan, de Erskine Caldwell ou même de Steinbeck qui ont exploité à fond des thèmes qui, au départ, présentaient certaine fraîcheur ou certaine violence. Pour nous Français, le cas de Tenesee Williams se complique du fait qu'il est homme de théâtre. Quand nous lisons un roman traduit de l'américain, notre tête-à-tête avec l'auteur nous permet de recréer plus ou moins bien l'atmosphère originale. Au théâtre, c'est l'acteur qui nous impose cette vision. Et jamais aucun acteur français, parlant français, qu'il s'agisse d'Arletty ou de Lila Kedrova, ne pourra nous faire croire à cette Nouvelle-Orléans que Tenesee Williams nous décrit avec un art plus proche de celui du cinéma que de celui du théâtre.

Ce néo-réalisme américain, celui de Arthur Miller ou de Thorton Wilder (quoique *Our Town* me paraisse supérieure aux autres pièces que nous connaissons), est d'autant plus intraduisible qu'il accumule les détails les plus significatifs du langage parlé, de la vie quotidienne, de tout un *background* que nous ne connaissons que par la littérature. Comment la langue française saurait-elle rendre le parler italo-américain de *La Rose tatouée?* Quel rapport ce langage très réel a-t-il avec le passage de l'italien à un français argotique (parlé avec un fort accent de Paris, pour faire peuple)?

On m'avait beaucoup vanté le talent de Lila Kedrova et j'ai bien vu qu'elle essayait d'imiter la Magnani et, à d'autres moments, qu'elle avait la même façon de prononcer que Michèle Alfa — façon de dire imitée de Maria Casarès, l'authenticité en moins.

A-t-on remarqué que la diction des acteurs est soumise à des modes, à des périodes pendant lesquelles tous et toutes se copient? Mais, pour en revenir à *la Rose tatouée*... ces faux Italiens, ces faux Américains, comme tout est faux!

On pouvait se rendre d'autant mieux compte de cela qu'il était possible de voir une pièce de Tenesee Williams *(The Glass Menagerie)* jouée par des Américains. Arthur Klein et sa troupe auraient dû se montrer plus circonspects dans le choix de la pièce qu'ils voulaient jouer en Europe. Mais enfin, ils nous donnent une excellente leçon de théâtre — leçon qui ne peut, je crois, profiter à aucun acteur français sur lequel planent toujours les ombres de Sarah Bernhardt et de Mounet-Sully.

Mais ceux qui veulent jouer des traductions de pièces américaines auraient bien fait d'aller au Théâtre de Rochefort. Ils y auraient appris la simplicité et, accessoirement, à se défaire de leur mauvaise habitude de jouer trop « au public ». Peut-être, au contact des troupes étrangères, se délivreraient-ils de ce qu'on leur apprend au conservatoire ou dans ces sous-conservatoires que sont les boîtes-à-bachot du théâtre.

C'est à quoi je pensais en sortant de voir *Arlequin serviteur de deux maîtres*, par le Piccolo Theatro de Milan. Quelle leçon de légèreté et d'élégance! Seuls, les costumes n'étaient pas jolis. Mais nos décorateurs parisiens sont en ce moment trop en baisse pour qu'on ose s'en plaindre.

GUY DUMUR.

LA MUSIQUE

MUSIQUE FRANÇAISE CONTEMPORAINE :

BARRAUD - SAUGUET, MARTINET - MIHALOVICI.

On sait que, dans l'ensemble, la musique contemporaine française ne jouit, dans son propre pays, ni d'une situation matérielle, ni même d'une situation morale, très brillantes. Et s'agissant plus particulièrement de la musique de chambre, c'est d'une misère encore plus grande dont l'on est bien obligé d'enregistrer l'existence.

Seule la Radio, qui n'a pas à compter avec les recettes, se permet de monter des ouvrages récents. Les deux seules sociétés qui, avant-guerre, portaient tout leur effort sur la musique de chambre contemporaine, *le Triton* et *la Sérénade,* ont disparu. La jeune *Société des Amis de la Musique de chambre* n'a, à cet égard, que des initiatives qui, pour sympathiques qu'elles soient, n'en restent pas moins d'une extrême timidité. Quant aux initiatives individuelles des trios, quatuors ou quintettes que nous possédons, elles témoignent d'une réserve plus grande encore : un quatuor, même possédant un grand nom, qui donne un concert à ses frais — quand toutefois il se décide à prendre ce risque — s'enferme prudemment dans le répertoire classique le plus ressassé de façon à illustrer le principe suivant lequel le public ne se dérange que pour réentendre ce qu'il a déjà entendu cent fois.

Le phénomène est d'ailleurs assez curieux par le fait qu'il ne peut guère être constaté que dans le domaine musical. Je ne sache pas, en effet, qu'une pareille désaffection se manifeste dans la littérature, dans la poésie, le théâtre, la peinture, voire la danse où il semble bien que la nouveauté soit très loin de mettre le public en fuite.

Ce qu'il y a, par contre, d'un peu irritant à constater, c'est que ces mêmes ensembles français, célèbres ou non, sont souvent sollicités en ce sens par l'étranger, Allemagne, Italie, Suisse, Autriche, Angleterre ou pays scandinaves.

C'est la raison pour laquelle le concert donné il y a quelque temps par le Quatuor Drolc revêtait une importance toute particulière. Consacré à quatre quatuors français contemporains, il s'est déroulé devant une assistance un peu clairsemée sans doute, comme il se doit, mais dans l'ambiance sympathique des séances de jadis au *Triton.*

Le Quatuor Drolc était jusqu'alors inconnu à Paris, et cela n'était pas fait non plus pour remplir la salle. Il s'agit d'un ensemble composé de quatre chefs de pupitres de l'Orchestre philharmonique de Berlin. De formation relativement récente, ce groupement n'a évidemment pas encore l'unité organique d'un quatuor chevronné, l'homogénéité que seule donne une longue vie commune. Mais on est là cependant en présence de quatre artistes de premier ordre et dont l'intelligence aussi bien instrumentale que musicale suffit à pallier l'insuffisance d'expérience commune. Les sonorités, en particulier, sont très belles, très riches, ce qui surprend pour qui connaît la technique d'archet allemande laquelle est plutôt ingrate.

On ajoutera, pour souligner les mérites du Quatuor Drolc, que cet ensemble tournait ces temps derniers en Europe centrale avec un répertoire de douze quatuors français contemporains, ce qui mérite de notre part une certaine considération et une estime préalable. Leur premier concert parisien, hormis les petites réserves qu'il a pu suggérer, n'est venu démentir ni cette considération, ni cette estime.

D'abord, programme intéressant par la diversité des tendances

qui s'y trouvaient représentées avec les noms d'Henri Barraud Henri Sauguet, Jean-Louis Martinet et Marcel Mihalovici, par le fait aussi que chacune de ces œuvres n'a guère été jouée à Paris qu'une fois ou deux, en public ou à la Radio.

Le quatuor d'Henri Barraud a été composé pendant la dernière guerre. C'est probablement une des meilleures pages de sa production, une des plus remarquablement construites, et des plus sincèrement pensées. Quelques jours avant cette audition, Henri Barraud, chez qui il y a un mélange de timidité inquiète et de paisible certitude, me disait : « Si c'était à écrire maintenant, je ferais ce quatuor tout différemment. C'est pour moi une œuvre de transition. » Bien sûr on ne refait pas deux fois une œuvre de la même façon. Et s'il est évident que cette partition se place comme une sorte de charnière entre l'ancienne manière assez tendue du compositeur et le ton plus souple, plus détendu, voire plus lyrique qu'il a adopté depuis, cela ne peut que donner une signification plus grande à l'œuvre d'une part, à l'évolution du musicien d'autre part.

Ce quatuor se recommande surtout par la façon dont Henri Barraud a cherché et trouvé le pur style quatuor, sans vouloir outrepasser les ressources normales de l'ensemble à seize cordes tant sur le plan architectonique que sur le plan sonore, mais en s'efforçant au contraire d'allier la rigueur de construction et d'écriture à la liberté de l'expression.

Cet équilibre, on ne l'a évidemment pas toujours retrouvé dans l'interprétation du Quatuor Drolc. Celui-ci semble en effet s'être ingénié à jouer *français* — ou du moins ce qu'outre-Rhin on croit être tel — c'est-à-dire avec quelque chose de sucré, fluide et aimable qui n'est pas dans l'esprit de l'œuvre. Intention sympathique, mais erreur de style qu'un petit raccord en présence de l'auteur eût facilement évitée. Mais ceci dit, de toutes façons, dès ce premier contact on avait la certitude d'avoir affaire à des musiciens solides et à des instrumentistes remarquables.

Le deuxième quatuor d'Henri Sauguet a pu donner lieu à une impression un peu analogue encore que les motifs en aient été tout à fait différents. Ce quatuor, que le compositeur a dédié à la mémoire de sa mère, comporte évidemment pour une grande partie cet élément de poésie tour à tour gracieuse et élégiaque si typique de la musique d'Henri Sauguet, mais il s'y ajoute ici quelque chose d'évidemment pathétique que l'on n'a pas retrouvé dans la présente interprétation. Sans doute l'écriture et la structure de cette œuvre, qui n'a pas très organiquement le style quatuor, ne portent-elles pas à la gravité, à la profondeur que ce genre suggère traditionnellement. Mais le contenu poétique, le message sentimental de cette partition paraissent suffisamment clairs pour que l'on ne cherche pas à les restreindre à un charme exclusif. Là encore, les conseils de l'auteur eussent pu rectifier l'esprit de cette exécution qui a été cependant l'occasion de constater à quels raffinements d'effets sonores parvient le Quatuor Drolc — le violoncelliste en particulier.

Avec les *Variations pour quatuor à cordes* de Jean-Louis Mar-

tinet, nous avons affaire à une musique axée essentiellement sur la rigueur d'écriture et de forme. On sait, en effet, que J.-L. Martinet, qui possède une des personnalités les plus attachantes de la toute jeune école, a flirté un moment avec le dodécaphonisme, et a subi et assimilé assez profondément les influences de Debussy, de Strawinsky, de Bartok, de Messiaen et d'Alban Berg. Ces noms, ceux de Debussy, de Bartok, de Messiaen et de Berg surtout, suffisent à dire combien J.-L. Martinet est soucieux de la composition et du reflet de la matière sonore. Ses *Variations* paraissent obéir davantage à un souci de ce genre qu'à une volonté expressive très précise.

C'est sans doute l'ensemble des caractères de cette œuvre — raffinement rigoureux d'écriture, et raffinement subtil des couleurs voire, des substances sonores — qui fait que le Quatuor Drolc s'est senti ici beaucoup plus à l'aise. Cette rigueur et cette subtilité mêmes maintenaient ces instrumentistes remarquables dans le style exact de l'œuvre. Œuvre par ailleurs très difficile techniquement et qui a donné l'occasion à ces artistes de déployer une virtuosité d'une souplesse prestigieuse.

Le troisième quatuor de Marcel Mihalovici fermait la marche. Marcel Mihalovici est, on le sait, un compositeur d'origine roumaine dont trente années de séjour et de travail dans notre pays ont fait un des Français et Parisiens d'adoption dont nous sommes les plus fiers. Il est un des principaux musiciens de naissance étrangère qui, entre les deux guerres, constituèrent ce que l'on a appelé l'*École de Paris*. Il n'en a pas perdu pour autant le souvenir de son pays natal, et sans que sa musique puisse jamais être dite d'inspiration folklorique, il y passe cependant fréquemment un parfum de terroir, léger mais certain. Par ailleurs, il s'est trouvé comme instinctivement héritier de la forte tradition venue du côté de chez Brahms et Reger. Son art, s'abreuvant ainsi aux trois sources européennes de l'Occident, du centre et de l'Orient, en a acquis une vigueur et une richesse tout à fait rares.

Son troisième quatuor en est une des manifestations les plus convaincantes. C'est une de ses œuvres les plus accomplies. Les proportions en sont amples mais sans verbiage. Les développements sont d'une invention et d'une aisance magistrales. La structure est d'un équilibre superbe, naturel, sans que ne s'y décèle le procédé ou le schéma contre-plaqué. L'écriture de quatuor est très dense, souple cependant dans la robustesse, complexe sans complications, et fait appel aux plus extrêmes ressources des quatre archets sans vraiment les excéder tout à fait.

Et ce sont sans doute là aussi ces caractères particuliers qui ont permis au Quatuor Drolc de donner dans cette belle œuvre de Marcel Mihalovici leur pleine mesure à tous points de vue, de trouver la plus complète résonance à leur talent.

On a ainsi quitté ces artistes sur la meilleure impression de la soirée, une impression de très haute qualité qui fait souhaiter revoir bientôt d'aussi courageux et sympathiques défenseurs de l'art français d'aujourd'hui.

CLAUDE ROSTAND.

LE CINÉMA

LES CHIENS ÉCRASÉS

Lucien Rebatet, qui n'est pas homme pourtant à faire trop attention aux diplômes, disait l'autre jour que les mauvaises études (secondaires) des metteurs en scène français n'étaient pas sans expliquer partiellement la médiocrité habituelle au cinéma. Juste avant eux, disait Rebatet, passaient les futurs cyrards. En somme le cinéma venant après l'armée, fermait la marche. Ce n'est pas peu dire.

Si le cinéma manque d'imagination, c'est aussi parce que les vrais sujets, les sujets neufs ou graves, sont interdits. Par exemple, on ne peut sûrement pas aujourd'hui et on ne pourra sans doute jamais donner des événements 39-45 une interprétation non-conformiste. Il paraît qu'au régime (heureux pour les producteurs, moins heureux si on regarde à la qualité des œuvres produites) de la co-production franco-italienne va succéder celui de la co-production franco-allemande. Si des Allemands et des Français travaillent ensemble, sur un même plateau, à un même film, avec des capitaux français et allemands, on pourrait croire que la première histoire qu'ils auraient l'envie de raconter serait la leur, l'histoire assez sanglante, assez obscure, assez tragique de leurs rapports malheureux. On pourrait rêver d'écrire pour le cinéma une version 1953 de *Siegfried*, d'écrire une nouvelle version de *la Grande Illusion* où les Allemands ne seraient pas tous ni des brutes nazies ni des traîtres à leur pays, et les Français pas tous des héros, où d'ailleurs les Allemands ne seraient pas tous des chevaliers et les Français pas tous des profiteurs du marché noir. Ce film non plus vous ne le verrez jamais. Vous verrez des films de propagande pour le plan Schumann, vous ne verrez pas le film de la confrontation franco-allemande en 1940. Il est vrai que *le Silence de la mer* peut-être vous semble être ce film. Mais vous ne verrez pas non plus un film sur les prisons politiques en France, de 1940 à 1953. Ne dites pas que ce film n'intéresserait, ne concernerait personne. Le cinéma se tait là-dessus. On cherche des drames aussi : on a un peu assez, à juste titre, de la traite des blanches et du trafic d'opium. Mais le marché noir, qui n'est pas si ancien, mais les tractations qui se développent dans l'ombre de la guerre d'Indochine, jamais le cinéma n'a osé ni n'osera nous les montrer en gros plan. Cela aussi nous intéresserait pourtant. La censure veille, et cette autre censure, plus stricte encore, qui est la peur de la censure. Parce que le cinéma est l'art et le langage du plus grand nombre, on le châtre. Étrange incidence de la démocratie en France. La vérité n'est pas bonne à dire très haut.

★

Colonel Blimp, de Michaël Powel et Emeric Pressburger est un technicolor de l'école anglaise. C'est une sorte de *Cavalcade* nouvelle manière qui retrace l'amitié d'un Anglais et d'un Allemand entre 1902 et 1942. Cette histoire est traitée avec humour et gentillesse. Ce qui arrange bien les choses, c'est que l'Allemand soit un adversaire d'Hitler assez convaincu et qu'il sollicite en 1939 l'hospitalité de son vieux camarade anglais.

★

Sous le plus grand chapiteau du monde, de Cecil B. de Mille ne déçoit pas les amateurs de l'auteur. Il s'en trouve, à voir les publics devant la salle qui passe le film. En ces périodes de disette, le grand spectacle reste une formule de repli. Beaucoup de décors, beaucoup de figuration, le coût du film se voit sur l'écran. Le public en a pour son argent. C'est déjà quelque chose. On regrette *les Gens du voyage*, c'était un beau film, envoûtant et gris. Je m'aperçois que je vieillis à ceci que chaque film nouveau m'en rappelle un meilleur et ancien.

★

En Amérique, le cinéma sous sa forme actuelle peut être considéré comme un des sommifères les plus agréables. Exemple : *Mademoiselle Gagne-tout* où l'on voit Katherine Hepburn jouer au golf et au tennis et tomber très lentement dans les bras de son manager (Spencer Tracy) qui croyait jusque-là n'avoir d'attachement que pour son cheval. Sous sa forme prochaine, le cinéma sera un des instruments de terreur. Exemple : le documentaire en relief et en couleur qui accompagne la somnolente comédie dont je viens de parler. Les gangsters de l'écran ne s'entretueront plus, ils viseront la salle. L'idéal serait que les spectateurs sans être réellement touchés (nous resterons humanitaires, n'est-ce pas?) sortent avec des traces de sang sur leurs vêtements, ce qui par surcroît devrait leur valoir quelques jours de convalescence.

J'écris cela sans rire. C'est vers ce cinéma néo-réaliste, ce sera le cas de le dire, vachement néo-réaliste, que l'on nous achemine lentement. On en aura le souffle coupé. En attendant ce jour (il faut encore quelques mises au point dans le système. Ce ne sera que l'affaire de quelques années), on nous endort doucement avec des films très « salons de thé », pendant lesquels on peut papoter tout à sa guise avec sa voisine, sans risquer de perdre le fil. (Le théâtre de boulevard n'est pas très différent de ce cinéma-là.) Mais ce jour venu, il faudra supprimer dans les revues les chroniques de cinéma — qui me paraissent déjà terriblement anachroniques — et les remplacer délibérément par une chronique des chiens écrasés.

MICHEL BRASPART.

LA VIE COMME ELLE VIENT

CINÉMA - DANSE

Voici venir le temps où les Ballets s'abattent sur Paris, tel un vol de cygnes, Ballets de migration allant ou revenant ; Ballets autochtones en mal printanier d'expressions nouvelles. Les uns portant la frappe de bronze des traditions ; les autres tout sonores d'inventions et même d'erreurs. Ils font le même bruit que les feuilles, les ailes et les vents. On n'échappe pas, qu'on le veuille ou non à cette palpitation universelle. Par un phénomène conforme à l'esprit de bizarrerie de notre époque, les plus décriés font les meilleures recettes. On se déplace pour voir ce qui ne va pas, comme jadis on se déplaçait pour voir ce qui allait. On a dit beaucoup de mal, non sans raison, de *Cinéma* à l'Opéra, ce qui explique pourquoi on ne trouve pas une place à l'Opéra quand on donne *Cinéma*. Cette création, aussi appliquée qu'une rétrospective, nous fait passer au ralenti, par toutes les phases du septième art, y compris les westerns, les dessins animés avec petits cochons, mickey mouses et donald ducks ; ressuscite dans un ennui de limbes, les rues sans joie et les souris d'hôtel ; parvient après un complet et laborieux périple, à Charlot, et se termine selon les traditions du Châtelet au temps de Fallières, par une apothéose sous les globes électriques d'une sorte de casino de province. J'admire, pour ma part, le corps de ballet qui soutient avec zèle, sinon toujours avec ensemble, une entreprise dont le sens comme le but demeurent pour moi ténébreux.

Mais il faut bien croire que le cinéma devient un thème de danse, puisque les Ballets de Roland Petit inscrivent à leur programme *Ciné-Bijou*, pastiche de J.-P. Grédy sur la musique de Pierre Petit, dans un cadre spirituellement parodique de Beaurepaire. C'est un ballet comme je suis une fanfare. Disons que c'est un divertissement dansé ; mais vraiment divertissant, et dansé dans le meilleur mouvement de music-hall par Roland Petit et Colette Marchand, laquelle est précisément l'interprète rêvée pour ce nouveau type de spectacle. Colette Marchand n'est pas une danseuse de ballet. Il lui manque ce que j'appellerais volontiers la « diction » d'une véritable danseuse de ballet. Mais quelle merveilleuse personne ! Elle danse avec tout ce qui concourt à l'harmonie de son corps superbe. Avec ses pieds certes, mais avec ses mains, ses yeux, ses cheveux, ses ongles, sa taille, ses regards, ses épaules et ses reins. Elle danse avec tout ce qui, dans un être humain, détient le pouvoir et le privilège du mouvement. Elle n'est pas classique pour deux sous, mais intelligente, mais uni-

verselle ; une manière d'élément joyeux, d'un dynamisme communicatif.

Cette impétuosité du muscle : impétuosité qui est le fruit des plus inflexibles disciplines, la porte à droite, à gauche, en haut, en bas, docile comme le bouchon à la vague. Et cela dans un tumulte de drôlerie, d'attitudes, de trémoussements, de démarches, sans que pèsent jamais ses jambes justement célèbres. Je ne peux pas situer Colette Marchand autrement que comme quelqu'un évoluant sur une corde tendue entre deux abîmes, et qui n'aurait pas le vertige ! Ainsi la retrouvons-nous, déchaînée, trépidante, irrésistible, dans *Deuil en vingt-quatre heures* (argument de Roland Petit, musique de Thiriet) autre divertissement qui, bien que situé en 1900, illustre en somme une nouvelle version (morbide et sacrilège) de *la Veuve joyeuse.*

Mais là encore, il s'agit d'un spectacle en marge du ballet. Ainsi se précise la transition qui ne manquera pas de s'opérer entre ce qui est classique et ce qui ne l'est pas. Le dosage de la soirée est à cet égard (volontairement ou non) significatif. D'une part *Ciné-Bijou* et *Deuil en vingt-quatre heures.* De l'autre *la Perle* et *le Loup. La Perle* a beau n'être point un bijou digne de l'écrin de Mme de ... c'est néanmoins un ballet. *Le Loup,* beaucoup mieux composé, médité, dansé et encadré, est aussi un ballet, en lequel se confondent la méchanceté habituelle d'Anouilh et le goût du fantastique de Neveux (ainsi se nomment ses deux pères). Certes ce Loup, animal au cœur plus tendre que celui des humains, et plus fidèle aussi, bénéficie d'un des décors en profondeurs et « fuites », en pièges linéaires et mystérieuse duplicité de perspectives qui sont la gloire de Carzou, mais ce n'est qu'un argument de plus, incorporé au style excellent des danseurs. Point de parodie. L'argument se soutient d'un bout à l'autre, étend jusqu'au tragique cette variation sur le thème de *la Belle et la Bête.* Aucune fée n'intervient, Dieu merci, pour faire du Loup un Homme. Il meurt noblement — ô Vigny — sous des fourches d'une effrayante stylisation.

La « de plus en plus belle » époque.

Avec *Deuil en vingt-quatre heures,* la Belle Époque revenait, une fois de plus, sur le terrain, mais en vision fugitive. La voilà installée en permanence à la Galerie Charpentier où vient de s'ouvrir la délectable Exposition des Peintres de 1900, avec, en sous-titre, tableaux de genre.

Ce « genre » pour Étienne Rey, préfacier très informé de l'Exposition, est « indéfinissable », et de citer à l'appui l'explication... négative, fournie par le dictionnaire. Pour moi cela me paraît très clair. Le « genre », c'est ce qui caractérise une époque de notre civilisation (aussitôt captée par les peintres) où abondaient mille prétextes pour se divertir et s'émouvoir, par opposition à notre époque « qui ne s'épate de rien et à qui on ne la fait pas ».

Lorsque la société n'est pas sollicitée par de grands problèmes, elle se tourne volontiers vers l'anecdote, à laquelle elle donne une importance tantôt symbolique et tantôt sentimentale. Qu'on y

ajoute un brin de perversité, et nous avons les peintres de 1900, et leur succès, parfois inconcevable. En outre, la vie quotidienne, encore au ralenti, permettait d'en fixer les détails, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, témoin ces innombrables scènes des salons et de la rue, fort précieuses d'ailleurs pour l'histoire (la petite histoire) de notre civilisation avant son crépuscule.

Certains peintres le firent avec naïveté comme Chocarne-Moreau (pâtissiers, ramoneurs et télégraphistes), tantôt comme Jean Béraud avec une élégance narquoise dont on commence à reconnaître la double valeur psychologique et picturale. Qui ne serait heureux aujourd'hui de posséder son exquise *Dame en gris* assise sur une falaise où l'été finissant blondit les graminées? L'époque, enfin, permettait de fixer par l'image, des personnages stylisés par leur costume, leurs habitudes ou leur profession, types que le nivellement des classes a supprimés, mais qui donnaient à des rues où ne résonnait que le pas pesant des percherons ou relevé des steppers, un caractère de bonhomie et de diversité.

Trottins, suiveurs, vieux beaux à guêtres, collignons à pèlerine, tourlourous et nounous, rapins et modèles, pensionnaires en uniforme, blanchisseuses, pierreuses, tout cela se croisait, mais chaque sillage restait distinct, et chaque emploi demeurait fidèle à sa tenue. Tout le monde, comme aujourd'hui, n'était pas n'importe qui. (C'est pour cela je suppose que j'ai tant d'amitié pour Saint-Germain-des-Prés qui a ressuscité un style et un uniforme.) Et comme chacun se distinguait de son voisin, quelle manne pour le peintre !

Il se dégage aussi de cette Exposition, l'impression d'une étrange vie sociale dont l'homme — mauvais motif décoratif — est exclu. Pas d'hommes dans *la Partie de billard* de Prinet, rien que les dames du château, du moins je le suppose, qui trompent leur ennui, en jouant entre elles, derrière les persiennes closes, avec cette élégance de lignes dans le mouvement et le repos, qui caractérisait encore les femmes bien nées au début de ce siècle. Pas d'hommes dans le *Bal blanc* d'Avy, où, derrière une accompagnatrice fervente, des jeunes filles et des jeunes femmes tournoient enlacées, dans une écume de jupes fanfreluchées. Pas d'hommes dans *la Joueuse de diabolo* de P. A. Laurens. Pas d'hommes dans ces parcs et sur ces falaises où des dames rêvent, tantôt seules avec une ombrelle, tantôt avec une amie. La *Cendrillon* de Bail est sans prince. Et les quatre belles mains posées sur un clavier par Boldini, appartiennent à deux dames, probablement mère et fille, dont quelque chose d'indéfinissable nous dit que la mère est veuve et la fille, vierge.

Si l'homme paraît c'est au second plan. A peine un chapeau haut de forme dans le *Carnaval à Nantes*, de Chabas. Les abonnés de l'Opéra, Forain les relègue sur le bas côté de ses *Potins de coulisse* et si « Jacques » figure dans le *Rolla* de Gervex, c'est à contre-jour, silhouette plus que présence, silhouette à la fois éclairée et rejetée par le rayonnement du nu splendide qu'est le corps de « Marie ».

Mais, pensera-t-on, tout cela ne concerne que le sujet. Et la peinture? Mon Dieu, je veux bien qu'on me couvre d'opprobre.

Elle est très souvent excellente. Certes j'abandonne Debat-Ponsan à Zola qui le prisait plus que Cézanne ; et Debat-Ponsan figure à l'Exposition sous la forme d'une *Gaminerie* assez terrifiante, autrement dit d'une nymphe à fesse musclée, qui chatouille le menton d'un faune de marbre. (Il y a par ailleurs, dû au même pinceau, un agréable *Retour des courses.*) Et si je suis sans force pour soutenir Cormon, j'envie la Ville de Paris qui possède la magnifique *Lande aux bruyères*, de Didier-Pouget. En a-t-on assez dit sur les bruyères de Didier-Pouget? Mais devant cette première toile, peut-on s'étonner que toute la bourgeoisie payante ait voulu sa lande aux bruyères, interdisant ainsi à un peintre excellent de s'évader de la prison dorée dans laquelle le succès l'enfermait? Les bruyères sont mauves je le sais bien, et le mauve est une couleur tabou. Elle ne sied ni aux peintres, ni aux femmes. Sauf à un bon peintre et à une jolie femme. J'ai vu une fois une femme que n'abîmait point une robe mauve. Et j'ai vu aussi ces bruyères d'une lumineuse mélancolie, sur les hauteurs désolées des causses. Alors je me dis qu'il fallait vraiment savoir peindre, pour rendre sans fadeur cette lumière, cette mélancolie... et cette couleur.

GERMAINE BEAUMONT.

PROMENADE

TERRES SOUS-MARINES

Quelque accoutumé que soit le nageur au commerce des vagues, à cette reptation qui maintient le corps aux confins de l'air et de l'eau, la crainte de tomber comme un fil à plomb vers des régions enténébrées ne l'en accompagne pas moins. Car il se sent isolé, séparé de son espèce et réduit à ses propres moyens. Il entre en contravention avec ses lois les plus intimes. C'est une situation à laquelle rien ne l'avait destiné.

Au-dessus de lui, un dôme où se volatilisent d'invisibles courants et dans lequel le vide ne peut que s'ajouter au vide jusqu'à des profondeurs infinies. Tout alentour une masse amorphe et irritable, une chape de plomb qui bruit, sous le couvert, de mille chants de sources et de fontaines. Il n'y a point de gradation, point de passage. C'est un absolu aussitôt.

Mitoyens, édifiés comme deux étages, ces éléments se soudent et s'attirent ainsi que l'ombre et la clarté. Les êtres qu'ils ont formés ne se peuvent connaître en quelque façon. Et la mort s'ensuit inévitablement pour qui tente d'émigrer de l'un dans l'autre de ces mondes.

★

Un masque en forme de ventouse, un bizarre équipement permet de négliger l'interdit. Ainsi est-il possible de bouleverser l'ordre des choses. Aussitôt qu'a lieu l'immersion, la vague vous devient un mol oreiller. Nulle angoisse et nulle suffocation. La première stupeur est dans cette position horizontale, dans ce ralenti solennel de rapace coiffant le vent de ses ailes. Allégé comme par miracle, on entre tout à coup dans une dimension insoupçonnée, dans un globe de silence. Silence noueux, aggloméré, qu'émeut le balancier des artères, le flux et le reflux de l'air à travers un étroit canal. La roideur du silence devient elle-même un élément. Il appartient au regard seul d'interroger cette masse où le temps fige, ce paysage semblable à l'envers d'un miroir. L'éclairage fait corps avec la mobile épaisseur. Et telle est la transparence de l'eau qu'elle devient pour elle-même un fuyant luminaire.

★

Le fond tout d'abord, désert ondé, mamelon poudreux, apparaît dans sa nudité minérale, dans sa « sécheresse » de pierres et d'os réduits en poussière. Sur le sable où l'on pourrait encore avoir pied, les poissons s'élèvent comme des aérostats, immobiles, ou bien se déhanchant à la manière des bateaux menés à la godille. Parfois dépêchés comme de vibrants projectiles. Ce sont là les créatures les moins serves, les plus irréductibles aux menées conquérantes de l'homme. Et ils tiennent à la fois du papillon leur beauté et du félin leur avidité cruelle.

Dans ce royaume, il n'est aucune possibilité de repentir. Que le nageur s'engage imprudemment dans quelque gorge ou dans quelque défilé, et il ne reconnaîtra plus rien. Hors d'une zone arrondie qu'il porte autour de soi, d'un halo clair que sa présence allume, l'immensité le cerne et l'écrase, engourdie, assombrie, ouverte en rond autour de lui qui ne peut se garder de partout, aussi rebelle à ses questions, à sa fuite éperdue que cette force sans nom des cauchemars de l'enfance.

Les eaux se referment sans bruit, et leur opacité conserve à toute manœuvre son mystère.

★

Mastodontes enracinés dans le sol, débris d'une tour de Babel, les rochers percent quelquefois le plafond de la mer. Des bulles, en essaim crépitant, harcèlent les parois rugueuses. Tandis qu'une avalanche de poissons se magnétise et flotte dans cette danse échevelée où se condense un délire de lumière. Des dorades à peine plus opaques que l'élément qu'elles drainent, s'élèvent par degrés et se confondent avec des mulets bleus, avec des rascasses cornues et membraneuses. Des ombres fuient, et le silence qui n'a point souffert de leur approche, ne s'offense pas de leur déroute. Il semble que les choses aient conservé leur disposition éternelle, qu'elles soient figées dans la pureté des astres morts, et que les eaux aient recueilli, à travers tous les siècles, le tonnerre des avalanches et des quartiers de montagnes croulant et rebondissant comme des pierres.

Par instants, lorsqu'un creux se forme soudain, et que la pente se fait plus brève, il vous revient une conscience aiguë du vide et du vertige. Il semble alors que rien ne nous soutienne. Et que la chute et l'étouffement épouseront tout aussitôt cette froide épouvante.

★

Ici la main de l'homme n'a pu bâtir nul édifice. Le sol qui n'a subi ni les semailles ni la moisson, ne livrera aucun de ses métaux. Le souffre et le mercure, le jade et l'ambre, les charniers où dorment le Quaternaire et le Primaire, tout est enseveli dans cette sève marine, dans ce sel bleu et vert, dans cette silencieuse volière que traversent des millions de vivants.

Plus au fond, c'est un travail d'orfèvrerie intime et de nacre enroulée en cornets, une floraison de primevères et de noires ancolies, des plis serrés sur une palme et des mouchetures de panthère, des clochetons, des armures, des tiares comme en portent les divinités hindoues. Ces fleurs ne perdent leur éclat pas plus que leurs pétales. Et le flot qui les roule et les ronge et les raye, les réduit méthodiquement en cendres.

★

Au cœur d'une machinerie démesurée, d'un musée où les trésors et les monstres se frôlent en toute liberté, d'un engrenage où les métamorphoses et les alchimies lentes serpentent d'un millénaire à l'autre, l'itinérant est privé de toute résistance. Il ne sait plus départager ce qu'il a vu de ce que sa méditation lui a suggéré. La peur lui vient de rompre avec une certitude plus pesante et plus nourricière que la futile aisance qu'il pût connaître au dehors. Son esprit s'ouvre à des vérités, à des intuitions fulgurantes. Toute la dignité des êtres lui paraît maintenant en fonction du silence.

Et d'un coup, il renonce à être homme, à joindre son espèce et ses occupations. Il se résout, il se libère. Pour lui va commencer un long pèlerinage, dans le balancement mol et les jeux de lumière, au-dessus des plages roses et de la nuit qui bat.

Jusqu'à ce qu'une réaction aveugle, un singulier désir de survivance jettent hors des vagues ce voyant au chef de décapité, ce voyageur, ce revenant, qui titubera dans le vide de l'air.

SQUELETTE D'OURSIN

Janvier 53.

Une fois détachés les piquants, écoulées les substances molles, le squelette se réduit à une demi-sphère calcaire dont le pôle est orné d'un dessin : fleur noire au centre évidé, nombril, cratère de l'objet mort. Recourbée en bourrelet, la section de la sphère présente un vide exigu, aux bords travaillés de dents, les unes relevées et appliquées aux parois extérieures comme des peaux mortes, les autres pointés vers le pôle. Que si elle repose sur sa base, la carapace offre l'aspect d'une figue mûre. Renversée, avec ses rebords en couronne, en margelle de puits, elle peut faire songer à une poterie de grès, encore que la matière mystérieuse dont elle est composée rende par trop sommaire cette première image. En effet, tout le grain de la pierre se hérisse, artificiellement saillant, tels les tatouages en relief de certaines peuplades noires. Mille yeux d'insectes s'ordonnent en parterres que délimitent des lignes méridiennes, des perforations minuscules aussi précieuses qu'une dentelle.

Il semble qu'il se crée un mouvement sur cette chair noire et grenue, dont les points turgescents ont une apparence vénéneuse.

Chaque gouttelette luit comme un œil de colimaçon. Elle repose sur un renflement gris, scellé lui-même dans la masse charbonneuse. Quelque désir que l'on ait de s'accoutumer au maniement de l'objet, les doigts s'irritent sur des papilles trop dures, s'inquiètent de ces attouchements multipliés qui pourraient tout à coup faire ventouse, par quelque mécanisme sournois.

Les rebords en margelle ont une consistance différente. La couleur faiblit. Il se forme, entre les parterres d'yeux, des dessins qui s'apparentent aux crépelures plates des sculptures assyriennes.

Sous le dôme intérieur s'imbriquent des lamelles en quinconce. Elles forment la voûte creuse du squelette criblé de mille piqûres.

Vu avec quelque recul, le squelette de l'oursin peut se métamorphoser en crapaud ou en bourse de perles.

SIMONNE JACQUEMARD.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. PÉRIODIQUES

L'Administrateur : Maurice BOURDEL.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1953. 64662.

BULLETIN D'ABONNEMENT

à remettre à votre libraire ou à renvoyer à la Librairie PLON

8, RUE GARANCIÈRE - PARIS-VIe

Je soussigné (nom et prénom) ____________________

adresse : ____________________

déclare souscrire un abonnement de 6 mois — 1 an (1) à la Revue de **LA TABLE RONDE** *à partir du*

N° de ____________________

Je vous adresse le montant en : chèque bancaire — mandat-poste — mandat-carte — chèque postal Paris 4379 (1).

A ____________, *le* ____________

SIGNATURE

TARIF D'ABONNEMENTS

	SIX MOIS	UN AN
— France et Union Française..........	930 fr.	1 800 fr.
— Étranger..........................	1 080 fr.	2 100 fr.

Prière de joindre la somme de 20 francs et une ancienne étiquette à toute demande de changement d'adresse et un timbre pour la réponse à toute demande de renseignements.

(1) Rayer les mentions inutilisées.

Nous acceptons les Bons de Livres U. N. E. S. C. O. en règlement du montant des abonnements.

La liste des Pays participants et des Organismes distributeurs est donnée dans les Nos de Janvier-Avril-Juillet et Octobre de chaque année de la Revue *LA TABLE RONDE*.

LES ÉDITIONS DE
LA TABLE RONDE

MICHEL DE SAINT PIERRE

Bernadette ET LOURDES

“ Je me permets de penser que dans la galerie des “ vies ” de Bernadette, toutes estimables, toutes intéressantes à des titres divers, *BERNADETTE ET LOURDES*, où vous avez mis le meilleur de votre âme, mérite d'occuper une place de choix, digne de la petite paysanne confidente de la “ Dame ” de Lourdes, et digne aussi de la silencieuse novice et professe du couvent de Nevers ”.

† Patrice FLYNN
Évêque de Nevers

“ Il m'est particulièrement agréable de vous exprimer le puissant intérêt et la profonde, l'intense émotion que m'a procurée la lecture de votre *BERNADETTE ET LOURDES*

Monseigneur L. RICAUD
Recteur des sanctuaires de Lourdes

“ Je vous suis profondément reconnaissant d'avoir réalisé un ouvrage d'une telle valeur apologtéique. J'en suis enthousiasmé ”.

Dr François LEURET
Président du Bureau Médical de Lourdes

In-8o soleil, sur couverture illustrée, 25 illustrations. 600 fr.
100 exemplaires sur alfa . . . . 1 200 fr.

LTR

denoël

Trois nouveaux romanciers

NADINE
PYRAMIDE POUR UN PACHA
Une pyramide c'est un tombeau
Un pacha c'est un anachronisme

PIERRE MARTORY
PHEBUS OU LE BEAU MARIAGE
Le "oui" des jeunes hommes.

HENRI VINCENOT
JE FUS UN SAINT
Ni ange, ni bête.

néo

denoël

CARLO
COCCIOLI
" Un astre nouveau dans notre ciel d'Europe ". J. MADAULE

LA DIFFICILE ESPÉRANCE
Le roman de l'amour et de la haine
" Coccioli a traité son sujet avec une parfaite décence, même quand il joue la difficulté " (R. KANTERS)
330 Fr. — Ed. du ROCHER

LE JEU
Le roman de la terre et du sang
" C'est le meilleur des romans de Coccioli, le plus étrange, hermétique même à bien des égards, et le mieux réussi comme œuvre d'art ". (M. BRION)
450 Fr. — PLON

LE CIEL ET LA TERRE
Le roman de la vocation sacerdotale
" Depuis les grands romans de Bernanos, non, je ne crois pas avoir rien lu de pareil ". (A. HOOG).
" Le roman catholique le plus puissant et le plus complet qui ait paru ce dernier demi-siècle ". (F. WEYREGANS).
570 Fr. — PLON

FABRIZIO LUPO
Le roman de l'homosexualité
" Un livre bouleversé de vie, ce monde mi-visionnaire, mi-onirique, a su nous imposer sa violence, son faste, sa charge d'autorité ". (D. ARBAN)
690 Fr. — LA TABLE RONDE

Avec le nouveau roman de
MANÈS SPERBER
LA BAIE PERDUE
s'achève
une grande trilogie
qui est l'une des œuvres les plus
importantes de notre temps.
(I. ET LE BUISSON DEVINT CENDRE... II. PLUS PROFOND QUE L'ABIME)

•

Collection "PRECURSEURS DE GENIE"
dirigée par Manès Sperber
G. WOODKOCK et I. AVAKOUMOVITCH
PIERRE KROPOTKINE
Le prince anarchiste
Traduit de l'anglais par Eugène Bertaux

Plus que la biographie d'un personnage extraordinaire, l'histoire jusqu'ici ignorée du mouvement anarchiste en Europe et de son influence sur les événements de 1861 à 1920.

•

Collection "TRADUIT DE" dirigée par Manès Sperber
ARTHUR SCHNITZLER
LES DERNIÈRES CARTES
Traduit de l'allemand par Dominique Auclères

Toute l'Autriche d'avant 1914 revit dans ces nouvelles où la douleur mêle ses sanglots au rythme insouciant des valses langoureuses.

1836 – 1953 ★ CALMANN-LÉVY

PLON

MAURICE
COLINON

FAUX
PROPHÈTES
ET SECTES
D'AUJOURD'HUI

Préface de DANIEL-ROPS

●

Voyants, fakirs, astrologues, spiritisme, théosophie, antoinisme, Science chrétienne, Adventisme, Amis de l'homme, Témoins de Jéhovah, Mormons, Quakers, etc...

Collection « PRÉSENCES »

In-16. 495 fr.

STOCK
publie :

ANNE DE TOURVILLE

MATELOT GAËL

Le nouveau roman
d'ANNE DE TOURVILLE
l'auteur de
JABADAO
(Prix Fémina 1951)

540 fr.

WALTER BAXTER

LE CHEMIN
DES
HOMMES SEULS

roman

Préface de Roger NIMIER

Un livre grave, puissamment évocateur, d'une véracité effrayante qui classe son auteur d'emblée au tout premier rang de sa génération.

690 fr.

LES ÉDITIONS DE
LA TABLE RONDE

ANTOINE BLONDIN

L'EUROPE BUISSONNIÈRE

roman

« En lisant *l'Europe Buissonnière* j'ai entre autres plaisirs celui de constater que l'auteur possédait le don d'écrire. Je parle de ce don rare qui consiste à mettre de sa chaleur et de sa chair dans les choses qu'on écrit... qui consiste aussi dans la joie d'écrire, de se transformer soi-même en livre, dans le plaisir de jouer avec les mots, de les tâter comme des pêches ou des chairs de femme... C'est à cause de tout cela qu'Antoine Blondin représente un grand espoir pour notre pauvre littérature. Puisse-t-il rester dans l'état de grâce où il était en écrivant ce premier livre ! »

MARCEL AYMÉ.

Un volume in-8° soleil. . . . . 570 fr.

DU MÊME AUTEUR :

LES ENFANTS DU BON DIEU. . . . . . . 480 fr.

LTR

PLON

PIERRE JEAN JOUVE
MICHEL FANO

WOZZECK
OU
LE NOUVEL OPERA

Pour tous les musicologues, le *Don Juan de Mozart* de Pierre Jean Jouve est l'un des ouvrages les plus importants qui aient été publiés depuis dix ans, et une contribution capitale à la littérature « mozartienne ».

Pierre Jean Jouve a appliqué la même méthode d'analyse à la fois esthétique et psychologique à *Wozzeck*, l'opéra d'Alban Berg, l'une des rares œuvres importantes du théâtre lyrique contemporain. Il s'agit d'une véritable « dissection » de l'œuvre de Berg, dont tous les secrets, toutes les beautés, toutes les ressources sont ici mis à jour par le plus attentif, le plus érudit et le plus sensible des analystes.

In-8° soleil, avec 60 exemples musicaux dans le texte, 1 document hors texte, 1 frontispice hors texte 750 fr.

25 exemplaires numérotés sur pur fil. Sous couverture rempliée 3 000 fr.

PIERRE JEAN JOUVE
LE DON JUAN DE MOZART 480 fr.

PLON

R.-L. DUPUY

Je lis, donc je suis...

membre du ...

CLUB FRANÇAIS DU LIVRE

Je choisis librement parmi les centaines de titres déjà édités par le Club et parmi les 60 nouveaux volumes édités chaque année, d'Homère à Hemingway, de Villon à Prévert.

Je reçois, sans dérangement, à domicile, de magnifiques livres de bibliophiles reliés, imprimés sur papier de luxe, numérotés et hors commerce.

Je ne paie pas plus cher pour ces volumes prestigieux que m'envient tous mes amis, que pour des livres brochés ordinaires grâce aux tirages assurés et à l'absence d'intermédiaires

Je bénéficie d'avantages supplémentaires : service mensuel gratuit de la revue littéraire " LIENS ". distribution de livres-cadeaux, concours (5.000.000 de prix), etc...

Si vous lisez, vous devez connaître vous aussi,

LE
CLUB FRANÇAIS DU LIVRE

Le Club des Français qui lisent

Renseignez-vous dès aujourd'hui, sans aucun engagement, en nous retournant le bon ci-contre. Vous recevrez notre documentation illustrée complète

LE CLUB FRANÇAIS DU LIVRE

BON 45 E 8, rue de la Paix - PARIS 2e

Veuillez m'envoyer gratuitement et sans engagement de ma part. votre documentation illustrée complète.

Nom ------------------------------

Adresse ------------------------------

Ci-joint 15 francs en timbres-poste pour frais d'envoi.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. PÉRIODIQUES

LA TABLE RONDE

REVUE MENSUELLE

★

Rédaction et Administration :

LIBRAIRIE PLON

8, RUE GARANCIÈRE — PARIS (6e)
Téléphone : DAN. 04-50

COMITÉ DE RÉDACTION

M. François MAURIAC,
MM. Gabriel MARCEL, Jean MISTLER, Thierry MAULNIER,
Jacques DUHAMEL, Charles ORENGO, Roland LAUDENBACH.
Secrétaire général : Jean LE MARCHAND.

TARIF DES ABONNEMENTS :
voir le bulletin d'abonnement en fin de volume.

A l'étranger les dépositaires généraux suivants se chargent de prendre les abonnements à la Revue « LA TABLE RONDE » dans la monnaie du pays.

ARGENTINE : Éditorial Victor Leru : Calle Cangallo 2233, BUENOS AIRES
Abonnement : contre valeur, en pesos, du tarif étranger.

AUSTRALIE : Librairie Angus & Robertson — 89, Castlereagh St., SYDNEY.
Abonnement, un an : livres St. : 2,16 Sh

BELGIQUE : Agence et Messageries de la Presse, 14, 22, rue du Persil. BRUXELLES.
Abonnement de six mois, francs belges : 195; un an, francs belges : 357.

BRÉSIL : Intercambio Franco Brasileiro Ltd : Caixa Postal 5728, SAO PAULO.
Abonnement de six mois, cruzeiros : 130; un an, cruzeiros : 250.

CANADA : Palatine limitée : 1460 avenue Union à MONTRÉAL.

CHILI : Librairie Française : Estado 36, Casilla 43 D, SANTIAGO.
Abonnement : contre valeur, en pesos, du tarif étranger.

COSTA-RICA : Libreria Atenea, Apartado 147 — SAN JOSÉ.

ÉGYPTE : Cité du Livre : 2, avenue Fouad Ier à ALEXANDRIE.
Abonnement de six mois, piastres : 108; un an, piastres : 210.

ÉTATS-UNIS : French and European Publications, Inc 610 Fifth Avenue. NEW-YORK 20, N. Y.

FINLANDE : Librairie Akateeminen Kirjakauppa à HELSINKI.

GRANDE-BRETAGNE : Anglo French Literary Services, 72, Charlotte Street, LONDON W. 1.
Abonnement de six mois, shillings : 25 un an, shillings : 47,6.

HAITI : La Maison du Livre : 20, rue Roux à PORT-AU-PRINCE.
Abonnement de six mois, dollars : 3,50; un an, dollars : 6,60.

HOLLANDE : Librairie Meulenhoff, Beulingstraat 2-4, AMSTERDAM C.

LIBAN : Librairie Antoine Naufal B. P. 656, BEYROUTH.

NICARAGUA : Librairie Rivas à RIVAS.
Abonnement de six mois, cordobas : 21 ; un an, cordobas : 40.

PORTUGAL : A Bibliofila : 102, Rua da Misericordia, LISBONNE.

SUÈDE : Librairie Fritzes, Fredsgatan, 2à STOCKHOLM.
Abonnement de six mois, couronnes suédoises : 20,55 un an, couronnes suédoises, 39,90.

SUISSE : La Palatine, 6, rue de la Mairie à GENÈVE.

TURQUIE : Librairie Hachette, 469, Istiklal Caddesi-Beyoglu à ISTANBUL.
Abonnement de six mois, livres turques : 10,80 un an, livres turques : 21.

Tous les manuscrits destinés à la Revue « Table Ronde », doivent être adressés à la LIBRAIRIE PLON, 8, rue Garancière - Paris (6e)
La Revue ne répond pas des manuscrits qui lui sont adressés.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Tous droits de reproduction réservés.

Pour l'utilisation des bons de l'UNESCO voir les numéros de janvier, avril, juillet, octobre.

GRASSET

MARIE-LOUISE PAILLERON

George Sand
et les hommes de 48

570 fr.

FRANZ KAFKA

Tentation au Village

et autres récits extraits du " Journal "

Traduit par Marthe ROBERT. 480 fr.

ÉDOUARD PEISSON

Capitaines de la route de New-York

Roman. 540 fr.

VIENT DE PARAITRE

TEXTES CHOISIS
DE
BERNARD GRASSET

Classés et commentés par HENRI MASSIS

Extraits de Presse :

Si Grasset n'était pas un grand écrivain, on reconnaitrait plus facilement qu'il est un remarquable moraliste.

ANDRÉ MAUROIS.

Ses dires, dans ce qu'ils ont eux-mêmes de contradictoires, sont assez excitants pour les écrivains qu'ils obligent à se replier sur eux et à réfléchir sur leur métier et les conditions mêmes de leur vie.

ÉMILE HENRIOT.

Le profond, le secret, le pudique moraliste à qui nous devons ces extraordinaires petits traités du cœur qui s'intitulent « Remarques sur l'action », « Psychologie de l'Immortalité », « Aménagement de la Solitude » et qui aujourd'hui nous propose une anthologie où le rapprochement des textes nous permet d'en mieux saisir la cohérence et l'unité.

JEAN ROSTAND.

Un volume in-8° couronne, sur vélin de Billeruds, avec un portrait de l'auteur dessiné par JEAN COCTEAU . . . . 720 fr.

PLON

COSTA DU RELS

LES CROISÉS DE LA HAUTE MER

L'essentiel de ce livre, c'est le culte de la jeune Amérique latine pour la France et l'idée que le salut de la France provisoirement vaincue, en 1940, valait tous les efforts, tous les sacrifices. Peu importe que, de la guerre, ses jeunes héros n'aient vu que quelques jours de mer, ce qui compte pour eux, c'est le choix qu'ils ont fait, c'est l'arrachement consenti, recherché, à la facilité et à l'égoïsme. Ce livre est une élévation morale et spirituelle qui force le respect et fait naître une émotion de la plus haute qualité. L'évocation des paysages boliviens, la paix de la petite ville endormie dans son passé parmi une végétation luxuriante, la poésie attendrie de certaines évocations apportent dans ces pages émouvantes un repos et une douceur d'une rare poésie. L'auteur, ancien ambassadeur de Bolivie en France, écrit, dans sa préface : « C'est un enfant dont je vais raconter l'histoire, — un croisé... comme tant d'autres dont nous aurions voulu arracher le nom à l'oubli. Un croisé de la haute mer. Mon propre enfant... »

Collection « L'ÉPI »

Nouvelle série

In-16 avec un frontispice, 240 pages — 420 F

25 exemplaires numérotés sur alfa — 840 F

PLON

QUELQUES PUBLICATIONS RÉCENTES

Histoire Littéraire

EMILE HENRIOT
de l'Académie française

LES ROMANTIQUES

COURRIER LITTÉRAIRE.
« ... Le bénéfice que l'on peut en tirer est grand ».
(Paru).

Un vol. in-8°.
990 fr.

Arts

BERNARD BERENSON

ESTHÉTIQUE ET HISTOIRE DES ARTS VISUELS

Traduction de Jean ALAZARD

par le plus grand esthéticien de ce temps.

Un vol. in-8°.
870 fr.

Critique

ANDRE ROUSSEAUX

LITTÉRATURE DU XXE SIÈCLE

* * * *

Un vol. in-16.
480 fr.

D'Anatole France à Simone Weil.

CLAUDE MAURIAC

HOMMES ET IDÉES D'AUJOURD'HUI

Un vol in-16.
660 fr.

Les grands courants spirituels de ce temps.

Poésie

FRANCIS CARCO
de l'Académie Goncourt

GÉRARD DE NERVAL

Un vol. in-16.
390 fr.

Un « délicieux » CARCO!

Musique

WILHELM FURTWAENGLER

ENTRETIENS SUR LA MUSIQUE

Traduction de F. G. PROD'HOMME et F. G.

Un vol. in-16 jésus.
450 fr.

Le Maître parle...

Histoire

JEROME CARCOPINO
de l'Institut

ÉTUDES D'HISTOIRE CHRÉTIENNE

Le christianisme secret du « Carré Magique »
Les fouilles de Saint-Pierre et la Tradition.

Un vol. in-8°, ill.
840 fr.

Les reliques de St Pierre ont-elles été retrouvées?

ÉDITIONS ALBIN MICHEL

J U L L I A R D

NOUVEAUTÉS

GEORGES ARNAUD

SCHTILIBEM

JEAN BRADLEY

FRENCHIE

Roman

MICHEL CHRESTIEN

CHER MONSIEUR MOI

Préface de JEAN DUTOURD

DAVID GOMÈS

AUX YEUX DU SOUVENIR

Récit

SORANA GURIAN

LES AMOURS IMPITOYABLES

Roman

ANDRÉ VIATOUR

L'ÉTUDIANT D'OSLO

Roman

PAUL-ÉMILE VICTOR

LA GRANDE FAIM

Récit

RJ

Si le XIXe siècle a été le siècle de l'histoire le XXe siècle sera celui des sciences sociales

RECHERCHES
EN SCIENCES HUMAINES

robert
king Merton

éléments de méthode sociologique

plon

600 F

Durkheim, il y a cinquante ans, formulait les « Règles de la méthode sociologique » en termes généraux. Après un demi-siècle de recherches empiriques il était nécessaire non d'infirmer Durkheim mais de le préciser et de le compléter. C'est ce que fait dans les *Éléments de méthode sociologique*, Robert K. Merton, professeur de sociologie à l'Université Columbia et animateur du Bureau of Applied Social Research de New-York. Il fonde ses conclusions méthodologiques sur sa profonde expérience de la recherche sur le terrain et illustre son exposé de nombreux exemples concrets et vivants, choisis aussi bien dans les sociétés dites « primitives » que dans la vie politique locale américaine, la ségrégation raciale, le racket, etc. Ce livre d'un savant suscitera l'intérêt de tout homme soucieux de se tenir au courant du mouvement qui amène les sciences sociales au premier plan de la scène contemporaine.

PLON